

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Année 1913

THÈSE

230

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

HENRY LE SAVOUREUX

Interne des Asiles de la Seine et de l'Infirmerie spéciale du Dépôt

Ancien externe des Hôpitaux.

Né à Paris le 5 Janvier 1881.

**Contribution à l'étude des perversions de
l'instinct de conservation : le spleen**

«... Et surtout gardons-nous d'une maladie qui s'est emparée de bien des gens, la passion du suicide... Il en est que gagne la satiété de faire et de voir les mêmes choses : vivre leur est non pas odieux, mais fastidieux... Pour plusieurs ce n'est pas que la vie leur semble amère, c'est qu'ils ont trop de la vie. »

SÈNEQUE, *De la tranquillité de l'âme*,
XXIV^e lettre à Lucilius.

Président : M. GILBERT BALLET, Professeur.

PARIS

G. STEINHEIL, ÉDITEUR

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2,

1913

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Année 1913

THÈSE

230

POUR LE

DOCTORAT EN MEDECINE

PAR

HENRY LE SAVOUREUX

Interne des Asiles de la Seine et de l'Infirmierie spéciale du Dépôt

Ancien externe des Hôpitaux.

Né à Paris le 5 Janvier 1881.

Contribution à l'étude des perversions de l'instinct de conservation : le spleen

« ... Et surtout gardons-nous d'une maladie qui s'est emparée de bien des gens, la passion du suicide... Il en est que gagne la satiété de faire et de voir les mêmes choses : vivre leur est non pas odieux, mais fastidieux... Pour plusieurs ce n'est pas que la vie leur semble amère, c'est qu'ils ont trop de la vie. »

SÉNÈQUE, *De la tranquillité de l'âme*.
XXIV^e lettre à Lucilius.



Président : M. GILBERT BALLET, *Professeur*.

PARIS

G. STEINHEIL, ÉDITEUR

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2,

1913

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen..... M. LANDOUZY.

Professeurs..... MM.

Anatomie.....	NICOLAS.
Physiologie.....	CH. RICHEL.
Physique médicale.....	WEISS.
Chimie organique et Chimie minérale.....	GAUTIER.
Parasitologie et Histoire naturelle médicale.....	BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales.....	ACHARD.
Pathologie médicale.....	WIDAL.
Pathologie chirurgicale.....	TEISSIER.
Anatomie pathologique.....	N....
Histologie.....	MARIE (Pierre).
Opérations et appareils.....	PRENANT.
Pharmacologie et Matière médicale.....	HARTMANN.
Thérapeutique.....	POUCHET.
Hygiène.....	MARFAN.
Médecine légale.....	CHANTEMESSE
Histoire de la Médecine et de la Chirurgie.....	THOINOT.
Pathologie comparée et expérimentale.....	LETULLE.
	ROGER.
Clinique médicale.....	CHAUFFARD.
	GILBERT
	DEBOVE.
	LANDOUZY.
	HUTINEL.
Clinique des maladies des enfants.....	GAUCHER.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	BALLET (Gilbert).
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale..	DEJERINE.
Clinique des maladies nerveuses.....	DELBET (Pierre).
	QUENU.
Clinique chirurgicale.....	RECLUS.
	SEGOND.
	DE LAPERSONNE.
	N....
	BAR.
Clinique ophtalmologique.....	PINARD.
Clinique des voies urinaires.....	RIBEMONT-DESSAIGNES.
	POZZI.
Clinique d'accouchements.....	KIRMISSON.
	ROBIN.
Clinique gynécologique.....	
Clinique chirurgicale infantile.....	
Clinique thérapeutique.....	

Agrégés en exercice

MM.	MM.	MM.	MM.
BALTHAZARD	DESGREZ.	LENORMANT.	PROUST.
BERNARD (Léon).	DUVAL (Pierre).	LEQUEUX.	RATHERY.
BRANCA.	GOUGEROT.	LERI.	REITTERER.
BRINDEAU.	GREGOIRE.	LOEPER.	RICHAUD.
BROCA (André).	GUENIOT.	MACAIGNE.	ROUSSY.
BRUMPT.	GUILLEIN.	MAILLARD.	ROUVIERE.
CAMUS.	JEANNIN.	MORESTIN.	SCHWARTZ.
CARNOT.	JOUSSET.	MULON.	SICARD.
CASTAIGNE.	LABBE (Marcel).	NICLOUX.	TERRIEN (F.).
CHEVASSU.	LAIGNEL-LAVASTINE.	NOBECOURT	TIFFENEAU.
CLAUDE.	LANGLOIS.	OKINCZYC.	ZIMMERN.
COUVELAIRE.	LECENE.	OMBREDANNE.	

Le Secrétaire de la Faculté : DESTOUCHES.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

A MA MÈRE

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. le Professeur Gilbert BALLET

Professeur de Clinique des Maladies mentales

Membre de l'Académie de médecine

Médecin des Hôpitaux

Chevalier de la Légion d'honneur.

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX ET DANS
LES ASILES

1903-1904. M. le Professeur RECLUS (Laënnec).
M. le Docteur BOURCY (Laënnec).

Externat

1904-1905. M. le Professeur agrégé A. BROCA (Enfants-Malades).
1905-1906. M. le Docteur HIRTZ (Necker).
M. le Docteur SERGENT (Necker).
1906-1907. M. le Docteur P. CLAISSE (Pitié).
1907-1908. M. le Docteur HUCHARD (*in memoriam*) (Necker).
M. le Docteur LEREBoullet (Necker).
M. le Professeur BAR (Tarnier).
1908-1909. M. le Docteur RICHARDIÈRE (Enfants-Malades).
1909-1910. M. le Professeur DÉJERINE (Salpêtrière).

Internat

1910-1911. M. le Docteur BOUDRIE (Asile de Ville-Evrard).
1911-1912. M. le Docteur ROGUES DE FURSAC (Maison spéciale de santé de
Ville-Evrard).
M. le Docteur CAPGRAS (Maison spéciale de santé de Ville-
Evrard).
1912-1913. M. le Professeur agrégé DUPRÉ }
M. le Docteur LEGRAS } (Infirmerie spéciale
M. le Docteur G. DE CLÉRAMBAULT } des aliénés du dépôt).

A M. le Docteur MAGNAN, membre de l'Académie de médecine, médecin
honoraire des asiles.
A M. le Professeur agrégé DUGUET, membre de l'Académie de médecine,
médecin honoraire des hôpitaux.

Reconnaissant hommage.

A MM. les Docteurs BRIAND, COLIN, LEROY, VIGOUROUX, LEGRAIN, BONNET
et TRÉNEL, médecins en chef des Asiles de la Seine.

Je tiens à remercier particulièrement ici : M. le Docteur Paul Gérente, auquel je dois en grande partie mon orientation vers la médecine mentale ; M. le Docteur J. Rogues de Fursac qui n'a cessé de m'encourager de ses précieux conseils et de me donner des marques de son intérêt ; M. le Professeur agrégé E. Dupré, pour sa bienveillance à mon égard et pour la richesse de son enseignement qui m'a permis de mieux situer mon sujet dans la réalité clinique.

INTRODUCTION

On sait qu'en médecine mentale, il y a peu d'années encore, une des préoccupations favorites des auteurs était d'établir une classification originale des troubles de l'esprit. Ce jeu nosographique était abandonné depuis longtemps déjà dans les autres branches de la science, qu'il était toujours de mode parmi les aliénistes.

Mais une terminologie incertaine, les mêmes épithètes ne gardant pas la même signification sous des plumes différentes, les mots anciens changés peu à peu de leur acception primitive et la création de vocables récents, rendue nécessaire par les progrès des descriptions, laissaient, par endroits, l'esprit indécis, et permettaient aux générations successives de se répéter les unes et les autres, à leur insu.

On conçoit que, dans de telles conditions, il soit habituellement malaisé de suivre la trace d'une réalité clinique en remontant le cours de la nosologie psychiatrique. Sans doute, en passant d'un cadre dans un autre, tel groupement parfois s'est morcelé et quelques-unes de ses parties se sont-elles égarées.

Il semble bien que pareille aventure se soit produite pour le *spleen*. Ce mot, employé par les aliénistes depuis la fin du xviii^e siècle jusque vers le milieu du xix^e, n'est plus mentionné dans les livres de médecine à partir de cette époque.

Nulle part, il n'est indiqué que la chose désignée par lui ait changé de nom, ou qu'elle ait été dissociée, ni que ses éléments soient actuellement rattachés à des entités différentes.

C'est l'histoire de la fortune du *spleen* que nous nous sommes proposés d'entreprendre.

Nous avons voulu, de plus, rechercher si, le mot ayant disparu, l'affection mentale qu'il représentait mérite de demeurer isolée ; ou si, mieux analysée, elle n'a plus droit à une distinction spéciale. Sa survivance admise, il resterait à expliquer la nature des symptômes qui la constituent.

Nous étudierons par conséquent notre sujet suivant trois points de vue : l'historique, le clinique et le psychologique.

CHAPITRE PREMIER

HISTORIQUE

Hélas ! on cherche la vérité et l'on
ne trouve que des images.

PAUL FORT, *Les Ballades
françaises.*

I

Nous saisissons tous, ou croyons saisir le sens littéraire du mot *spleen*. Nous sommes pris au dépourvu s'il nous faut préciser ce que les aliénistes ont compris sous ce terme.

Car le *spleen*, ou *mélancolie anglaise*, a figuré comme variété de mélancolie dans les ouvrages de médecine mentale. Mais il faut remonter jusqu'au XVIII^e siècle pour en trouver les premières définitions, qui sont aussi les plus claires et les plus distinctes.

Le premier médecin français qui en ait parlé, semble bien avoir été Sauvages. On trouve dans sa *Nosologie méthodique*, un article intitulé : *Mélancolie anglaise, melancolia anglica, appelée communément TAEDIUM VITAE* (1).

« En Angleterre, écrit-il, le suicide est fort ordinaire à cause de l'ennui de la vie. Ceux qui sont atteints de cette maladie sont tristes ; fatigués de faire des remèdes, ils mettent ordre à leurs affaires ; font leur testament ; disent adieu à leurs amis par des lettres qu'ils leur font passer, et mettent fin à leur vie en s'empoisonnant, se pendant ou employant quelque autre moyen... »

(1) *Nosologie méthodique*, t. II. Paris, 1771.

Il ajoute :

« Le suicide est ordinaire à plusieurs maniaques et mélancoliques ; mais la mélancolie anglaise diffère des autres, en ce que les malades se déterminent à mourir sans fureur, ou sans y avoir été conduits par des chagrins cuisants, et se donnent tranquillement la mort, par le seul ennui de la vie, comme le fit, en présence de Cheyne, le colonel Townshend, par le seul empire de la volonté, après avoir donné des preuves éclatantes qu'il était rentré en lui-même.

Le passage est très net et ne peut prêter à confusion. Sauvages connaissait les modes du suicide s'accompagnant de troubles mentaux marqués. Pour lui, la mélancolie anglaise n'est pas synonyme de mélancolie avec suicide, puisqu'il oppose le suicide réfléchi par simple *taedium vitae* aux suicides motivés par la douleur morale et les paroxysmes anxieux.

Pour plus de détails, il renvoie à l'ouvrage du D^r Cheyne : *The English Malady, or treatise of nervous diseases of all kinds as : Spleen, etc...* Ce qui marque bien que, dans sa pensée, *mélancolie anglaise* et *spleen* désignent une même affection.

Malheureusement, Sauvages se contente de la cataloguer. Il rappelle, comme analogie de ce genre de suicide, l'histoire des filles de Milet, mais ne nous donne aucune observation personnelle. Peut-être cela ne rentrait-il pas dans l'esprit de son traité, ou jugeait-il alors la maladie strictement propre aux Anglais de son temps et ne pensait-il pas à en trouver des exemples chez les Montpellerins ?

Pendant vingt ans il n'est plus question du spleen. Mais, en 1791, Pinel donnait à la *Médecine éclairée* de Fourcroy (1) deux articles concernant des *Observations sur une espèce de mélancolie qui conduit au suicide*. Ils n'ont pas été reproduits dans ses ouvrages (Observ. I, II, III).

(1) *La médecine éclairée par les sciences physiques. Journal des découvertes relatives aux différentes parties de l'art de guérir*. Rédigé par M. FOURCROY, Paris, 1791, t. I, p. 154 et 199.

Après avoir rappelé le passage fameux de Montesquieu sur le suicide chez les Anglais, Pinel continue ainsi :

L'espèce de suicide qu'indique l'auteur de l'*Esprit des lois*, et qui est indépendante d'une imagination exaltée ou d'un état de désespoir, n'est point propre aux Anglais, et elle ne pouvait d'ailleurs être bien constatée que par des observations exactes de médecine. On doit s'étonner que les auteurs, tant anciens que modernes, qui ont écrit sur les affections vaporeuses ou la mélancolie nerveuse, aient omis de traiter en particulier de celle qui consiste dans un dégoût insupportable de la vie, ou plutôt dans un désir irrésistible de se donner la mort sans qu'on puisse en assigner la cause.

Elle mérite cependant d'autant plus d'être décrite, que la mélancolie nerveuse, en général, a un caractère opposé, et qu'elle consiste dans des alternatives d'un abattement inexprimable et dans des frayeurs les plus pusillanimes et souvent les plus ridicules.

Il semble donc bien, d'après ce dernier passage, que Pinel ait remarqué dans cette variété de suicide l'absence de dépression et de phénomènes d'anxiété, et qu'il en ait fait un caractère distinctif de l'affection. Il ajoute qu'il en a cherché en vain des exemples chez les auteurs anglais.

Voici comment il conclue :

1° Le sentiment naturel qui attache l'homme à la vie, et l'horreur qu'il a de sa destruction, peuvent donc être entièrement pervertis par un état de maladie, et se changer en un penchant irrésistible pour le suicide ;

2° Cet état de mélancolie est marqué, comme tout autre, par un délire circonscrit à un seul objet, qui est le dégoût de la vie ; et cet objet, toujours présent à l'imagination, devient une idée dominante qui semble absorber toutes les facultés de l'entendement ;

3° Cette cause de suicide est sans doute la plus rare, mais elle mérite d'autant plus d'être distinguée, puisqu'elle rend plutôt l'homme un objet de commisération, que de justes reproches ; et qu'on ne peut pas plus le punir, suivant l'expression de Montesquieu, qu'on ne punit les effets de la démence.

4° Dans toutes les menaces de suicide, le médecin doit s'exercer à distinguer celles que peuvent produire un état de désespoir, ou une imagi-

nation exagérée, d'avec celles qui en sont indépendantes, et qui tiennent à un état particulier de maladie, car celles-ci sont seules du ressort de la médecine, et peuvent exiger un traitement méthodique ;

5° Les moyens de prévenir le suicide qui est déterminé par une disposition morbifique, reviennent sans doute à ceux qu'on emploie avec succès contre la manie. Les travaux du corps, le séjour à la campagne, et tous les autres secours pris de l'hygiène, peuvent surtout changer cette disposition intérieure, qui peut être aussi combattue par une affection violente et inattendue, comme le démontre l'observation troisième ;

6° Il est à désirer que les médecins observateurs nous donnent de nouvelles lumières sur l'espèce de maladie que je viens de décrire, en rapprochant des faits bien vus et bien constatés. Il importe surtout, de perfectionner la méthode de traitement qui doit être adaptée à cette espèce particulière de délire mélancolique.

Dans son *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*, la *Manie* (1), Pinel se contente de rappeler son article de la *Médecine éclairée* sans apporter de nouveaux faits. Et l'on ne voit pas très exactement quelle place il donne à la mélancolie anglaise dans sa *Nosologie*, ni si, finalement, il juge bon de la séparer du *délire exclusif sur un objet* qui est le propre de sa mélancolie, puisque celle-ci ne présenterait : *Aucun penchant à la violence que celui qui peut être imprimé par une idée dominante ; d'ailleurs, libre exercice de toutes les facultés de l'entendement ; certaines fois, égalité constante d'humeur, ou même état habituel de satisfaction ; dans d'autres cas, habitude d'abattement et de consternation, ou bien aigreur de caractère, etc...*

Quelques années après les articles de Pinel, J.-L. Moreau (de la Sarthe) reprenait à nouveau le sujet dans les *Mémoires de la Société médicale d'émulation* (2).

(1) Paris, an IX, p. 146.

(2) Quelques observations sur différentes circonstances de maladies, à la guérison desquelles les ressources pharmaceutiques n'ont point concouru ; suivies de considérations psychologiques et médicales sur la consommation, par J.-L. MOREAU, de la Sarthe, in *Mémoires de la Société médicale d'émulation*, séante à l'Ecole de médecine de Paris. An VI. Seconde année, Paris, an VII.

Nous reproduisons presque entièrement cette importante dissertation sur le spleen :

CONSIDÉRATIONS PHYSIOLOGIQUES ET MÉDICALES SUR LA CONSOMPTION *spléen*.

— Consomption est une expression générale qui désigne, pour le médecin, un état d'extinction et de dépérissement plus ou moins rapide, suivant les causes qui l'ont produit.

La nostalgie se termine par une fièvre lente, une consommation dont les progrès deviennent promptement funestes.

Les grandes passions, orageuses ou concentrées, l'ambition, l'amour malheureux, les inconsolables douleurs, peuvent également être suivies d'un désordre physique, d'une profonde altération. Toutes ces causes solitaires, ou diversement combinées, produisent différentes consommations, auxquelles il faut ajouter toutes celles causées par une dépense inconsidérée de la vie, l'excès des boissons spiritueuses, des plaisirs de l'amour, l'onanisme, et surtout le dérangement d'un organe, duquel l'emploi, les relations, les influences graduellement empêchées et détruites, déterminent ensuite une maladie générale, une extinction entière et la mort.

Aux consommations qui dépendent de ce dernier ordre de causes, appartient surtout la phthisie, nommée souvent consommation par plusieurs médecins, parce qu'en effet, plus qu'aucune autre maladie, elle présente, dans un espace de temps donné, toutes les phases du dépérissement, et conduit par degré à une mort qui n'est que le dernier terme d'une série de destructions antérieures.

Dans un sens encore plus étendu, la vie entière, depuis la naissance jusqu'à la mort sénile, pourrait se regarder comme une consommation naturelle.

Dans un sens moins général, la consommation *spléen* exprime l'état dans lequel, par satiété de la vie, on est arrivé au désir tranquille et permanent, à la volition de la mort.

Cette disposition fâcheuse, de laquelle Cheyne paraît seul avoir bien observé les différentes circonstances et les symptômes, n'a point assez fait le sujet des méditations du moraliste et du médecin.

Est-elle une véritable maladie ? et, dans ce cas, quelle est sa nature, sa place dans les tableaux nosologiques et ses moyens de guérison ?

Si le désordre constant d'un ou plusieurs actes principaux de la vie forme le caractère d'une maladie, il est évident que la consommation doit faire partie d'une histoire complète des dérangements possibles et connus de notre organisation. Cependant les différentes fonctions, observées et interrogées dans celui qui l'éprouve, paraissent dans l'état sain.

Le rythme du pouls n'est pas changé, la digestion, la respiration s'exercent librement, et tout paraît annoncer une santé entière et parfaite. Mais le dégoût général, cette sensibilité blessée et flétrie, ce repos incommode, l'effet de cette sécurité absolue qui force au désir d'un sommeil éternel, cet ennui profond à la suite de jouissances dont toutes les sources ont été successivement épuisées, ne sont-ils pas, comme l'accélération du pouls et de la respiration, des symptômes prononcés de désordre et de maladie ?

.....

C'est une vérité bien constatée par Brown, Girtauer et surtout par Lacaze, que certains ébranlements du cerveau et des nerfs par les objets de différentes affections morales, sont des conditions non moins nécessaires pour l'exercice complet de la vie, que l'air et les aliments.

Ainsi, dans l'état sain, et avec une existence dont le cercle s'étend plus ou moins, suivant les particularités d'organisations et les circonstances qui les ont modifiées, la puissance nerveuse est maintenue dans une disposition convenable par une série de mouvements intérieurs qui se succèdent et se renouvellent sans cesse.

.....

Ces différents états, qui paraissent seulement agrandir l'existence, y concourent comme moyens principaux, et l'homme leur doit l'entretien de sa vie et de sa santé.

Je supporte mieux la douleur que l'ennui, et j'ai souvent éprouvé des migraines cruelles, que toujours j'ai pu attribuer directement à la privation de mouvements habituellement imprimés à mon cerveau, par l'étude et la méditation.

.....

Le besoin d'une quantité donnée de mouvement de la force nerveuse par les sensations et les affections diverses, est plus ou moins impérieux pour tous les hommes. Le repos, l'ennui et l'extinction s'enchaînent et se correspondent.

.....

Une vie limitée et végétative ne peut nous suffire ; et nos différentes affections morales sont des conditions impérieusement nécessaires de celle qui nous convient.

Ces conditions manquent lors de la consommation. L'homme sujet à cette maladie, n'est point ordinairement artiste ou homme de lettres. Il appartient encore plus rarement à ces classes de la société où des besoins continuels qui ne peuvent être satisfaits que par une suite de travaux opiniâtres et d'efforts soutenus, deviennent à la fois le motif et l'aliment

de passions diversement actives, mais toujours suffisantes pour le renouvellement des mouvements de la puissance nerveuse.

L'homme susceptible de consommation est dans un état opposé ; une sécurité absolue, toutes les espérances réalisées, les désirs devenus impossibles, l'état de flétrissure et de dessèchement qui suit l'abus de jouissances trop multipliées, etc., etc..., toutes ces dispositions fâcheuses plongent dans une langueur insupportable, déterminent une maladie du système nerveux, dont le désir de la mort forme le dernier symptôme.

Alors, malgré tous les signes qui paraissent annoncer la santé, la vie propre à l'espèce humaine, cette vie dont les éléments sont si confinés et si nombreux, est trop simplifiée, se réduit à quelques fonctions nutritives, à une végétation à laquelle la mort paraît préférable.

Les faux calculs d'un égoïsme mal dirigé, qui n'ont pas laissé voir qu'exister n'est pas seulement vivre ; mais comme l'expriment les deux éléments du mot *se tenir hors*, se répandre au loin, et s'agrandir par un partage et un commerce de sentiment. Les illusions ou les mauvais raisonnements qui sont portés à former plutôt son existence de sensations que d'affections, sont les circonstances principales qui précèdent et déterminent la consommation.

Les causes qui rendent la consommation plus commune en Angleterre ne sont pas encore bien connues. On s'est borné à les faire dépendre de l'influence du climat, du mode de nutrition et des divers usages.

On peut dire, en général, que les circonstances de gouvernement, d'âge, de sexe, apportent de grands changements dans les dispositions à la consommation. La sécurité, le repos des monarchies, dont le pouvoir est limité, les multiplie ; et on n'a peut-être pas assez fixé son attention sur leur liaison avec cette forme de gouvernement chez les Anglais.

.....

La jeunesse et la vieillesse seraient trop occupées par les inquiétudes propres à leur âge pour réaliser un terrain favorable à l'éclosion de cette consommation.

Quelle place la consommation doit-elle occuper dans les tableaux nosologiques ? La réponse est facile et se déduit comme secondaire des réflexions précédentes.

En effet, la consommation, lésion profonde du système nerveux, l'altération de l'entretien de l'existence, doit se placer parmi les névroses. Mais en même temps, elle doit s'y renfermer dans un cadre secondaire bien distinct et presque isolé de tous les autres.

Ainsi, la consommation ne peut figurer comme espèce ou variétés dans les genres de mélancolie, hypocondrie, manie, etc... ; elle est même très éloignée de cet état de délire et de fureur qui se termine comme elle par un suicide ; de cette démence momentanée et presque volontaire dans laquelle se plongent, pour sortir de la vie, *ces infortunés trop privilégiés*, comme les appelle Rousseau, *pour suivre la route commune, et pour lesquels le désespoir et les amères douleurs sont le passeport de la nature.*

La consommation, ou plutôt les consommations, forment dans une famille particulière un genre de maladies qui comprend plusieurs subdivisions et présente une distribution graduée depuis l'ennui de l'oisiveté, les dégoûts de l'opulence et du luxe, la non-susceptibilité de sentiments et d'affections suffisantes par une dépense prématurée et mal combinée de jouissances et de sensations, jusques au dernier degré, au type des consommations, *au désir tranquille et permanent, à la volition de la mort.*

Le traitement recommandé pour les formes légères de la consommation, comporte les voyages, le mariage et la fréquentation du monde.

Mais dans la consommation arrivée au plus haut degré, une vive douleur, une maladie violente, peut-être des inquiétudes brusquement occasionnées sur les moyens d'existence, pourraient seuls rattacher à la vie et imprimer au cerveau et aux nerfs le renouvellement d'action qui en forme une des principales conditions.

Nous voici donc en possession d'une description complète du spleen, avec une étiologie, une pathogénie, une symptomatologie, un diagnostic différentiel et un traitement.

La maladie anglaise de Sauvages se retrouve entière dans cet ennui qui donne le désir tranquille et permanent de se donner la mort et qui n'est, il insiste sur ce point, ni la mélancolie, ni l'hypocondrie, ni le suicide impulsif. Moreau la considère comme une consommation ; mais une consommation d'un genre particulier : une consommation toute morale. Elle ne s'accompagne, en effet, d'aucun signe physique de maladie. L'homme atteint de consommation spleen a toutes les apparences de la santé. Parmi l'exposé des causes, retenons l'abus des jouissances, l'oisiveté et l'absence de ressources intellectuelles, etc.

Tous les auteurs, sans exception, adopteront cette étiologie, conforme aux préceptes de la morale et de la religion.

Le morceau d'éloquence de Moreau de la Sarthe est étendu ; il fait espérer un plus long chapitre de faits : une seule observation illustre ses considérations générales. Nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut en penser (1) (Obs. IV).

Dans les premières années du XIX^e siècle, les thèses, les mémoires, la plupart des ouvrages sur la mélancolie et le suicide contiennent des considérations sur le spleen. Ils ne font, le plus souvent, que reproduire ce qu'en a dit Moreau de la Sarthe et sont aussi avares que lui d'observations personnelles. Nous ferons un choix des plus caractéristiques.

« Une autre variété de la mélancolie, dit Charpentier, est ce qu'on appelle le *spleen* ou la *maladie anglaise*, dans laquelle le dégoût de la vie est l'objet du délire exclusif, et devient une idée dominante qui semble absorber toutes les facultés de l'entendement » (2).

Il donne comme exemple l'histoire bien connue des filles de Milet, l'histoire semblable des femmes de Lyon racontée par Primerose, et rapporte le cas d'un habitant de Mantoue qui vient instamment prier le magistrat d'ordonner qu'on le mette en prison. « N'ayant pu l'obtenir, il se rendit au camp, supplia le commandant de le faire enchaîner, de le plonger dans les cachots, parce qu'il avait commis des crimes abominables qu'il voulait avouer ; il proposa même aux gardes de l'argent, s'ils voulaient le faire prisonnier ; ne l'ayant point obtenu, il chercha à escalader les murs de la prison ; il tomba dans les fossés qui l'entouraient, et y fut noyé. » Mais il semble difficile d'admettre que ceci corresponde bien exactement à sa définition du *spleen*.

(1) MOREAU DE LA SARTHE annonçait en outre son intention de reprendre le sujet dans un travail plus vaste. Nous n'avons point découvert qu'il ait donné suite à son projet. Son article du *Dictionnaire des sciences médicales* (1812), est seulement un résumé de celui de 1798.

(2) *Essai sur la mélancolie*, par C.-A.-T. CHARPENTIER. Th. de Paris, an XI, 1803.

L'agitation anxieuse et les idées de culpabilité de l'habitant de Mantoue constituent certainement plus qu' « un désir exclusif de se donner la mort. »

Un auteur peu connu, André Matthey, dans ses *Nouvelles recherches sur les Maladies de l'esprit* (1), émet cet avis que la mélancolie dont parle Sauvages n'est pas propre aux Anglais. Il retrace l'observation d'un jeune homme qui se tue sans raison apparente. Elle rentre dans notre sujet (Obs. VII). L'auteur distingue parfaitement ce suicide réfléchi et chronique du penchant au suicide qui se « manifeste brusquement, naît avec l'agitation, le trouble de l'esprit qui occasionne une émotion de l'âme, vive, secondaire et propre à bouleverser entièrement la raison lorsqu'elle ne porte pas directement au suicide. » « La perte des biens qu'on estime le plus ici-bas » peut également produire ce suicide brusque. Il propose pour cette forme le nom de *mélancolie suicide aiguë*. Les exemples en seraient très communs, et Matthey rapporte quelques cas très nets de suicide impulsif qu'il appelle assez heureusement un *délire instantané de l'imagination*. Enfin, dans la mélancolie suicide avec délire, il signale les caractères d'une dépression psychique et physique.

Matthey nous semble donc avoir établi, un des premiers, une séméiologie du suicide à peu près définitive dans ses grandes lignes et à laquelle les modernes ajouteront peu de choses. La place qu'il donne au spleen nous en paraît d'autant mieux établie.

Citons encore Dubuisson, Roubaud-Luce et Anceaume, avant d'arriver à Esquirol.

Dans la mélancolie avec tendance au suicide, dit Dubuisson, les aliénés sont portés à l'abnégation de la vie par défaut d'énergie morale propre à supporter les chagrins et les adversités, soit réels, soit imaginaires, qui

(1) *Nouvelles recherches sur les maladies de l'esprit précédées de considérations sur les difficultés de l'art de guérir*. Paris et Genève, 1816.

les tourmentent : dans le *spleen*, l'impuissance de jouir fait regarder la vie comme un fardeau que l'on ne peut plus supporter (1).

Le spleen, maladie anglaise, ou consommation, est une variété de la mélancolie avec tendance au suicide. Ce ne sont plus les chagrins, les adversités, ou des passions violentes qui sont les causes de cette maladie. Au contraire, ceux qui en sont atteints, exempts de peines et de tourments, ont vécu dans l'opulence, se sont adonnés avec excès et satiété à tous les genres de jouissances qui ont énérvé leur sensibilité ; ils n'éprouvent plus ces sentiments d'affection, de tendresse et d'intérêt qui nous attachent à notre famille, qui nous lient à nos amis, qui nous font aimer la patrie comme le berceau qui nous a vu naître. Enfin, ils deviennent incapables d'éprouver aucune émotion, d'avoir aucun désir, ni aucun regret, de concevoir d'espérance, ni d'inquiétude. Cet état d'inertie et d'épuisement des facultés sensibles et morales jette ces malades dans l'amaigrissement, le marasme et la consommation, leur rend l'existence à charge, et les incite à s'en délivrer par un funeste attentat.

Le spleen est une affection nerveuse qui diffère de l'hypocondrie et de la mélancolie, en ce qu'elle ne présente aucun symptôme d'altération physique ou d'aliénation mentale, si ce n'est un ennui, un dégoût de la vie (*taedium vitae*), dont ces malades cherchent à se débarrasser comme d'un fardeau insupportable, non par suite de désespoir, mais par l'effet d'une volonté calme et réfléchie.

Cheyne dit dans un chapitre du spleen (p. 198), qu'il a observé des intermittences d'un jour bon et d'un jour mauvais ainsi que des retours périodiques tous les mois (2).

Le spleen figure ici à côté de la mélancolie et de l'hypocondrie, avec lesquelles on ne l'assimile pas. Aussi est-on déçu par l'absence de toute observation personnelle ou rapportée.

Dans ses *Recherches médico-philosophiques sur la mélancolie*, M. Roubaud-Luce décrit une *mélancolie avec douleur de la vie qui porte au suicide*, et parle d'individus « qui ne peuvent remplir le vide de leur âme. Ils se dégoûtent d'une vie doulou-

(1) J.-B. JACQUELIN DEBUSSON. *Des vésanies ou maladies mentales*. Paris, 1816, p. 108.

(2) P. 118.

reuse et songent continuellement à s'en délivrer... Ils meurent volontairement, même au sein d'un bonheur apparent » (1). Cependant, il est probable qu'il comprend dans sa douleur de la vie, toutes les variétés de mélancolie. Nous lui empruntons une observation (Obs. VIII).

Toute mélancolie, dit Anceaume, lorsqu'elle est parvenue à son plus haut degré d'intensité, peut produire le suicide qui n'est alors que l'effet de la fureur ou du désespoir.

Mais il est une mélancolie d'un caractère fort singulier, dont l'unique objet est l'ennui, le dégoût de la vie et une impulsion invincible à se détruire : c'est de celle-ci que nous voulons parler.

Les Anglais ont donné à cette maladie le nom de *spleen*, et les Français celui de *maladie anglaise*, comme si elle était particulière à l'Angleterre, et que nous n'eussions pas quelquefois l'occasion de l'observer parmi nous.

Il est vrai qu'on a voulu établir une différence entre le *spleen* et la mélancolie, qui, en France, comme dans d'autres contrées, fait naître un penchant indomptable au suicide.

Chez les Français, dit-on, ce sont les revers de fortune, et plus encore la lassitude de l'existence qui font naître cette maladie ; en Angleterre, au contraire, c'est un état opposé ; c'est le bonheur même qui produit le *spleen*.

Il ne fallait rien moins que l'autorité de l'immortel auteur de *l'Esprit des lois* pour accréditer cette opinion.

.....

Ne pourrait-on pas expliquer, par des raisons au moins plausibles, la fréquence du suicide chez les Anglais de la classe élevée de la société, qu'on appelle ordinairement les *heureux du monde* ?

.....

La vie n'a d'appât pour l'homme qu'autant qu'il a quelque chose à désirer : dès qu'il est parvenu au sommet de la fortune, qu'il a contenté tous ses desirs, il s'ennuie ; et cet ennui peut être porté jusqu'au point de désirer la mort (2).

Suivent deux observations, l'une personnelle ; l'autre est le suicide fameux de Philippe Mordaunt (Obs. IX, X).

(1) Maurice ROUBAUD-LUCE. *Recherches médico-philosophiques sur la mélancolie*. Paris et Montpellier, 1817.

(2) H. ANCEAUME. *De la mélancolie*. Th. de Paris, 1818.

Esquirol, enfin, a consacré au spleen un long passage de son *Traité des Maladies mentales* (1). Il y soutient la thèse adverse de celle de Moreau de la Sarthe.

On n'a pas assez distingué l'ennui de vivre, de la haine de la vie, lorsqu'on a voulu remonter aux motifs déterminants du meurtre de soi-même ; cependant ces deux états de l'âme sont bien différents. La haine de la vie est un état actif ; elle suppose une sorte d'irritation et l'exaltation de la sensibilité. L'ennui de vivre est un état passif, effet de l'atonie de la sensibilité ; la haine de la vie est fréquente, parce que mille causes la provoquent ; elle n'épargne aucune classe de la société, et s'attache plus fréquemment aux hommes qui sont comblés de richesses et de dignités, parce que ces individus ont plus de passions qui les usent. En proie à des chagrins réels et imaginaires, à une passion chronique, l'homme se dégoûte d'abord de la vie, finit par la haïr et se tue. Au reste, je dois faire remarquer que les mots ici expriment mal les choses, et que de là sont nées plusieurs discussions sur la haine de la vie, sur le désir de la mort.

En effet, on n'a point d'aversion pour la vie, mais on hait les souffrances qui la traversent, on a horreur du mal-être ; on ne désire point la mort, mais l'on veut être délivré des peines, des contrariétés, des chagrins ; on a recours à la mort comme au moyen le plus certain. Le suicide déterminé par la haine de la vie rentre dans l'une des distinctions que nous avons déjà établies ; il appartient à la lypémanie suicide, ou au suicide causé par une passion chronique, suivant que les causes qui font haïr le vivre sont imaginaires ou réelles.

L'ennui de vivre, le *taedium vitae* conduit au meurtre de soi-même. Quoique l'ennui soit un état passif, il n'en est pas moins quelquefois un motif d'action : telle a été l'opinion de plusieurs philosophes, et j'ai observé que l'ennui déterminait quelques monomaniaques à faire ce à quoi ils avaient paru répugner le plus et qu'ils guérissaient par les efforts faits sur eux-mêmes par excès d'ennui.

Les causes invoquées par Esquirol sont les mêmes à peu près que celles de Moreau de la Sarthe. Il y ajoute l'ennui de la puberté et celui qui est amené par la suppression des menstrues.

(1) *Des maladies mentales considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal*, t. II. Paris, 1838, ch. X, p. 551 à 555. Ce chapitre avait déjà paru dans le *Dictionnaire des sciences médicales*. Paris, 1821.

L'homme a besoin de désirer, ou bien il tombe dans l'ennui ; mais s'il a épuisé sa sensibilité par habitude des émotions trop vives, par l'abus des plaisirs ; si, ayant tari toutes les sources du bonheur, il n'y a plus rien qui puisse lui faire sentir qu'il vit ; tous les objets lui sont indifférents ; plus il a eu des moyens pour se satisfaire, moins il rencontre d'objets nouveaux propres à l'exciter ; l'homme reste alors dans un vide affreux ; il tombe de la satiété de la vie dans le terrible ennui qui conduit au suicide : quitter la vie est un acte aussi indifférent que celui d'abandonner une table splendidement servie lorsque l'on n'a plus faim, ou d'abandonner une femme que l'on adorait et que l'on n'aime plus.

Ce suicide que l'on pourrait appeler spleenique, est chronique ; il s'exécute avec calme et sang-froid ; rien n'annonce la violence ni l'effort comme les autres suicides.

Jusqu'ici tout permet de penser qu'Esquirol reconnaît le seul ennui de vivre pour une cause suffisante de suicide. Mais la suite montre qu'il est loin d'en faire une entité clinique distincte.

Au reste, ceux qui ont le spleen, présentent tous les caractères de la lypémanie. Les causes les plus ordinaires du spleen sont débilitantes et agissent sur le système nerveux : tels sont l'abus des plaisirs, l'onanisme, l'usage immodéré des boissons alcooliques, etc... ; même changement de caractère et d'habitudes, même indifférence pour les objets les plus chers ; mêmes symptômes physiques ; perte d'appétit, insomnie, constipation, amaigrissement ou bouffissure ; même concentration de l'attention sur une même idée ; même intégrité de l'entendement sur tout autre objet ; même opiniâtreté, même dissimulation dans l'exécution de ses déterminations.

Le spleen n'est donc plus que la forme suicide de la mélancolie dépressive simple. Pourtant, même après l'avoir confondu dans ses signes généraux avec la lypémanie, Esquirol paraît finalement se rétracter et repousser la seule possibilité d'un suicide par l'unique ennui de la vie.

J'ai de fortes raisons de croire que le spleen est une maladie très rare, même en Angleterre. On attribue trop souvent à l'ennui de la vie, le sui-

ci de des Anglais. Parce que l'Angleterre est le pays où l'on abuse le plus, sans doute, les Anglais sont les gens du monde les plus ennuyés, mais beaucoup d'autres motifs que l'ennui multiplient le suicide chez eux. J'ai donné des soins, tant dans les établissements d'aliénés que dans ma pratique particulière, à un grand nombre d'individus qui avaient attenté à leurs jours, ou qui se sont tués. Je n'en ai vu aucun qui ait été porté au suicide par l'ennui de la vie ; tous avaient des motifs déterminés, des chagrins réels ou imaginaires qui leur faisaient haïr l'existence ; j'ai même été trompé quelquefois à cet égard. Un homme, jouissant d'une très belle fortune, s'était livré à la masturbation ; néanmoins, il était fort et bien portant, et sans autre cause de chagrin que le souvenir des horreurs de la Révolution dont il approuvait d'ailleurs les principes, il fit plusieurs tentatives de suicide ; souvent il demandait des pistolets, ne voulant que ce moyen pour se tuer : pendant deux ans je lui ai donné mes soins, il n'a pas déraisonné un instant, il était gai, aimable, très instruit, me disant quelquefois : *donnez-moi un pistolet...* Pourquoi voulez-vous vous tuer ? *Je m'ennuie*. Ce n'a été qu'après deux ans qu'il m'a avoué que depuis longtemps il avait des hallucinations de l'ouïe et de la vue. Il croyait être poursuivi par les agents de la police ; il les entendait et les voyait même à travers les murs de son appartement dont, ajoutait-il, les murailles sont doublées de planches à coulisses, pour que l'on pût voir et entendre ce qu'il faisait et disait.

Enfin, si nous avons encore des doutes concernant son opinion exacte sur le spleen, il ne serait plus possible de les garder après avoir lu sa description « d'une variété de suicide dont les auteurs n'ont point parlé et qui a beaucoup d'analogie avec le spleen. »

Il est des individus qui, à la suite de causes physiques ou morales variables, tombent dans l'affaissement physique, dans le découragement moral : ils ont peu d'appétit, une douleur sourde de la tête, des chaleurs d'entrailles, des borborygmes, de la constipation ; néanmoins leur extérieur n'indique aucun désordre grave de la santé ; chez les femmes, quelquefois les menstrues se suppriment.

... Affligés de cet état, ils ont des *idées noires* ; enfin, désespérés de leur nullité ou prétendue nullité qu'ils croient ne jamais pouvoir surmonter, ils désirent la mort, la réclament, et quelquefois se la donnent,

voulant cesser de vivre parce qu'ils croient ne plus pouvoir remplir leurs devoirs de famille ou de société. Ces malades ne déraisonnent pas ; leur impulsion au suicide est d'autant plus forte qu'ils ont eu plus d'occupations habituelles et plus de devoirs à remplir. J'ai vu cette maladie persister pendant plusieurs mois, pendant deux ans ; je l'ai vue alterner avec la manie, avec la santé parfaite. Quelques malades étaient pendant six mois maniaques ou bien portants et, pendant six mois, accablés par le sentiment de leur impuissance physique, intellectuelle ou morale qui leur faisait désirer la mort.

Esquirol illustre cette description par deux observations de psychose intermittente à double forme, qui ont été rattachées par M. P.-L. Couchoud à l'asthénie-manie périodique (1). Elles sont certainement très éloignées du spleen de Sauvages, de Moreau de la Sarthe et de Mathey.

Quoi qu'il en soit, cette condamnation du spleen parut définitive à la plupart des aliénistes, qui, le plus souvent, admettent depuis lors la décision d'Esquirol, sans discussion.

L'année suivante, J.-P. Falret faisait paraître son ouvrage : *De l'hypocondrie et du suicide* (2).

Le spleen, y est-il écrit, doit être regardé comme une variété de la mélancolie caractérisée par l'abattement et la tristesse. Ici, disent les auteurs, une douleur physique ou morale ne produit point le penchant au suicide ; il y a difficulté de l'existence, dégoût de la vie, et voilà tout.

L'ennui, symptôme de la mélancolie en général, fait le caractère du spleen ; c'est la maladie des peuples extrêmement civilisés et opulents, des hommes et des femmes que la fortune a le plus favorisés ; ce qui a fait croire faussement que cette variété de suicide ne tenait point à une douleur morale ou physique.

Falret, en somme, adopte le point de vue d'Esquirol.

Après avoir raconté le suicide de Philippe Mordaunt, unique observation qu'il puisse nous fournir, il termine ainsi :

(1) *Asthénie primitive*. Thèse de Paris, 1914, p. 4.

(2) *De l'hypocondrie et du suicide*. Paris, 1822.

Tel est le tableau de cet état de l'âme qui conduit au suicide ; il doit être considéré comme un délire.

Les infortunés qui succombent sous le poids de la vie, appartiennent presque constamment à des familles dont quelques membres ont été victimes de l'aliénation mentale.

La *monomanie-suicide* est comprise dans Falret comme la mélancolie suicide aiguë de Mathey, c'est-à-dire de même que le suicide impulsif des modernes. C'est d'ailleurs le sens dans lequel cette monomanie est entendue par les autres auteurs. Elle n'offre donc rien de commun avec le spleen.

Coste, dans son compte rendu critique de l'ouvrage de Falret (1) s'inscrit en faux contre cette opinion que le *taedium vitae* n'est qu'une période de la mélancolie suicide.

Il me semble, dit-il, que l'ennui de la vie est tout simplement une cause de mélancolie, et qu'il conduit naturellement à l'idée de suicide, idée que l'intelligence raisonne et à laquelle la volonté résiste ou obéit. Quelques hommes tombent dans cet état par intervalles, d'autres l'éprouvent continuellement.

Guislain, donne cette définition du spleen, variété de monomanie.

Toutes les facultés morales et physiques du malade sont absorbées dans le dessein de nuire à sa propre personne, ou de porter atteinte à sa vie : cet état constitue le spleen, le suicide ou le *taedium vitae* (2).

Plus loin, c'est la même confusion entre le spleen et les autres mélancolies suicides :

La dénomination de spleen, que les Anglais emploient pour désigner ce genre de délire (mélancolie suicide), dénote et la source du mal et l'organe atteint (3).

(1) URBAIN COSTE. Sur le suicide, in *Journal universel des sciences médicales*. Paris, 1822, t. XXVII, p. 31 et XXVIII, p. 257.

(2) *Traité sur l'aliénation mentale et sur les hospices des aliénés*, 1826, t. I, p. 11.

(3) P. 140.

Ce qui est assez vague. D'ailleurs, pas d'observation.

Les descriptions du spleen se font maintenant plus rares. Cependant Broussais dit dans son *Traité de l'irritation et de la folie* (1) :

Enfin, et c'est là le comble de l'indifférence pour la vie ; il se trouve des gens qui, sans souffrances physiques ou morales, sans emportement, sans désespoir, sans donner aucune preuve de déraison, se détruisent par le pur et simple effet de l'ennui, soit qu'ils se voient privés de certaines jouissances habituelles, soit même sans ce prétexte, et par la seule raison que rien ne leur fait plaisir dans le présent et ne leur promet plus de bonheur dans l'avenir.

Ces organismes ont existé dans les anciennes civilisations, car Virgile a dit : *Sibi tethum insontes perperere manu, lucemque perosi, projecere animas.*

En note il remarque :

On dit qu'ils sont *blasés* sur toutes les jouissances pour les avoir épuisées. Que les gens du monde tiennent ce langage, on le pardonne à leur ignorance ; mais le fait est que la sensibilité n'est pas une collection emmagasinée qui s'épuise par la dépense ; la source en est infinie tant que les fonctions peuvent s'exécuter, car elle est dans les impondérables et les aliments. Ce n'est pas dans le jeune âge, qui d'ordinaire fournit les exemples de ces sortes de mélancolies, qu'on peut la voir se tarir. Ces *spleens* accusent un vice radical dans l'éducation, qui n'a exercé l'intelligence ni à l'observation des faits curieux dont la nature est prodigue, ni au raisonnement, et qui n'a point eu pour objet de donner l'essor aux sentiments supérieurs. Ces malheureux ne savent ni observer, ni réfléchir, ni sentir au-delà de la sphère étroite dans laquelle a été circonscrite leur éducation ; ils ne savent point chercher dans le trésor de leur encéphale le neutralisant du sentiment destructeur qui les domine.

Ces considérations théoriques ne sont appuyées par aucun fait.

Cazauvieilh, dans son ouvrage *Du suicide, de l'aliénation mentale et crimes contre les personnes*, parle encore du spleen.

(1) Paris, 1839, 2^e édit., t. I, p. 404-405.

La haine, l'ennui de la vie et le spleen sont considérés par des auteurs comme causes fréquentes de mort volontaire. Ce n'est pas que les hommes qui en sont atteints, comme l'observe fort judicieusement M. Esquirol, aient de l'aversion pour la vie, seulement ils haïssent les souffrances qui la traversent. Ils ont recours à la mort pour se délivrer des peines qui les tourmentent. Au reste, la haine de la vie, qu'on regarde à tort comme le partage des hommes élevés en dignité, en honneurs ou comblés de richesses, se montre aussi chez les hommes incultes, mais avec cette différence qu'elle est, chez ces derniers, plus souvent provoquée par des causes physiques que par des causes morales. Le *tædium vitæ* est dû chez eux à la cessation des occupations habituelles, au passage d'une vie très active au repos, et chez les hommes avancés en âge, qui présentent si souvent des cas de suicide, à la monotonie de la vie et surtout à l'état d'isolement et d'abandon dans lequel ils vivent.

Mais le *spleen*, s'il consiste dans un dégoût absolu de tout ce qui peut attacher les hommes de tout âge à la vie, est inconnu dans les campagnes où les sources de bonheur ne sont pas encore taries (i).

A titre d'exception il donne, une observation de suicide de paysan (Obs. XI).

On arrive enfin au livre fameux de Brierre de Boismont : *Du suicide et de la folie suicide* (2). Un chapitre entier des causes du suicide est consacré à l'ennui.

Il n'en donne pas de définition. Mais il fait une distinction heureuse entre les deux causes de l'ennui.

La maladie de l'ennui, même avec tendance au suicide, ne peut être considérée comme une variété de la folie, à moins qu'elle ne s'accompagne du désordre des sentiments et des facultés intellectuelles.

Il y a un ennui acquis et un ennui originel.

Esquirol a rejeté l'influence de l'ennui sur le suicide, en cherchant à établir qu'il y avait toujours alors quelque chose de dérangé dans l'esprit, et que les heureux de la terre ne se tuaient jamais par ennui. Cette

(1) *Du suicide, de l'aliénation mentale et crimes contre les personnes comparés dans leurs rapports réciproques. Recherches sur ce premier penchant chez les habitants des campagnes.* Paris, 1840.

(2) Paris, 1836.

assertion de notre maître montre qu'il avait plutôt étudié la question en médecin qu'en moraliste. L'observation intime prouve, en effet, qu'il y a des natures rêveuses, mélancoliques, molles, quoique capables d'élans vigoureux, qui sont saisies par moments d'un tel découragement, qu'elles désirent la mort et se la donneraient même si elles ne faisaient appel à leurs sentiments religieux et moraux (1).

.....

Dans les 4,595 procès-verbaux qui ont servi de base à nos recherches, le nombre de notes, de lettres, d'écrits, de pièces de vers laissés par ceux qui quittent la vie par ennui, dégoût, désespérance, scepticisme, indifférence, croyance matérialiste, s'élève à 237. Nous les avons divisés en deux séries : la première, la plus nombreuse, comprend ceux dont le spleen, le *taedium vitae*, a succédé à un chagrin, à une souffrance quelconque (*ennui acquis, secondaire*) ; la seconde renferme les suicides chez lesquels la rêverie, la mélancolie, ont toujours existé (*ennui originel, primitif*) (2).

Cet état s'observerait « chez les âmes qui sont oisives et manquent d'un but d'activité. »

Malgré le grand nombre de cas qu'il prétend avoir étudiés, Brierre de Boismont nous donne seulement deux observations qui puissent servir d'exemples de suicide par ennui primitif, « d'origine humoristique » (Obs. XII et XIII). Car, dans aucun cas, il n'a suivi le malade. Il a quelquefois recueilli les récits de la famille. Plus souvent, il s'en tient aux lettres des suicidés, sans mettre en doute leur sincérité.

Est-ce bien de l'ennui primitif, le sentiment de révolte de ce jeune homme qui s'en prend à Dieu, à ses parents, à la société de n'avoir pas reçu à vingt-trois ans, l'éducation « qui lui aurait permis de se faire un nom parmi les puissants et les riches ? » Les idées délirantes, les hallucinations, les troubles de l'activité sont-ils certainement absents parce que le sujet ne parle que de ses sentiments de dégoût universel ?

On s'étonne qu'un médecin de son expérience tienne Saint-

(1) P. 181.

(2) P. 189.

Marc Girardin pour une autorité dans la question. Il cite après ce littérateur (1) les *Clémentines*, les *Lettres* de saint Jean Chrysostôme à Stagyre (2), celles de saint Jérôme, où les troubles d'aliénation mentale confirmée. *L'athumia* ou *acedia* des moines mentaux décrits relèvent incontestablement de phénomènes du Moyen-Age, dont parlent Cassien et saint Jérôme, dépasse les limites de l'ennui. Cette affection s'accompagne, en effet, de dépression marquée, avec défaut d'action, et de manifestations de mélancolie anxieuse : désordre des actes et des paroles, état confusional hallucinatoire, etc... (3).

Comme beaucoup de médecins de son temps, dès qu'ils touchent par leur sujet au domaine littéraire et historique, Brierre de Boismont se croit forcé de prendre un style éloquent, mais imprécis. C'est ainsi qu'il est à peu près impossible de savoir exactement ce qu'il entendait par le mot ennui. Tantôt il l'applique à un sentiment de vide et de monotonie ; tantôt à un sentiment de découragement et d'impuissance « qui ôte toute énergie à la volonté. » Ailleurs ce sont les tristesses et les tracasseries de toutes sortes. Finalement, il semble qu'il lui donne l'avant-dernière place dans la série des phénomènes qui précèdent le geste final. On aurait ainsi par ordre de gravité : les passions

(1) *Cours de littérature dramatique*. Du suicide et de la haine de la vie. Paris, 1843.

(2) SAINT JEAN CHRYSOSTÔME, édit. Gaume, t. I, p. 1194.

(3) F. BOURQUELOT. *Bibliothèque de l'école des Chartes*. t. III, p. 529 à 560 ; Recherches sur les opinions et la législation en matière de mort volontaire pendant le moyen-âge. CASSIEN, lib. IX, *De spiritu tristitiæ*, ap. Cass., *opera omnia*, Paris, 1642. VINCENT DE BEAUVAIS dans le *speculum morale* (1476, lib. III, p. VI), donne cette définition de l'*acedia* ou *accidia* des moines :

« Accidia est quedam tristitia, aggravans que ita deprimit animam hominis, ut nihil ei agere libeat, et imo accidia importat quoddam tedium benè operandi... Filie accidie multe sunt, quod multis modis per accidiam peccat homo. Ejus autem filie sunt hec : dilatio, sequities sive pigritia, tepiditas, pusillanimitas. inconstantia sive imperserantia et inquietudo corporis, evagatio mentis, ignorantia, ociositas, verboritas sive multiloquium, murmur, taciturnitas mala, indiscretio, gravedo, somnolentia, negligentia, omissio, indevotio, languor, tedium vite, impedimento bonorum, impenitentia, desperatio... » Dans CÉSaire, les exemples d'*acedia* ou d'*athumia* se rattachent sans aucun doute à la monomanie suicide des démonolâtres de Calmeil.

dépressives, puis l'hypocondrie, les idées noires, la mélancolie, le *taedium vitae*, le spleen et les monomanies suicides. Ce qui consisterait à voir dans le spleen tout sentiment de dégoût de la vie, sans distinguer dans les symptômes qui l'accompagnent. N'écrit-il pas pour se résumer : « Le dégoût de la vie est fréquemment une cause de suicide, sans qu'il y ait cependant de symptômes de folie ; mais on tomberait dans l'erreur, si l'on prétendait qu'il en est toujours ainsi ? »

Nous touchons à la fin de l'histoire du spleen. C'est dans Griesinger que nous en avons découvert le dernier écho.

Griesinger, après avoir dit que le plus souvent le penchant au suicide provient d'une mélancolie très développée, caractérisée par les symptômes habituels, c'est-à-dire la dépression ; ou bien « d'un état de perversion douloureuse, modérée, mais générale, des sentiments, » et que dans les cas de suicide qui semblent impulsifs on retrouverait toujours si on pouvait les chercher, des signes d'hypocondrie datant de loin, ajoute :

Elle est plus chronique, la marche du dégoût de la vie qui apparaît sous forme de *spleen* quand on est blasé sur tout, de cet état d'épuisement général et de l'anéantissement de l'activité psychique qui survient sous l'influence de diverses causes, et, en autres, du libertinage, de l'onanisme, des excès vénériens ; parfois il semblerait presque que de légères perturbations dans le développement sexuel puissent amener non seulement de ces états d'hypocondrie, d'alanguissement de l'âme, que l'on observe assez souvent à l'époque de la puberté, mais chez quelques individus un penchant immédiat au suicide (1).

Il est regrettable que Griesinger n'ait donné aucune preuve de l'existence de ce spleen dont il affirmait ainsi la possibilité.

A partir de cette date, 1865, le spleen a disparu des livres de médecine mentale, On le chercherait en vain dans Morel, dans Schüle, dans Magnan, dans Krafft-Ebing. On aurait encore moins de chances de le découvrir dans les traités récents de pathologie mentale ou dans les dictionnaires de médecine. Les

(1) *Traité des maladies mentales*, trad. DOUMIC. Paris, 1865, p. 300.

esprits, de 1860 à 1900, sont occupés par les discussions que soulève l'apparition de la névropathie cérébro-cardiaque de Krishaber, de la neurasthénie de Beard, de l'étude rajeunie de l'hystérie.

A défaut du mot, le mode de mélancolie-suicide qu'il désignait est-il représenté dans les descriptions et les observations de mélancolie et de suicide ? Pas davantage. Il manque dans les ouvrages où l'on se serait le plus attendu à le trouver. Il est inconnu dans Elias Regnaud (1), dans les articles de Seme-laigne (2), dans la thèse de Sébire (3), dans l'ouvrage de Lisle (4), dans Trélat (5), dans Ed. Douay (6), dans Tardieu (7), dans A. Legoyt (8), dans A. Corre (9), etc., etc...

Même à l'époque où on discutait en France la question de savoir si le suicide était toujours une folie, des faits de spleen n'ont pas été versés aux débats (10).

Le dégoût de la vie qui figurait dans les statistiques étiologiques du suicide de J.-B. Petit (11) et de Legoyt, est abandonné dans celles de Lacassagne (12) et de Durkheim (13).

(1) *Réflexions sur la manie homicide et suicide et la liberté morale*, 1830.

(2) Considérations diagnostiques sur les diverses espèces de suicide, *Journ. de méd. mentale*, t. V et VI.

(3) *De la mélancolie considérée comme tristesse habituelle sans dérangement de la raison*. Paris, 1831.

(4) *Du suicide, statistique, médecine, histoire, législation*. Paris, 1848 et 1856.

(5) *La folie lucide*. Paris, 1861.

(6) *Le suicide et la mort volontaire*, 1870.

(7) *Etude médico-légale sur la folie*, 1872.

(8) *Suicide ancien et moderne. Etude historique, philosophique, morale et statistique*, 1881, et article in *Dict. encycl. des sciences médicales*.

(9) *Crime et suicide*, 1891.

(10) BOURDIN. Le suicide est-il toujours une maladie, in *Ann. médico-psychol.*, 1846, t. VIII. — DES ETANGS. Etudes sur le suicide depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, in *Ann. méd.-psych.*, 1857, t. III.

(11) *Recherches statistiques sur l'étiologie du suicide*, 1853.

(12) *Précis de médecine légale*. Paris, 1906.

(13) *Le suicide*, 1907. Nous négligeons à dessein le livre de TISSOT : *De la manie suicide et de l'esprit de révolte. De leurs causes et de leurs remèdes*. Paris, 1840, dans lequel, toutefois, il est fait une place au spleen. L'auteur n'était pas médecin, mais professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Dijon.

Nos recherches dans les statistiques et les travaux étrangers ont été tout aussi infructueuses.

Il est d'ailleurs assez difficile de savoir si les modernes ont une idée bien arrêtée sur ce sujet. Les traités de médecine mentale, tant français qu'étrangers, ont négligé le chapitre de la séméiologie des idées de suicide ; sauf, toutefois, le *Manuel* de M. Rogues de Fursac qui fait une place au dégoût de la vie dans son énumération des causes des tendances à la destruction de soi-même (1).

Il reste que le spleen est apparu dans la médecine française dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, et que l'apogée de sa popularité s'étend du commencement à la moitié du XIX^e. A partir de 1840, il abandonne les livres de médecine pour passer presque complètement dans le domaine de la littérature. Le déclin de sa célébrité s'est fait insensiblement et il tombe dans l'oubli après 1865, sans discussion. Pendant cette existence médicale de près d'un siècle, on n'a pu en réunir que onze exemples. Encore sont-ils trop souvent incomplets et ne correspondent-ils pas tous à la définition des auteurs, qui ont voulu le séparer franchement de la mélancolie et des autres formes de suicide.

Car, selon les délimitations les plus rigoureuses, le spleen apparaît comme essentiellement constitué par la perte du goût de la vie et le désir de la mort. La tendance au suicide qui lui est inhérente n'est pas déterminée par la misère, les chagrins, la fureur, l'inquiétude, les paroxysmes anxieux, les idées délirantes ou les hallucinations, mais par le seul ennui de vivre. Il est le plus souvent chronique. Les causes en sont principalement morales. Il serait dû aux vices des mœurs, aux défauts de l'éducation, au manque de ressources intellectuelles, à certaines condition d'âge, de sexe et de milieu. La forme du gouvernement aurait sa part de responsabilité ; elle varie avec les opinions politiques des auteurs. Le suicide dans le spleen est

(1) *Manuel de psychiâtrie*. Paris, Alcan, 4^e édit., 1912, p. 115.

accompli avec un calme et une réflexion qui révéleraient l'intégrité de la volonté et de l'intelligence. Le traitement s'adresse aux causes ; il est moral comme elles.

C'est ainsi du moins que le conçoivent Sauvages et Moreau de la Sarthe, dont les descriptions n'ont été enrichies par personne après eux.

Il faut ajouter que son existence a été mise en doute par Esquirol.

L'interprétation du mot est prise dans un sens beaucoup plus étendu par quantité d'autres médecins : celui de tendance au suicide d'une façon générale. Ses symptômes généraux étant ainsi confondus avec ceux de toutes les dépressions mentales, il devient synonyme de mélancolie-suicide (1).

II

Tous les auteurs se sont accordés, en traitant du spleen, pour dire qu'il était, avant tout, une maladie anglaise et que les meilleures descriptions s'en trouvaient dans les auteurs d'Outre-Manche.

Le mot spleen semble avoir été employé en Angleterre depuis très longtemps pour exprimer l'*humeur*. Tantôt l'humeur gaie, tantôt l'humeur triste, le plus souvent l'humeur désagréable. Parfois le spleen est un accès de colère, parfois une joie inconsidérée, ou une impulsion quelconque. Quelquefois, c'est la tristesse hypocondriaque, et, tout à fait exceptionnellement, le dégoût d'une chose. Cette variété de sens se retrouve au complet dans les drames et les poèmes de Shakespeare. Le grand nombre de vocables qu'ils en font dériver, indiquerait une prédilection des Anglais pour ce mot, du moins à une certaine époque. On lui compte jusqu'à neuf dérivés classés par les diction-

(1) C'est ainsi, par exemple, qu'il est défini dans le *Dictionnaire de Jaccoud* à l'article Suicide.

naires : *spleened*, *spleenful*, *spleeny*, *spleenative*, *spleenfully*, *spleenishness*, *spleenitive*, *spleen-sick*, *spleenetic* (1).

Le seul mot de spleen devait être considéré comme alléchant pour les lecteurs par son sens incertain et un peu mystérieux, car plusieurs poètes le prennent comme titre de leurs poésies ou de leurs comédies : *Adrasta, or the woman's spleen, a tragic-comedy* (2), *A fit of the spleen* (3), *The spleen, a poem* (4), *The Plagues of the spleen* (5), *The spleen, a poem* (6), *The spleen or Islington spa ; a comic piece* (7), etc. Le spleen est pris ici dans le sens d'humeur capricieuse, triste ou gaie. Il n'est plus très bien compris par les Anglais d'aujourd'hui.

Cette signification du spleen tenait à une conceptions humoristique du rôle des viscères, et principalement des organes abdominaux, dans la production des maladies et des tempéraments.

La rate recevant beaucoup de sang, on pensait qu'elle était à même de lui faire subir des modifications importantes. Si Pline plaçait dans la rate le siège des affections gaies, Galien (8) la croyait chargée de sécréter l'atrabile et Van Helmont y mettait même le siège de l'âme sensitive (9).

Tandis qu'en France on avait tendance à considérer la rate comme susceptible de donner de la joie, en Angleterre on inclinait vers l'opinion adverse (10).

(1) *Dictionnary of the English language*. SAMUEL JOHNSON, 2 vol. London, 1773. *The Century Dictionnary*. W. D. WHITNEY, New-York, 1890.

(2) JOHN JONES, 1635.

(3) BENJAMIN IBBOT, 1726.

(4) MATTHEW GREEN, 1737.

(5) 1752.

(6) With a prefatory essay, 1796.

(7) London, 1771.

(8) *De locis et affection*, Lib. III, cap. 7.

(9) GEORGET. *De la physiologie du système nerveux et spécialement du cerveau. recherches sur les maladies nerveuses en général*. Paris, 1821, t. II, p. 129.

(10) *Encyclopédie* de DIDEROT et D'ALEMBERT. V. au mot splénétique.

« Le caractère des personnes splénétiques est d'être portée à rire ; et c'est un expédient dont on suppose que la nature se sert pour évacuer l'humeur trop abondante dont la rate est surchargée. »

Les mauvaises digestions, donnant un chyle de mauvaise qualité, altéraient le sang de la rate, du foie et des reins. Ces organes laissaient s'élever des vapeurs qui allaient infecter de préférence les parties supérieures de l'organisme. C'est là l'idée générale que l'on retrouve exprimée dans Sennert, dans Lange, Stahl, Zacchias, Cheyne, Lorry (1). Pour quelques-uns, comme Lange (2), la rate fournirait les vapeurs mélancoliques. C'était aussi l'opinion de Bright (3), de Boerhave (4), de Mandeville (5) et de Juncker (6), si ce n'était pas tout à fait celle d'Ettmüller (7), d'Hoffmann (8), de Highmore (9) et de Willis (10).

Ainsi l'on s'explique que, dès le ^{xvii}^e siècle, les médecins anglais, prenant le nom de l'organe soi-disant atteint pour celui de la maladie, aient décrit ensemble les vapeurs, l'hystérie et l'hypocondrie sous le même nom de *spleen*.

Le titre de l'ouvrage de Richard Manningham prouverait à lui seul cette synonymie (11). Tous les troubles qu'il range sous le nom de febricula ou petite fièvre, lente et continue, il reconnaît qu'ils sont habituellement appelés nerveux, hystériques, hypocondriaques, ou *spleen*.

Ces différentes affections ont leur siège « pour la plus grande

(1) *De melancholia et morbis melancholicis*, 2 vol. in-8°, 1765.

(2) *Traité des vapeurs*. Paris, 1689.

(3) *A Treatise of Melancholy containing the causes thereof, and reasons of the strange effects it worketh in our minds and bodies : with the Physicke cure, and spirituall consolation for such as here thereto adjoined afflicted Conscience. The difference betwixt it, and Melancholy, with divers Philosophical discourses touching actions, and affections of soule, spirit, and Body : the particulars where of are to be seen before the Book*. By T. BRIGHT, Doctor of Physicke, newly corrected and amended. London, 1613. Il existe une première édition de 1586.

(4) *Aphor. de cognoscend. morbil.*, § 1098.

(5) *A treatise of the hypochondriac and hysteric passions*. Dialogues i et ii.

(6) *Conspect. medicinae*, p. 186.

(7) *Opera*, p. 1820.

(8) *System. Med.*, t. IV, part. III, cap. V.

(9) *Exercitationes de passione hysterr. et affection. hypochondr.*

(10) *Opera*, 1728.

(11) *The symptoms, nature, causes and cure of the febricula or Little Fever : commonly called the Nervous or Hysteric Fever ; the Fever of the spirits ; Vapours, Hypo, or Spleen*. By Sir RICHARD MANNINGHAM, London, 1746, p. 32 et 53.

part dans la rate, dont les vapeurs gênent le cœur et le cerveau, etc... » (1).

C'est toujours cette même interprétation que Stukeley (2), Blackmore (3) et Robinson (4) donnent au spleen. Mais il faut attendre Robert Whytt (5) pour voir se détacher avec leurs signes propres : le nervosisme, l'hypocondrie et l'hystérie.

Quels étaient donc les symptômes de cette maladie ?

C'est, croyons-nous, Cheyne (6) qui a tâché d'en donner l'idée la plus claire.

Il commence par déclarer que le *spleen* ou *vapeurs*, ainsi qu'on le dit en Angleterre, sont des mots d'un sens tellement imprécis qu'ils servent de subterfuge habituel à l'ignorance de la nature des troubles du tempérament. Les symptômes en sont nombreux, changeants, sautant d'une place à une autre et imitant les symptômes de presque toutes les affections décrites. Afin d'être mieux compris, il divise les maladies en trois degrés. A un premier degré, il ne s'agit que de troubles de l'estomac et des voies digestives. Le second degré, en plus des symptômes précédents, est caractérisé par de l'instabilité des idées et de l'attention, des pertes de mémoire, des vertiges, des vomissements, des évanouissements, de l'angoisse. Tout ceci se termine parfois par des attaques convulsives hystériques. Le troisième degré est le plus grave : il aboutit à l'hydropisie, ou à

(1) GIDEON HARVEY. *Morbus anglicus, or the anatomy of consumption with discourses on melancholy and madness caused by love*, 1666, ch. XVII.

(2) WILLIAM STUKELEY. *Of the spleen, its description and history*. London, 1722.

(3) SIR R. BLACKMORE. *A treatise on the spleen and vapours or hypochondriacal and hysterical affections, with three discourses on the nature and cure of the choleric, melancholy and palsy*. London, 1725. — *A critical dissertation on the spleen*. London, 1725.

(4) NICHOLAS ROBINSON. *New system of the spleen, vapours and hysterical melancholy*. London, 1729.

(5) *Observations on the nature, causes and cure of the disorders which have been commonly called nervous, hypochondriac or hysteric, to which are prefixed some Remarks on the sympathy of the nerves*. Edinburgh, 1765.

(6) CHEYNE. *The English malady : or a treatise of nervous diseases of all kinds as spleen, vapours, lowness of spirits, hypochondriacal, and hysterical distempers, etc.* In three parts. London, 1730 et 1733.

la jaunisse noire, ou à la consommation, ou à la paralysie, ou à l'épilepsie, et finit généralement par la mort.

Il rapporte avec grand détail plusieurs observations, dont la sienne.

Ainsi, nulle part, le spleen n'est-il pris dans le sens des aliénistes français. Il est au contraire assez exactement l'équivalent de notre mot *vapeurs*. Les descriptions de Raulin (1), de Pomme le fils (2), de Louyer-Villermois (3) en témoignent. Et même un auteur bien peu connu, le chevalier de Montallegruy, demeurant fidèle au sens primitif, décrit, en 1841, une *Hypocondrie-spleen ou névrose trisplanchnique*, dont le tableau diffère assez peu de celui de Cheyne (4).

Ce spleen des auteurs anglais correspond à ce que l'on a désigné plus tard en hypocondrie, neurasthénie et hystérie. Mais nulle part, à aucun moment, il n'est question de mélancolie ou de suicide dans les descriptions du spleen ou des vapeurs.

Ce suicide, si fréquent en Angleterre, suivant les auteurs français, a-t-il été décrit dans les ouvrages anglais sous un autre nom ? Aucun n'en parle ; et cependant la mélancolie était un sujet qui avait tenté beaucoup d'auteurs de ce pays, du xvii^e au xix^e siècles.

Robert Burton (5), qui a pourtant réuni tout ce que son temps pouvait connaître de la mélancolie, n'en souffle mot. Le mot suicide ne figure même pas dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* de James (6). Même silence chez Bright, W. Battie, Manningham, R. Whytt, ou, plus tard dans

(1) *Traité des affections vaporeuses du sexe*. Paris, 1758.

(2) *Vapeurs et affections vaporeuses*, 1760-1763, an VII.

(3) *Recherches historiques et médicales sur l'hypocondrie*. Th. de Paris, 1801.
— *Traité des maladies nerveuses ou des vapeurs et particulièrement de l'hystérie et de l'hypocondrie*. Paris, 1816, 2 vol. in-8°.

(4) *Hypocondrie-spleen ou névrose trisplanchnique ; observations relatives à ces maladies, et leur traitement médical*. Paris, 1841, in-8°, 6^e V. aussi F.-M. AUDOUARD. *Des congestions sanguines de la rate, ou des obstructions de ce viscère, vulgairement appelées en Anglais spleen*. Paris, 1818.

(5) *The Anatomy of melancholy*. By DEMOCRITUS junior, 1621, 6th ed. Nous nous proposons de revenir sur ce curieux ouvrage inconnu du public français.

(6) Trad. par DIDEROT, etc. 1748.

Arnold (1), Cullen (2), Harper (3), Rowley (4), A. Crichton (5), John-Mason Cox (6), Perfect (7), Pargeter (8), Haslam (9), parmi les modernes.

Cependant Erasme Darwin (10) dans sa *Zoonomia*, ouvrage qui eut un grand succès à l'époque en Angleterre et en France, parle dans ses maladies de l'irritation, section des maladies de la volition, du *taedium vitae*. Il l'appelle aussi ennui (en français) et *irksomeness*. A un degré léger, l'ennui serait un motif d'action, mais plus prononcé, il déterminerait le dégoût de la vie et le suicide. Deux de ses observations sont curieuses (Obs. V et VI). Il prend même soin de distinguer le suicide d'un jeune homme qui s'ennuyait de naissance, de celui d'un autre qui avait des idées de culpabilité et de suicide intermittentes. « Par conséquent, dit Darwin, ce dernier cas appartient à la *Mania mutabilis* et non pas au *taedium vitae*. »

Remarquons en passant qu'à aucun moment il ne donne le nom de spleen à cet ennui.

L'opinion de Darwin reste isolée. Et cependant, nous nous le rappelons, Sauvages donnait comme exemple frappant de suicide par mélancolie anglaise, celui du colonel Townshend qui s'était tué devant le docteur Cheyne « après avoir donné des preuves éclatantes qu'il était rentré en lui-même. »

Nous avons retrouvé dans le Traité de Cheyne cette obser-

(1) *Observations on the nature, kinds, causes and preventions of insanity, unacy or madness*. London, 1786.

(2) *Eléments de médecine pratique*, 2 vol. 1787.

(3) *A treatise on the real cause and cure of insanity*, etc. London, 1789.

(4) *A Treatise on female, nervous, hysterical, hypochondriacal, bilious, convulsive, diseases; apoplexy and palsy; with thoughts on madness, suicide, etc.* London, 1788. — *Treatise on madness and suicide*, 1804 et 1813.

(5) *An inquiry into the nature and origin of mental derangement*, etc. London, 1798, 2 vol.

(6) *Practical observations on insanity*. London, 1804.

(7) *Observations on maniacal disorders*. London.

(8) *Observations on madness and melancholy*. London, 1809, 2^e éd.

(9) *Annals of insanity*. London, 1805.

(10) 1801. t. IV, cl, III, I, I, II.

vation, capitale pour Sauvages et pour tous ceux qui l'ont suivi dans la voie de la mélancolie anglaise.

Le très honorable colonel Townshend, souffrant depuis longtemps de vapeurs, c'est-à-dire de troubles gastro-intestinaux variables, avec vertiges, faiblesses, évanouissements, etc..., sans manifestations mentales d'aucune sorte, même pas hypocondriaques, réunit un jour, autour de son lit, Cheyne et deux de ses confrères. Il leur déclare alors qu'il possède un pouvoir singulier, celui de pouvoir mourir à volonté et qu'il se propose de le leur démontrer sur l'heure. Aussitôt, il ferme les yeux, pâlit, se refroidit. Les médecins lui tâtent le pouls et la région précordiale : les battements faiblissent, puis ils n'en perçoivent plus aucun. Cet état se prolongeant et leurs médications n'amenant aucun résultat, les trois confrères allaient se retirer, le laissant pour mort, passablement déconfits et, semble-t-il, assez penauds de leur rôle dans l'aventure, lorsque, graduellement, ils voient revenir les couleurs, la chaleur et la vie chez le colonel. Puis, celui-ci reprend le cours de sa maladie, comme devant, et, trois mois après, meurt. L'autopsie révèle un cancer du gros intestin.

Voilà donc ce cas fameux, et ce que Sauvages entendait par se suicider, « après avoir donné des preuves éclatantes que l'on est rentré en soi-même. »

Légèreté de la part de Sauvages, ignorance de la langue ou trop grande confiance dans un traducteur incapable ? Quoi qu'il en soit, la réputation de Cheyne et des médecins anglais était faite auprès des aliénistes français, et tous, ou à peu près (1), continuaient à répéter que la maladie anglaise, le suicide réfléchi, n'avaient nulle part été mieux décrit que par les médecins d'Angleterre, et surtout par le Dr Cheyne.

(1) PINEL, en effet, déclare qu'il a été déçu dans ses recherches par le livre de Cheyne. « J'aurais surtout cru pouvoir trouver quelques lumières sur cet objet, dans le traité de Cheyne, sur la maladie des Anglais, mais j'ai été trompé dans mon attente. » (Note à son premier article de la *Médecine éclairée*). Au moins, lui, était allé aux sources. Cf. les passages cités où Cheyne est mentionné.

« La médecine », disait un de nos maîtres, en faisant allusion à la nécessité où nous sommes de ne pouvoir contrôler tous les principes médicaux sur lesquels nous nous appuyons, « la médecine est une des nombreuses religions révélées. »

III

Il y eut pourtant d'autres causes que le contre-sens de Sauvages pour propager la légende du suicide raisonnable des Anglais.

On découvre, en effet, que presque tous les voyageurs de l'époque sont frappés par le grand nombre de suicides dont ils entendent parler à Londres. Les Anglais leur déclarent qu'ils se tuent quand ils ont assez de la vie, et cela froidement.

Le récit de Martin Nogué est bien significatif à cet égard :

Saurais-je me flatter de connaître un peu les Anglais, si je n'avais eu plusieurs exemples du mépris qu'ils font de la mort ? et peut-on rester un an, comme j'ai resté en Angleterre, sans entendre dire que telle ou telle personne de l'un et l'autre sexe vient de s'égorger, de se noyer ou de se pendre ? Les Anglais prennent si facilement et si souvent pour peu de chose la résolution de se faire mourir, et exécutent avec tant de ponctualité cette résolution, qu'ils ont même des coutumes qui varient selon le temps, pour se défaire de la vie. Si cette coutume veut qu'une année on se tue par le couteau ou par le pistolet, la plupart suivront cette méthode, comme d'autres celles de se pendre ou de se noyer selon l'usage d'une autre année. Un caractère aussi singulier ne laisse pas de donner de l'embarras à ceux qui en veulent chercher les causes.

On prétend que leurs passions violentes, leur fierté, leur férocité, leur mélancolie, leurs chagrins, dont ils s'occupent plus que les autres nations, enfin leur indifférence pour la vie dès qu'elle ne leur est pas agréable, les déterminent sans peine à se détruire, et qu'ils sont d'autant plus encouragés par tant d'exemples d'une mort volontaire qu'ils voyent tous les jours devant eux. Cette fureur est devenue si commune parmi eux, que les gens les plus sensés ne la désapprouvent pas. Un Anglais m'entretint un jour... sur la résolution qu'on doit prendre de se donner la mort quand la vie nous paraissait insupportable.

« Pourquoi voulez-vous, disait-il, qu'un homme accablé des misères qui infectent sa vie, n'en arrête pas le cours ? Y a-t-il rien de plus naturel que de sortir d'une prison qui nous gêne cruellement ? et ce petit instant qui nous fait passer de la vie à la mort est-il si terrible pour ne pas nous encourager à nous délivrer des peines que nous ne pouvons plus supporter. Je ne dis pas, ajoutait-il, qu'un homme pour la moindre affliction, suive le penchant d'une capricieuse idée qui lui fait désirer la mort ; mais lorsqu'après une mûre et solide réflexion, dénuée de préjugés, il conclut, que les maux qu'il est condamné à souffrir, l'emporteront infiniment sur les plaisirs que la vie pourra lui offrir ; qui peut l'empêcher de se donner la mort ? Nous autres Anglais, ne croyons pas qu'une disgrâce de Cour ; qu'une perte de biens, et tant d'autres accidents qui déconcertent entièrement les autres nations, doivent nous faire prendre cette résolution, n'y même nous attrister, puisque ces petits revers ne s'opposent point à notre tranquillité ; mais que la mort est préférable à la vie dès que cette tranquillité nous est ravie par des malheurs qui sont sans remède : voilà comme pensent la plupart des Anglais, et même tous ceux qui se piquent de bon sens et de raison au-dessus du commun. » (1).

S. Lesage, Gênois, parlait dans le même sens et donnait cette explication : « C'était l'opinion du roi Charles Second, que le bœuf rôti et la lecture de la sainte Ecriture faisaient le malheur de l'Angleterre » (2). Le Motraye y voit l'effet certain « de la nature du climat humide et nébuleux » (3). Pour Muralt, c'est « la bière, les aliments qui sont trop succulents et surtout l'épaisseur de l'air et la fumée de charbon qu'on y respire » (4). Réflexions de même nature dans Saussure et l'abbé Dubos (5).

Enfin, Voltaire dans son *Projet d'une lettre sur les Anglais* (6), se montre très frappé par le suicide d'une certaine

(1) *Voyage et aventures de Martin Nogué en Europe* La Haye, 1728.

(2) *Quelques remarques sur l'Angleterre*, 1718, p. 133 (citée par G. LANSON dans son édition critique des *Lettres philosophiques* de VOLTAIRE. Paris, 1909.

(3) *Voyage en Europe*, etc., 1777 et 1732, t. III.

(4) *Lettre sur les Français et les Anglais et les voyages*, 1725, liv. IV (LANSON).

(5) *Réflexions critiques sur la Poésie et sur la Peinture*, 2^e t., sect. XIV ; éd. 1760, t. II, p. 238-239 (LANSON).

(6) *Lettres philosophiques ou anglaises*, éd. G. LANSON, t. II, p. 261. Cette lettre a probablement été rédigée en mai ou novembre 1728 (G. L.).

Molly, et surtout par l'indifférence des Anglais devant cet événement. Il pousse ainsi :

... Un fameux médecin de la Cour, à qui je confiai ma surprise, me dit que j'avais tort de m'étonner, que je verrais bien autre chose aux mois de novembre et de mars ; qu'alors on se pendait par douzaine ; que presque tout le monde était réellement malade dans ces deux saisons, et qu'une mélancolie noire se répandait sur toute la nation : car c'est alors, dit-il, que le vent d'Est souffle le plus constamment. Ce vent est la perte de notre île. Les animaux en souffrent et ont l'air abattu. Les hommes qui sont assez robustes pour conserver leur santé dans ce maudit vent, perdent au moins leur bonne humeur. Chacun a le visage sévère et l'esprit disposé aux résolutions désespérées...

Montesquieu donne à cette idée, très répandue comme on l'a vu, une formule qui en fera la fortune :

Nous ne voyons point dans les histoires que les Romains se fissent mourir sans sujet : mais les Anglais se tuent sans qu'on puisse imaginer aucune raison qui les y détermine ; ils se tuent dans le sein même du bonheur. Cette action, chez les Romains, était l'effet de l'éducation ; elle tenait à leurs manières de penser et à leurs coutumes : chez les Anglais, elle est l'effet d'une maladie ; elle tient à l'état physique de la machine, et est indépendante de toute autre cause.

Il y a apparence que c'est un défaut de filtration du suc nerveux ; la machine dont les forces motrices se trouvent à tout moment sans action, est lasse d'elle-même ; l'âme ne sent point de douleur, mais une certaine difficulté de l'existence. La douleur est un mal local qui nous porte au désir de voir cesser cette douleur ; le poids de la vie est un mal qui n'a pas de lien particulier, et qui nous porte au désir de voir finir cette vie.

Il est clair que les lois civiles de quelques pays, ont eu des raisons pour flétrir l'homicide de soi-même : mais en Angleterre, on ne peut pas plus le punir qu'on ne punit les effets de la démence (1).

Or, comme au XVIII^e siècle les statistiques n'étaient pas établies avec plus de rigueur d'un côté du détroit que de l'autre, il est impossible de faire la lumière sur cette plus grande facilité que

(1) *De l'Esprit des Loix*, t. II, liv. XIV, ch. XII, 1748.

les Anglais auraient eu à se tuer en comparaison des autres peuples d'Europe. Ce ne sont pas les récits des voyageurs qui pourraient peser d'un poids quelconque dans la solution du problème. Car, ainsi que le fait remarquer Pinel, cette espèce de suicide « ne pouvait être constatée que par des observations exactes de médecine. »

Mais on comprend maintenant la genèse de la légende médicale du spleen. D'une part, tous les voyageurs s'accordaient à affirmer le caractère singulier du suicide chez les Anglais. D'autre part, les Anglais surnommaient volontiers leur *spleen*, *la maladie anglaise*, et l'attribuaient autant à leur régime qu'à leur climat (1). Deux choses que les voyageurs étaient à même de contrôler et dont ils souffraient, probablement, dès leur arrivée. Il n'en fallait pas plus pour établir une opinion ferme, universellement admise et... scientifique. Elle est encore courante parmi les gens du monde (2).

Le mot, comme on sait, fit fortune. Il commença alors une carrière littéraire — à vrai dire, avait-il jamais été autre chose que littérature ? — qui n'est pas près de finir.

Le *Dictionnaire de l'Académie* l'admet en 1798 : état de consommation, dit-il, avoir le spleen, être dévoré par le spleen. Volney écrit *spline*. Voltaire l'emploie dans ses Dialogues (3), Grimm dans sa correspondance (4), Delille dans ses poèmes (5), de Bezenval le donne en titre à l'un de ses contes (6).

(1) *Morbus Anglicus* (R. G. HARVEY), Cheyne reconnaît dans sa préface que tous les étrangers lancent et reprochent à l'Angleterre d'être le pays du spleen, *the English malady*. Il déclare que c'est pourquoi il a choisi cette expression comme titre à son ouvrage, afin de mieux en montrer la gravité croissante à ses compatriotes.

(2) De leur côté les Anglais, à la même époque, parlaient couramment du *French bore*, de l'ennui français ; pour eux, *the malady of « ennui »* était essentiellement française (*A new english dictionary on historical principles*. JAMES A.-H. MURRAY. Oxford, 1897). On a d'autres exemples de cette réciprocité dans l'attribution de qualités soi-disant nationales. Partir à la française, signifie pour les Anglais, quitter une société sans se faire remarquer. Etc.

(3) *Dial.*, XXIV, 17.

(4) *Correspondance*, t. I, p. 224.

(5) *Convers.*, I.

(6) *Le spleen*, 1766.

Il passe dans le langage habituel avec la signification d'un ennui sans cause et de dégoût de la vie (1). Les romantiques le mettent à la mode.

Cet homme ainsi reclus vivait en joie ; à peine
Le *spleen* le prenait-il quatre fois par semaine (2).

Il figure dans le dernier volume du *Théâtre en liberté*, de Victor Hugo, en tête d'un petit drame du suicide. Baudelaire, Verlaine, puis, après eux, presque tous les poètes intitulent *spleen* au moins une de leurs pièces de vers, où ils se montrent ennuyés et dégoûtés de tout, sans raison. Aujourd'hui, dans le langage mondain, il cède le pas au mot *neurasthénie*.

Tandis qu'il se démode en Angleterre, au point que les Anglais d'aujourd'hui ne l'entendent plus, son succès devient européen. En 1766, Christian VII de Danemark, parlant de la mélancolie de sa femme Caroline-Mathilde, princesse anglaise, s'écriait : « Laissez-là tranquille, vous voyez bien qu'elle a le *spleen* ! » (3). Eugène Oniéguine, héros de Pouchkine éprouve « la candra russe, le *spleen* des Anglais, un ennui incurable. » Il est encore usuel dans les littératures d'Allemagne, d'Espagne et d'Italie.

Et, partout, il garde sa physionomie exacte. On ne le modifie, ni dans son orthographe, ni dans sa prononciation. Le *spleen* entre dans les littératures sans se déformer, comme si le seul aspect du mot évoquait une atmosphère d'inconfort moral, pénétrante ainsi que la brume de sa patrie, et que c'eût été en affaiblir le sens que de le naturaliser.

(1) *Dict. de l'Académie*, 1878. — *Dictionnaire de LITTRÉ*. — *Dict. étymologique* de HATZFELD, DARMESTETER et THOMAS.

(2) A. DE MUSSET. *Mardochée*, II.

(3) WYZEWA. *Quelques figures de femmes* : Caroline-Mathilde et Struensee. Paris, 1908.

CHAPITRE II

OBSERVATIONS

Né d'une légende et d'un contre-sens, le spleen est-il toutefois une réalité clinique ?

Il est impossible de se faire une opinion bien fondée avant d'avoir examiné les exemples donnés par les auteurs. Peu nous importerait que le mot *spleen* fut un non-sens appliqué à une forme de mélancolie suicide, si les faits compris sous cette dénomination constituaient véritablement une catégorie particulière dans les modes de destruction de soi-même.

Nous avons réuni dans une première partie, et suivant leur ordre chronologique de publication, les observations déjà signalées dans le cours de notre historique. Les observations inédites sont présentées ensuite dans une deuxième partie de ce même chapitre.

I

Observations déjà publiées.

Observation I. — PINEL (1791). — *Obsession-suicide précédée de dépression physique et mentale.*

M..., tailleur d'habits, âgé d'environ 36 ans, et naturellement sombre et mélancolique, était marié depuis cinq ans ; et quoiqu'il eût fait précédemment quelques pertes qui l'avaient sensiblement affecté, ses affaires étaient dans le meilleur ordre. Il vint me consulter vers la fin d'octobre 1783, sur un défaut d'appétit, sur une tristesse excessive dont il ne

pouvait démêler la cause, et sur une grande envie qu'il avait, disait-il, d'aller se précipiter dans la rivière. Il ajouta qu'il avait toute l'aisance qu'il pouvait désirer ; que sa femme ne cherchait qu'à le rendre heureux ; qu'il avait d'ailleurs un enfant qu'il chérissait tendrement ; mais que malgré tous ces avantages qui l'attachaient à la vie, il éprouvait une envie extrême de se détruire. Je crus d'abord que des embarras dans les premières voies et un état bilieux entretenaient ces dispositions morales ; je lui fis donc administrer pendant sept à huit jours des bouillons d'herbe avec un sel neutre, et je fis succéder pendant le même espace de temps, l'usage du petit lait. Il évacua une grande quantité de matières bilieuses ; et quoiqu'il fût toujours taciturne, il avoua qu'il se portait mieux : les idées de destruction reparurent rarement pendant le cours de l'hiver, et il en fut parfaitement délivré pendant la belle saison.

Vers le déclin de l'automne 1784, les affections tristes et mélancoliques se renouvelèrent avec plus de force que l'année précédente. Il vint me trouver plusieurs fois chez moi, la tête comme égarée et pleine des plus noirs pressentiments. Il me répéta toujours qu'il n'avait à se plaindre de personne ; que ses affaires étaient en bon ordre ; mais *qu'il sentait que sa tête se perdait* (c'étaient ses propres expressions), et *qu'il ne pouvait plus résister au désir de s'aller noyer*. Il ajoute que si sa femme et son enfant ne l'attachaient à la vie, il aurait déjà exécuté ce projet. Il me raconta même que toutes les fois qu'il passait sur le Pont-Neuf pour ses affaires, il était sur le point de se jeter à la Seine. Les remèdes employés l'année précédente avec quelque succès, furent répétés, et j'avoue que je me livrai peut-être à une trop grande sécurité sur son compte, en avertissant cependant ses parents de le surveiller. Toutes mes exhortations étaient inutiles ; et sa réponse unique était qu'il convenait de ses torts, mais que *sa tête s'égarait, et qu'il avait une envie suprême de s'aller noyer*. Je le trouvai un jour au Luxembourg, se promenant tristement avec son enfant, âgé de 4 ans, et ses premières paroles furent, que s'il n'avait pas craint de laisser son enfant tout seul, il se serait déjà jeté dans le bassin pour se noyer, et il ajouta d'un ton ferme que cette envie était *devenue presque insurmontable*. Trois jours après il sortit pour aller porter un habit neuf qu'il venait de faire, et il dit à sa femme qu'il allait revenir ; mais bientôt après on s'aperçut qu'il avait laissé sa montre, ses clefs et un peu d'argent qu'il avait dans sa bourse. On n'entendit plus parler de lui, mais quelques jours après son cadavre fut déposé à la morgue avec ceux de quelques autres personnes qu'on avait trouvées noyées en Seine.

Observation II. — PINEL (1791). — *Déceptions. — Idée fixe de se donner la mort. — Tentatives réitérées pour s'en guérir. — Suicide probable.*

Un jeune homme âgé d'environ 22 ans, et abandonné de ses parents parce qu'il avait refusé de prendre l'état ecclésiastique, vint de Normandie à Paris en 1785 ; on chercha à le placer dans quelque maison d'éducation, et il fut réduit enfin à se retirer à Gonesse, chez un maître de pension, qui était un vieux prêtre et dont il gagna bientôt la confiance par ses bonnes mœurs et sa capacité. Il ne paraissait désirer rien de mieux ; mais après deux ans de ce séjour, son père l'engagea par des promesses séduisantes, à venir le rejoindre. Cette brillante perspective se réduisit à devenir précepteur des enfants d'un huissier ; le jeune homme à son arrivée en Normandie en conçut un si grand déplaisir, qu'il reprit sur-le-champ la route de Paris, et qu'il trouva le moyen quelques mois après d'occuper son ancienne place de Gonesse et d'y recevoir de nouveaux témoignages d'attachement et de bienveillance.

La démarche que son père venait de lui faire faire, et le seul espoir de devenir un jour huissier, qu'on avait ouvert à son ambition, aigrirent vivement son caractère, et quelques jours après son retour il se sentit assailli par les idées les plus mélancoliques. Le dégoût de la vie et des projets de mort volontaire suivirent de près. Il monta plusieurs fois en haut de la maison dans le dessein de se précipiter, mais manquant de courage, il prit le parti de charger un jour son fusil pour se fracasser la tête ; il balança encore et il vint consulter à Paris un de ses amis qui me fit part de son état. Les invitations les plus pressantes et les propos les plus encourageants furent mis en œuvre pour l'engager à revenir auprès des honnes gens dont il était tendrement chéri et pour écarter les idées noires et mélancoliques dont il était obsédé. Il revint en effet dans son ancien séjour ; mais le désir de se donner la mort se renouvelant de jour en jour avec une nouvelle force, il quitta irrévocablement Gonesse et il vint à Paris, toujours poursuivi par ses projets de destruction.

Un régime relâchant et doux fut mis en usage ; mais il fut aisé de voir que l'idée principale sur laquelle roulait sa mélancolie était très profondément gravée dans son esprit, et qu'on ne pourrait la combattre que par les plus puissants objets de diversion. Il n'était point assez riche pour entreprendre quelque voyage, ou du moins ses parents ne voulaient rien fournir, et il ne restait guère d'autres ressources à employer que celle d'un travail de corps vif et soutenu. Le jeune homme, qui sentait toute l'horreur de sa situation, s'y prêta de bonne grâce ; et comme il

n'était point connu à Paris, il se présenta, assez mal vêtu, au *Port au Blé*, pour travailler à la journée. Après deux jours entiers de persévérance, il se trouva si excédé de fatigue, qu'il fut obligé de renoncer à ce genre de travail. Je lui conseillai alors de se louer chez un maître maçon à titre de manœuvre, et il fut recommandé par une dame bienfaisante, à un homme de Ville-d'Avray qui entra parfaitement dans les vues qu'on lui proposait avec d'autant plus de plaisir, que le jeune homme pouvait se rendre utile à l'éducation de ses enfants. Il fut donc bien accueilli dans cette maison, où il était nourri et payé à raison de vingt-cinq sols par jour, et il avait en outre la liberté de travailler à sa volonté. Ce train de vie, partagé entre l'étude et le travail du corps, paraissait très propre à produire une heureuse diversion, s'il avait pu être continué avec persévérance ; mais il s'était à peine écoulé quinze jours que le malheureux jeune homme, toujours prêt à porter sur lui une main homicide, revint à Paris trouver son ami, en lui réitérant, les larmes aux yeux, qu'il ne pouvait plus résister au penchant qu'il avait d'attenter à sa vie. Les reproches graves qu'il reçut l'engagèrent encore à revenir à Ville-d'Avray ; mais ce ne fut que pour peu de jours ; et il fit une nouvelle absence, pendant laquelle on fit de vaines recherches : on n'en a plus entendu parler, et on ne peut douter qu'il ne se soit jeté en bas du pont de Sèvres dans la Seine.

Observation III. — PINEL (1791). — *Alcoolisme.* — *Caractère triste.* — *Deux accès de dépression avec tendances au suicide.* — *Guérison subite des idées de suicide par la peur d'être tué.*

Un homme de lettres, âgé d'environ trente-quatre ans, et sujet à des excès d'intempérance, avait éprouvé une fièvre tierce, pour laquelle il avait réclamé mes soins, et dont il avait été heureusement guéri. L'automne suivant, sa mélancolie naturelle augmente beaucoup, et je l'entendis souvent parler de sang-froid du projet de finir, par une mort volontaire, une vie peu fortunée. Je ne parlerai point ici de diverses circonstances qui me firent regarder comme coupable, s'il venait à avoir lieu, un attentat contre sa vie, commis dans toute la plénitude de la raison, et également réprouvé par la morale et les lois ; mais un incident particulier fit voir que cette envie de se détruire tenait à un égarement de l'esprit produit par un état de maladie.

Il voyagea, en effet, à Londres quelque temps après, et ce séjour développa, avec un nouveau degré d'énergie, sa mélancolie naturelle et la résolution d'accélérer le terme de sa destinée : il se rendit donc un soir

sur la pointe de cette ville pour se précipiter dans la Tamise ; mais un peu avant, il fut attaqué par deux voleurs qui se mirent en devoir de lui tout enlever. Il se défendit avec courage, et il fit de si grands efforts qu'il parvint à s'arracher d'entre leurs mains, non sans éprouver le plus grand trouble et la plus grande frayeur. Mais ce qu'il y eut de singulier, ce fut que cette sorte de combat changea entièrement la chaîne de ses idées, et qu'il s'en revint chez lui entièrement délivré de l'envie qu'il avait de se détruire. Sa guérison a été si complète, que revenu à Paris, et souvent réduit à des alternatives de détresse, il n'a plus songé aux projets de destruction dont il était sans cesse obsédé. C'est une folie réelle qui a cédé à l'impression de terreur produite par une attaque imprévue.

Observation IV. — MOREAU DE LA SARTHE (1798). — *Changement brusque de situation sociale. — Dépression avec idées vagues de suicide. — Guérison apparemment provoquée par la nécessité de gagner sa vie.*

M^{me} X..., âgée de 40 à 50 ans, à laquelle sa position sociale donnait une de ces existences factices dont le cercle est si étendu, perdit, il y a quelques années, une partie de sa fortune. La position qui lui restait pouvait encore suffire à la satisfaction de ses premiers besoins.

Mais l'état de repos et d'ennui qui détermine la privation de sensations pour lesquelles l'action du système nerveux était habituellement excitée et renouvelée, conduisit bientôt à une véritable consommation.

Alors, la malade vint à perdre les débris de la fortune qui lui restait et se trouva plongée dans l'indigence et la misère.

Ce nouveau revers fut un véritable moyen de guérison.

M^{me} X..., que des opinions religieuses enchaînaient à la vie malgré son désir de la perdre, fut obligée de se livrer avec activité à la recherche de quelques ressources qui puissent au moins remplacer une partie de celles qu'elle n'avait plus.

Une place dans un hôpital vint à se présenter. Les démarches pour l'obtenir, l'espoir, le désir, les craintes, les inquiétudes, toutes ces passions qui se firent alors sentir, donnèrent un nouveau degré d'énergie à une sensibilité presque éteinte par la paresse et le repos, et qui se ranima par le courage et par le malheur.

La malade, parvenue au but qu'elle voulait atteindre, a joui dans sa nouvelle position d'une santé parfaite, et tient fortement à une existence qu'embellissent, agrandissent et entretiennent un nombre suffisant de sensations et de travaux.

Cette observation et les considérations auxquelles je la réunis, méritent peut-être de fixer l'attention des médecins, que les circonstances mettront dans le cas d'observer et de traiter la consommation. En même temps, elles me paraissent prouver, comme les observations qui les précèdent, combien les bornes de l'art de guérir sont resserrées pour le médecin qui ne voit, dans la thérapeutique, qu'une simple matière médicale, et qui, concentré dans la sphère de quelques doctrines de la science qu'il prend pour la science même, limite, isole la médecine, la réduit à l'art des formules, à un métier stérile pour le malade, et dont le prétendu guérisseur use malheureusement et abuse à son gré.

Observation V. — ERASME DARWIN (1801). — *Suicide réfléchi par sentiment de l'insipidité de la vie et exécuté à l'heure fixée quatre jours auparavant.*

Lord Sc... envoie chercher un lundi son ami M. Auson (ami du D' Perfect qui rapporte l'histoire à E. Darwin), et lui dit : « Vous êtes le seul ami que j'estime au monde, par conséquent j'ai résolu de vous faire savoir que je suis fatigué de l'insipidité de la vie et que j'ai l'intention de l'abandonner demain. » M. Anson, après avoir longuement causé avec lui, déclare à Lord Sc... qu'il est obligé de s'absenter de la ville jusqu'au vendredi suivant. Il ajoute : « Comme vous me manifestez de l'amitié, faites-moi cette dernière faveur : je vous en prie, vivez jusqu'à mon retour. » Lord Sc... pensa qu'il s'agissait d'un pieux artifice destiné à gagner du temps, mais accepta néanmoins, à condition qu'il soit de retour à quatre heures le jour indiqué. M. Anson ne fut pas de retour avant six heures, et comprit par l'attitude des domestiques, que le fait était accompli. Il se rendit à la chambre de son ami et trouva le corps de celui-ci penché sur le bras d'un grand fauteuil, avec un pistolet par terre à côté de lui. La balle avait traversé la voûte palatine pour atteindre le cerveau.

Observation VI. — ERASME DARWIN (1801). — *Ennui de vivre datant de l'adolescence. — Suicide nettement différencié d'un suicidé délirant.*

Deux jeunes hommes, de 24 et 25 ans, jouissant d'une fortune considérable, se tuent d'un coup de pistolet, sans que leurs familles puissent découvrir le mobile de cette action brutale.

Je connaissais l'un d'entre eux depuis longtemps et je savais qu'il

avait toujours exprimé son dégoût de la vie. A 18 ans, il se plaignait de ne pouvoir se distraire. Il essaya d'étudier le Droit à Cambridge, et ensuite, sur mon avis, quitta l'Angleterre pendant un an ou deux, mais s'en revint mécontent de toutes choses. Comme il présentait une éruption sur une partie de son visage, qu'il tentait probablement de faire disparaître par des applications externes, je fus induit à attribuer cete ennui perpétuel à une douleur ou à une sensation désagréable d'un foie malade.

L'autre jeune homme se tira un coup de pistolet dans son lit, et j'appris que l'on trouva écrit sur un morceau de papier sur une table : « Je suis impotent, et par conséquent, pas apte à vivre. » D'où il y avait raison de conclure que ceci était l'*hallucinatio maniacalis*, l'idée délirante, qui l'avait incité à se détruire. Ainsi donc, ce cas appartient à la *mania mutabilis* et non pas au *tuedium vitae*.

Observation VII. — MATHEY (1816). — *Tristesse et idées de suicide depuis l'adolescence. — Activité physique et intellectuelle conservée jusqu'à la fin. — Suicide réfléchi.*

Le fils d'un chirurgien célèbre, doué des plus excellentes qualités, chéri de ses parents, de ses amis, et destiné par ses talents à succéder à la réputation de son père, avait manifesté dès l'âge de raison, une disposition à la mélancolie suicide. Lorsqu'on parlait en sa présence de personnes qui venaient de se donner la mort, il témoignait, par ses propos, l'assentiment qu'il donnait à cet acte de délire. Il était habituellement pensif, sans être ennemi de la société et des plaisirs qu'elle procure ; il préférait poutant être seul ou avec son intime ami. Ses études médicales étaient terminées ; il allait, après un long séjour dans l'étranger, revenir dans sa patrie, où l'amitié, la confiance publique et le bonheur devaient le fixer, quand tout à coup il prend l'irrévocable résolution de terminer sa vie, que tant de circonstances réunies auraient dû lui rendre chère. Lui-même, la veille de son horrible exécution, en instruisit son malheureux père par une lettre attendrissante ; il invita, par une autre lettre, les parents chez lesquels il était logé et dont il était tendrement aimé, à ne faire aucune recherche à son égard, parce qu'il a pris toutes les mesures nécessaires pour les rendre inutiles ; en effet, son corps n'a pu être retrouvé.

Observation VIII. — ROUBAUD-LUCE (1817). — *Nature impressionnable, imaginative et exaltée. — Suicide 15 jours après un mariage d'inclination dans un accès mélancolique, avec idées d'indignité,*

M..., fils d'un homme opulent, avait atteint sa vingtième année. Ses parents l'idolâtraient. La bonté de son cœur lui avait acquis de vrais amis. Le bonheur domestique, si rare, et le seul qui ne soit point factice, lui était réservé. Les charmes de son esprit le faisaient rechercher ; tout semblait lui sourire.

Mais une sensibilité excessive, une imagination ardente, la lecture continuelle des ouvrages qui peignent les sentiments d'un monde idéal, lui présentaient la société sous un point de vue désolant. Son existence, remplie d'amertume, devenait de plus en plus douloureuse.

Désenchanté de tout, il avait pris la résolution d'aller vivre seul à la campagne, bien décidé à trancher ses jours si le dégoût universel le poursuivait dans sa retraite. Prêt à réaliser ce funeste projet, il se passionna tout à coup pour une personne digne de sa tendresse.

A l'instant même, les atteintes de misanthropie disparaissent, et avec elles s'enfuit l'idée d'une fin prématurée.

Sûr d'être aimé pour lui-même, il demande et obtient la main de celle qui possède son cœur, et tout le monde le croit au comble du bonheur.

A peine quinze jours s'étaient écoulés au milieu des plaisirs, du moins en apparence, et déjà son âme était tourmentée par une secrète inquiétude, par le sentiment profond de l'ennui. Dans ses rêveries, il imagine qu'il fera le malheur d'une épouse chérie ; alors l'idée de la mort vient frapper de nouveau son esprit égaré. Cette fatale idée le poursuit sans cesse. Il fait d'inutiles efforts pour la repousser, et met enfin un terme à sa triste existence. On trouva un écrit où il avait tracé ses souffrances et la cause de son suicide.

Observation IX. — ANCEAUME (1818). — *Tristesse et idées de suicide après le mariage. — Suicide dans un paroxysme anxieux.*

M..., âgé d'environ vingt-sept ans, natif de la Bourgogne, également favorisé de la nature et de la fortune, aimait passionnément une demoiselle. Depuis longtemps il sollicitait en vain l'assentiment de ses parents pour l'épouser ; mais enfin l'amour triomphe, et cet heureux amant se vit au comble de ses vœux. Un mois était à peine écoulé depuis son ma-

riage, que tout à coup il tombe dans la tristesse, le dégoût de la vie et l'affreux penchant au suicide. Tout ce que peut suggérer la tendresse d'une jeune épouse aimante, la sollicitude de toute une famille dont il était chéri, fut mis en œuvre pour le distraire de ses sombres idées et le réconcilier avec la vie : peine inutile ; ce malheureux est toujours abîmé dans son horrible mélancolie. Il quitte la Bourgogne et vient à Paris avec son frère, qui l'aimait beaucoup, pour consulter les médecins sur son état. Le lendemain de son arrivée, il se rend chez le docteur Esquirol, lui expose sa maladie, et lui promet de revenir le jour suivant se confier à ses soins dans son établissement. Le jour suivant arrivé, ce jeune homme sort de son hôtel dès six heures du matin, achète une paire de pistolets, rentre à sept heures, et propose à son frère de partir de suite pour Rouen : celui-ci lui objecte la parole qu'il a donnée au docteur Esquirol, ajoutant qu'il serait au moins convenable d'aller le prévenir de ce changement et le remercier de l'intérêt qu'il lui a témoigné... A l'instant, M... s'arme de ses deux pistolets, et posant le bout du canon de l'un sur le front de son frère : « Si tu ne consens à partir avec moi sur-le-champ, je te brûle la cervelle avec ce pistolet, et me la brûle ensuite moi-même avec cet autre (qu'il tenait de la main gauche). » Le frère tombe à ses pieds sans connaissance : revenu de son évanouissement, il ne voit plus l'infortuné qui l'avait menacé : il ne tremble qu'il ne soit allé se donner la mort dans un lieu écarté ; il court aussitôt porter son signalement à la police, et demande qu'on fasse faire les recherches les plus actives pour le découvrir.

.....

Le jour même, il reçoit de la police la nouvelle qu'on a trouvé dans la forêt de Sénart le cadavre d'un homme qui s'est brûlé la cervelle. Il se transporte au lieu indiqué, et, ô douleur ! il reconnaît qu'il n'a plus de frère.

Tout porte à croire que cette fatale mélancolie était produite par le dégoût de la vie, amené par la satiété des jouissances.

A peine M... vit-il les vœux de son amour exaucés ; à peine fut-il le maître d'un bien qu'il regardait comme devant faire sa félicité éternelle ; à peine les premières sensations des voluptés de l'hymen furent passées, il s'ennuya : sans doute, l'enchantement avait disparu ; la coupe du bonheur était épuisée ; et après les plaisirs dont il était rassasié, l'avenir ne pouvait plus lui offrir d'attrait nouveau.

M... avait lui-même, la veille de sa mort, confessé au docteur Esquirol que son dégoût de la vie n'était le résultat d'aucune maladie physique, d'aucune contrariété, d'aucune peine morale ; il lui affirma au contraire

qu'il n'avait de tous côtés que des sujets de contentement ; qu'il ne savait à quoi attribuer un changement aussi extraordinaire dans son âme et lui témoigna le plus vif désir de guérir.

Son frère, en venant annoncer au médecin la fatale catastrophe, lui fit une déclaration confirmative.

Observation X. — ANCEAUME (1818). — *Suicide réfléchi par dégoût de l'insipidité de la vie.*

Philippe Mordaunt, âgé de 27 ans, cousin germain du fameux comte de Pétersbourg, paraissait né exprès pour le bonheur. Il avait un beau physique, de l'esprit, de la fortune, une naissance illustre, de grandes espérances et une maîtresse dont il était adoré. Nonobstant tant de sujets d'être heureux, le jeune homme tomba dans l'ennui, le dégoût de la vie, et résolut de terminer brusquement sa carrière.

Il paya ses dettes, écrivit à ses amis pour leur faire ses derniers adieux, et se brûla la cervelle. La raison qu'il donna d'une pareille conduite, était que son âme était lasse de son corps, et que, quand on est mécontent de sa maison, il faut en sortir. Il semblait, dit l'auteur qui rapporte ce fait, qu'il eût voulu mourir parce qu'il était dégoûté de son bonheur. Ce jeune homme fit, avant de se suicider, des vers dans lesquels il indiquait sa fatale résolution. Voici les quatre derniers traduits en français :

L'opium peut aider le sage ;
Mais, selon mon opinion,
Il lui faut, au lieu d'opium,
Un pistolet et du courage (1).

Observation XI. — CAZAUVIEILH (1840). — *Suicide d'un paysan de 53 ans, non motivé en apparence et sans signes de préméditation.*

V. K..., d'une constitution robuste, d'un tempérament sanguin, âgé de 53 ans, qui avait été toujours bien portant, vivait aisément de ses travaux de laboureur. Mais saison, moisson, récolte, tout était pour son esprit inquiet et faible, sujet de mécontentement. Le 26 juin 1831, il travaille comme d'habitude, il n'est ni plus gai, ni plus triste qu'à

(1) VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*, art. Caton. Ce fait est aussi consigné dans l'*Encyclopédie*, édit. in-8°, an VIII de la République. art. Suicide.

l'ordinaire, il soupe avec sa nombreuse famille ; il se couche avec sa femme qui ne découvre en lui aucun signe d'agitation. Il se lève à l'heure accoutumée, donne à manger à ses chevaux et se pend aussitôt dans son écurie, sans avoir pris même le temps d'en fermer la porte.

Observation XII. — BRIERRE DE BOISMONT (1856). — *Suicide prémédité depuis trois ans.* — *Idées d'humilité, impression de solitude morale.* — *Peur de la vie.*

L'observation consiste en une lettre du suicidé :

« Mes bons amis, je vous fais mes adieux, car j'ai résolu de mourir. J'ai eu si peu d'agréments sur la terre, que je la quitte sans regrets. C'est une idée que j'ai depuis trois ans ; je me suis toujours dit que jamais je ne pourrais parvenir à être quelque chose par mes talents qui sont nuls, par mon esprit qui ne vaut guère mieux. Végéter ainsi pendant trente ans ou quarante ans, peut-être plus, peut-être moins, ce n'est pas la peine de vivre ; et d'ailleurs je trouve trop monotone mon existence où je n'ai personne qui me comprenne, pas un cœur qui réponde au mien comme je le voudrais, pas de plaisirs qui me fassent oublier mes peines. Je sais que je suis encore jeune, et que tout cela pourrait venir ; je n'ai pas la patience d'attendre, et je suis très content d'avoir le courage de me délivrer de toutes les inquiétudes futures. Si j'avais eu un plus brillant avenir devant moi, j'aurais peut-être consenti à rester ; je serai certainement plus tranquille avec cinq ou six pieds de terre par dessus le corps que si j'étais debout. J'avais toujours résolu de ne pas passer trente-deux ans, si mon sort ne s'améliorait pas ; je ne manque donc pas à ma résolution, arrêtée depuis longtemps.

« Hors, mon père et ma mère et vous, que j'ai toujours considérés comme mes amis les plus chers, je ne regrette rien dans ce monde. N'ayant jamais fait de mal à personne, ni commis aucune action que je puisse me reprocher, je crois fermement que je serai plus heureux dans l'autre. Le dernier service que je vous prie de me rendre, c'est de ne pas me laisser enterrer avant de vous être assurés que je suis bien mort. Je ne crains pas d'en finir, mais je serais très malheureux si je me réveillais entre cinq planches. Le moyen de lever toute incertitude sera de me faire ouvrir les quatre veines. On doit voir que ce n'est pas le désespoir qui me force à m'ôter la vie, car à mon écriture, il est facile de s'apercevoir que *ma main ne tremble pas.* »

Observation XIII. — BRIERRE DE BOISMONT (1856). — *Ennui constitutionnel.* — *Affectivité conservée.* — *Suicide après des préparatifs minutieux.*

Un jeune homme de 25 ans, dans une position heureuse de fortune, vivant au milieu de sa famille, chéri de tous, avait été dès son enfance d'une humeur chagrine. Les années ne le changèrent pas ; il se montrait habituellement mélancolique et sombre, et lorsqu'on lui demandait la cause de sa taciturnité, il évitait les explications ; souvent il lui arrivait de faire des demandes du genre de celle-ci : « Dites-moi, vous ennuyez-vous ? Pour moi, je m'ennuie beaucoup. » Il ne prenait que rarement part aux divertissements de ses amis et, dans ce cas même, il cédait à leurs obsessions. Il était toujours froid, réservé et très peu confiant. Il y a trois semaines, on le vit façonner la planche qui a servi à l'exécution de son projet ; interrogé sur l'usage qu'il voulait en faire, il se borna à répondre qu'on le verrait plus tard. Le jour de la catastrophe, il vint, comme d'habitude, s'informer de la santé de son père, déjeuna et ne reparut plus. Lorsqu'il fut trouvé au milieu des singuliers préparatifs qu'il avait imaginés pour ne pas ensanglanter le sol (1), on s'aperçut qu'il avait écrit au crayon plusieurs recommandations sur les murailles et, que dans un petit coffre, étaient renfermées des lettres où il parlait de son funeste dessein : « Je vais aller dans le ciel avec ma mère et Eugène D..., si toutefois ceux qui se donnent la mort peuvent prétendre à un séjour céleste. Personne sur la terre n'aura de reproches à adresser à ma mémoire touchant l'honneur, la probité, la conscience, et je meurs satisfait sur ces trois points... Je regrette d'être inutile à mon pays et à mes parents. » Sur une boiserie, on lisait : « L'appareil de ma fin est dressé... Adieu mon père, mes frères ; adieu parents et amis..., s'il plaît à Dieu, nous nous reverrons dans l'autre monde. De ma main gauche, je tiens l'arme qui va m'y précipiter... Priez Dieu pour le repos de mon âme. »

Sur la planche en question, il avait écrit, faisant allusion à sa destination et à celle du panier : « Par ce moyen, la trace de mon sang ne souillera pas le carreau, et l'empreinte des quatre balles qui vont me traverser, ne sera marquée que sur cette planche ; c'est déjà trop que la maison de mon père soit le théâtre de ma mort. »

(1) Vis-à-vis de son appareil était une planche, destinée à amortir les balles et, au-dessous, un panier rempli de son pour recevoir le sang (Note de BRIERRE DE BOISMONT).

Il écrivait au peintre qui venait de faire son portrait : « Quand vous recevrez cette lettre, je ne vivrai plus que dans le tableau que vous avez si bien exécuté. Mes yeux seront éteints, et mon image seule pourra rappeler à mon pauvre père ce qu'ils étaient primitivement. Au moment de quitter la vie, il faut que j'écarte la douloureuse pensée que je vais dire un éternel adieu à mes chers parents. Plus heureux qu'eux, il n'y aura de terrible que la séparation ; ma résolution exécutée, tout sera anéanti, imaginations, organes, et je serai inaccessible à toutes les tentations. Cela ne suffit pas ; jamais l'égoïsme n'a eu de place dans mon cœur, et l'enivrante perspective du repos que je vais goûter ne m'aveugle pas sur l'affliction dans laquelle je vais laisser mon père, mes frères. Puissent-ils trouver, dans mes traits si fidèlement reproduits par vous, un adoucissement à leur cruelle douleur ! Demain, à dix heures du matin, j'aurai rendu mon âme à Dieu, si des circonstances indépendantes de ma volonté n'y mettent obstacle. »

Dans la lettre à son père, il dépeignait l'ennui qui l'avait toujours dévoré, et auquel il lui était impossible de résister plus longtemps, « car dans cette lutte, disait-il, je suis sûr de devenir la proie de la folie. »

Pour juger de la valeur de ces observations comme illustrations de spleen, dans le sens français du mot, nous nous placerons au point de vue d'un aliéniste de nos jours.

Dans quelle classe de psychopathies rangerait-il ces cas de suicide, s'il avait eu à les examiner ?

En premier lieu, il se serait montré plus curieux des antécédents de ses sujets. Il aurait fait des recherches sur leur hérédité et particulièrement sur l'existence d'une hérédité similaire. Ces recherches, fussent-elles négatives, il aurait pris soin d'en consigner le résultat. Puis, il se serait entouré de tous les témoignages de l'entourage afin de bien fixer le caractère habituel du malade. Était-ce un timide, un douteur, un scrupuleux ; ou bien un violent, querelleur et impulsif, et sujet à commettre des excès d'intempérance ou encore un susceptible, méfiant et interprétatif ? Il aurait surtout tenu à se bien assurer qu'il n'avait pas déjà présenté des moments de dépression semblable ou plus légère. Très souvent, en effet, les variabilités périodiques

de l'humeur passent inaperçues, surtout dans certains milieux, si l'on ne se soucie pas d'orienter les souvenirs des familles de ce côté. Le suicidé avait-il des moments de tristesse sans cause apparente, de fatigue, avec découragement, misanthropie, ou seulement de l'irritabilité ? Était-il, au contraire, à d'autres époques, gai, sociable, entreprenant, riche en projets ? La possibilité de vertiges, d'étourdissements, de perte subite de la mémoire aurait été envisagée. Enfin, on aurait voulu être minutieusement éclairé sur l'état du sujet les jours qui ont précédé l'acte final : sur les propos, les préoccupations hypocondriaques, la nature des sentiments douloureux ; les indices de réticence concernant des hallucinations ou des idées délirantes. S'enquérir des modifications de l'activité, eut été le point capital sur lequel le médecin aurait exercé son talent d'investigateur. Car le sentiment du dégoût de la vie pourrait tout aussi bien être secondaire à une conviction d'impuissance, que primitif et indépendant de l'affaiblissement de l'énergie. Enfin, le suicide avait-il été vivement frappé par le récit d'un fait semblable ?

Il va sans dire que l'examen neurologique et des divers appareils eut été pratiqué avec la plus grande attention, puisque nous supposons un clinicien compétent.

Alors seulement celui-ci eut été certain de ne pas se trouver en présence d'un cas de suicide chez un dégénéré obsédé et impulsif, un épileptique, un alcoolique, un délirant chronique, un mélancolique simple, un maniaque-dépressif, ou encore chez un organique. Il se serait bien gardé d'affirmer l'ennui primitif, et surtout de publier une observation incomplète avant de s'être assuré qu'aucun point important de son enquête n'était resté dans l'ombre.

C'est pourtant ce que les anciens auteurs se sont contentés de faire. Aussi l'insuffisance de la documentation rend-t-elle leurs observations presque inutilisables pour les modernes.

Cependant, malgré ces grandes lacunes, ils en disent souvent assez pour qu'il soit possible de deviner à travers leurs récits

imparfaits quelques-unes des variétés de suicide bien étudiées et nettement classées aujourd'hui.

Ces 13 observations de suicide ou de tendances au suicide peuvent se répartir en quatre catégories :

1° Celles dans lesquelles l'acte suicide ne semble pas avoir été précédé d'aucune lutte ni d'aucune décision réfléchie (Obs. X de Cazauvieilh). C'est le *suicide impulsif*. L'impulsion suicide reconnaît la même pathogénie que les autres impulsions des dégénérés. Elle se produit avant que le sujet en ait pris conscience. L'hérédité, nous le savons, détermine le plus souvent son caractère particulier ;

2° La tendance au suicide est consciente. Elle existe à l'état d'obsession, c'est-à-dire de penchant violent contre lequel le sujet se débat. Elle est en désaccord avec toutes les autres tendances ; elle n'est pas secondaire à un état affectif douloureux. Son intensité n'est pas toujours la même. Il y a des rémissions. Le malade désire guérir, il demande aide et vient consulter. La lutte dure plus ou moins longtemps. Elle s'accompagne de sensations de fatigue, d'impuissance, d'anxiété, de signes de dépression générale. Dans aucun cas cet état n'a existé de tout temps. Son apparition remonte à quinze jours ou à quelques mois. C'est l'*obsession suicide*, qui se rencontre dans beaucoup d'états dépressifs, au même titre que n'importe quelles autres obsessions. Lorsque l'impulsion se produit, elle est irrésistible, mais consciente (Obs. I et II de Pinel) ;

3° La tristesse et les idées de suicide semblent en rapport direct avec une violente émotion dépressive. La guérison est progressive. Les idées de suicide n'ont jamais été très marquées (Obs. IV de Moreau de la Sarthe). Ces cas, étiologie à part, se rattachent à ceux du groupe précédent ;

4° Le suicide est accompli dans un accès franc de mélancolie classique, dans un paroxysme anxieux (Obs. IX d'Anceaume), au cours d'une mélancolie intermittente (Obs. III de Pinel), ou même d'une psychose à double forme (Obs. VIII de Roubaud-

Luce : dépression mélancolique, exaltation amoureuse, mariage, dépression mélancolique, suicide) ;

5° Enfin, dans une dernière catégorie, le suicide ne relève ni d'une obsession, ni d'une impulsion subite, mais d'une détermination réfléchie à mourir. Le sujet est résolu à se tuer parce que la vie ne l'intéresse pas, malgré le travail, les voyages et la recherche des distractions. Jusqu'au moment de son suicide, on a des preuves de la parfaite intégrité de son intelligence, de son activité et de son sang-froid. L'indifférence n'est pas totale : l'affectivité pour la famille et les amis subsiste entière (Obs. V et VI de Darwin. VII de Mathey. XI et XIII de Brierre de Boismont).

Les faits de cette dernière catégorie ne trouvent pas place dans nos classifications modernes. La seule affection mentale dont on pourrait les rapprocher serait la mélancolie simple. Mais dans toute mélancolie, sauf dans la mélancolie anxieuse, il est actuellement admis par tous les aliénistes qu'il existe un état de dépression physique et mentale. Et cette dépression, même dans les formes les plus simples, se manifeste toujours par un trouble profond dans les réactions volontaires.

S'il en est ainsi, le spleen n'est pas un mythe, mais une entité clinique oubliée.

Mais on doit encore suspendre son jugement. Les conditions d'un examen complet que nous demandions tout à l'heure n'ont pas été entièrement satisfaites. Ce n'est certes pas Voltaire, de qui l'on tient l'histoire de Philippe Mordaunt, qui aurait pu les remplir. Quant à Brierre de Boismont, il ne présente pas d'observations personnelles, en ce sens qu'il n'a pas connu les suicidés et qu'il basait sa conviction sur le seul contenu de leur testament moral ou les dires de l'entourage.

Restent les deux observations de Darwin et celle de Mathey, auxquelles on pourrait à la rigueur faire confiance, si toutefois nous étions certains que les cas de spleen authentique eussent été rencontrés aussi par des cliniciens contemporains. Car il

serait par trop surprenant qu'une affection mentale, même rare, puisse avoir existé en France et en Angleterre dans la première moitié du XIX^e siècle et avoir complètement disparu à notre époque.

II

Observations inédites.

Nous avons recueilli quatre observations de suicide ou de tentatives de suicide chez des individus non délirants, non hallucinés, non déprimés, qui ont été logiquement amenés à cette extrémité par un sentiment d'ennui profond, chronique, et sans présenter de phénomènes d'obsession ou d'impulsion.

Observation XIV (1). — *Débilité mentale. — Nombreuses tentatives de suicide par ennui de la vie. — Fugues. — Automutilation. — Hérité similaire.*

Maurice-Gustave V..., âgé de 30 ans, interné à l'asile de Ville-Evrard, a fait des tentatives de suicide et déclare que « tout l'embête. »

Interné à 14 ans.

On manque de renseignements sur ce premier internement. Cependant, trois ans plus tard, à son passage à l'Infirmierie spéciale, il rédigea, sur la demande du médecin, un petit mémoire, où l'on trouve quelques indications sur ses antécédents : « Je réfléchis tout le temps... Quand on me contrarie, je ne me connais plus, je saisis tout ce que j'ai sous la main et je le casse. Il y a trois ans que je suis comme cela. Chaque fois que l'on me demande ce que j'ai, je ne peux pas répondre. Je n'ai jamais été comme les autres enfants, à l'école, je ne jouais pas à la récréation, je m'asseyais sur un banc. Quand j'étais chez nous, je ne sortais pas beaucoup ; je dessinais presque toujours, quand je voyais des gravures, il fallait que je les imite sans cela ça n'allait pas, c'était une

(1) Ce malade a également été étudié dans la thèse du Dr VINCHON : *Délirés des enfants*. Paris, 1911.

manie. J'ai toujours été malade, j'ai eu mal aux yeux, un érysipèle, une inflammation d'intestins et des rhumatismes. » Le graphisme de ce document est clair, calme, très ordonné. On n'y découvre aucune faute d'orthographe. Ce n'est évidemment pas l'œuvre d'un arriéré.

Placé d'office à 17 ans avec le certificat suivant du Dr P. Garnier : *Dégénérescence mentale ; Accidents convulsifs hystérisques ; Perversions instinctives ; Accès de dépression mélancolique ; Dégoût de la vie ; Oncle paternel suicidé* (12 avril 1900).

Il était à ce moment apprenti sellier.

M. Magnan le déclare atteint de : *Débilité mentale avec dépression mélancolique, tendances au suicide par intervalles* (13 avril).

Le Dr Blin, qui l'admet à la colonie de Vaucluse, note des *crises d'aboiement*.

A Vaucluse, il se déclare toujours ennuyé de vivre. Il a de fréquentes idées de suicide. Il est instable, prétend qu'on lui fait des misères. Après plusieurs sorties d'essai, il quitte définitivement l'asile, très amélioré, le 11 mars 1902.

Chez lui, il se serait montré d'un caractère difficile et parfois violent. Il se remet cependant à travailler. Mais il boit et redevient bientôt impulsif. Il a des peurs nocturnes, se lève, va frapper à la porte des voisins. A l'infirmerie spéciale et à Sainte-Anne, on note de vagues idées de persécution, qui disparaissent vite, et dont il n'est plus question quinze jours après son internement. Il est à ce moment à l'asile de Villejuif (13 octobre 1912). V... avoue au Dr Marie ses excès éthyliques.

Il est transféré à Ville-Evrard le 29 décembre 1912. V... se montre bon travailleur, régulier et docile. On l'emploie aux champs d'abord, puis à la pharmacie. Mais il fait de fréquentes tentatives de suicide pendant qu'il est à son travail, et on doit le garder au quartier.

Un de ses camarades prétend ne pas avoir de cœur, et, pendant quelque temps, V... répète la même idée.

Il reprend son travail. Mais en 1908, à la pharmacie, il décide de se tuer et se coupe la verge.

De temps à autre, il fait des fugues. Il casse habituellement les carreaux et saute par les fenêtres. Puis, il revient de lui-même sonner à la porte du quartier.

On craint qu'il ne parvienne à se suicider et on doit le surveiller particulièrement dans un quartier spécial.

Quand nous l'examinons, on a renoncé à le laisser aller au travail et il ne quitte plus son quartier. V... se montre assez peu loquace. Son expression est indifférente. Ses sourcils froncés donnent l'apparence de l'o

mélancolique. Mais cette contraction est due, en réalité, à une affection oculaire, un glaucome de l'œil droit.

Son attitude n'est pas celle d'un déprimé. Il répond d'une voix forte et assurée, sans lenteur. Il comprend immédiatement le sens des questions posées et répond normalement.

Tout l'ennui. C'est le refrain qui sert de réponse à toutes les questions. Ses parents lui sont indifférents, et son passé et son présent et son avenir. Pourquoi veut-il sans cesse se tuer ? Parce que « tout l'embête. » C'est encore pour cette raison qu'il demande fréquemment au médecin de l'envoyer au travail et qu'il essaye de s'enfuir. Dehors, il « s'ennuie encore plus. » Peu lui importe, d'ailleurs, d'être dehors ou dedans. Si l'on insiste sur le caractère de cet ennui, il s'impatiente et s'écrie : « Puisque je vous dis que toute la vie m'embête ! » V... prétend ne souffrir nulle part. Pourtant l'oculiste reconnaît qu'à certains moments la tension de son glaucome est telle qu'elle ferait sans aucun doute souffrir violemment un homme normal. V... ne réclame pas de soins pour son œil malade. On lui propose un traitement. Il répond : « Si vous voulez, moi ça m'est égal. » Il ne manifeste d'ailleurs aucune idée hypocondriaque. Pas d'idées d'auto-accusation.

Délire-t-il, est-il halluciné ? Pendant l'année où nous l'avons suivi, il n'a jamais rien dit ou rien fait qui permette de le penser.

V... sait sa table de multiplication ; il lit et écrit correctement. Sa mémoire est intacte.

Il est actif au travail et calme au quartier. L'occasion se présente-t-elle de se procurer un instrument tranchant, il essaiera de se frapper. Il ne paraît pas qu'il soit jamais anxieux. Pas de périodes d'excitation, ni de dépression générale.

Sa débilité et sa répugnance à parler de lui-même empêchent de bien analyser son état mental. Il semble cependant qu'on soit en présence d'un grand débile, non affaibli secondairement. Si, à un moment, il a présenté des idées délirantes, elles n'ont jamais été très actives, ni durables, et toujours elles ont été suggérées par l'entourage.

Ce qui lui appartient en propre, ce qui semble dominer chez lui, c'est un ennui chronique, constitutionnel, qui porte sur tout intérêt dans la vie. Il est plus que probable que les idées et les tentatives de suicide en dérivent immédiatement. Les aveux du malade, son attitude, son expression permettent de s'arrêter à cette opinion avec suffisamment de vraisemblance.

Au point de vue physique, il ne présente aucune tare de dégénérescence. Il est bien constitué, heureusement proportionné et robuste. Les

réflexes sont normaux, de même que la sensibilité et la motilité. Aucun trouble des autres appareils.

L'hérédité est lourdement chargée. Le père et la mère débiles. Un oncle paternel suicidé. Deux grand'tantes paternelles se sont également suicidées, l'une en se jetant dans un puits, l'autre en se laissant mourir de faim.

On manque de renseignements sur ses antécédents personnels avant son entrée dans les asiles.

Observation XV (1). — *Ennui chronique, constitutionnel. — Activité normale. — Nombreuses tentatives de suicide. — Suicide par pendaison pour un motif futile. — Pas d'hérédité.*

Victor B..., âgé de 17 ans, se pend en 1906, à Vaucluse, dans le service du Dr Vigouroux.

A 14 ans, il avait déjà fait une première tentative à Paris. « Je m'ennuyais trop », disait-il. Il avait acheté un revolver et des cartouches. On l'empêche de se tuer au moment où il allait mettre son projet à exécution dans le Bois de Boulogne.

Interné à Bicêtre, il se pend à un arbre. Il est décroché à temps (août 1906).

Il s'évade de Bicêtre avec un camarade et va se jeter dans la Seine. Des pêcheurs le retirent.

Réintégré à Bicêtre, il s'évade.

Arrêté et envoyé à l'infirmerie spéciale, il déclare qu'il va se suicider si on le réintègre à Bicêtre. Il demande à venir à Vaucluse. Le Dr de Clérambault le déclare atteint d'*imbécillité avec perversions instinctives* (8 décembre 1906).

A Sainte-Anne, le Dr Magnan ajoute : *Dépression mélancolique.*

A l'asile de Vaucluse, il est calme, docile, mais s'ennuie sans cesse et partout. Il change constamment de quartier et d'occupation. A la moindre observation, il menace de se suicider.

En avril 1907, il s'ennuie tellement qu'il demande instamment à changer de quartier. On le fait passer dans un quartier plus surveillé et on le troupe porteur d'une petite serpe qu'il avait dérobée au jardin et qu'il cachait sous son matelas.

(1) Nous tenons à témoigner de notre reconnaissance au Dr Vigouroux qui a bien voulu puiser à notre intention dans ses notes et dans ses souvenirs afin de nous permettre de rédiger cette observation.

Il travaille régulièrement malgré un sentiment constant d'ennui.

Le 22 août, il s'évade de l'asile parce qu'il s'ennuie, et rentre de lui-même le lendemain. Il était passé avec un camarade par une fenêtre d'un premier étage, à 1 h. 45 du matin.

Il est maintenu dans un dortoir d'alitement où il rend quelques services. Il s'ennuie toujours.

Le 13 septembre, B... voit l'infirmier donner une paire de bas neufs à un de ses camarades. Il en est jaloux et, tandis que l'infirmier va lui en chercher une paire, se pend.

Il avait eu soin de dérober la clef du grenier aux infirmiers, une corde de store et une échelle pour fixer la corde à une poutre.

Depuis quelques jours, d'ailleurs, il demandait à changer de quartier et d'occupation, disant s'ennuyer sans motif et sans raison.

B... a toujours affirmé son ennui. Le temps lui paraissait long, rien ne l'intéressait, et cependant il s'occupait comme les autres. Il était régulier et ordonné dans tout ce qu'il faisait. Son graphisme en témoigne. Il travaillait et lisait pour se distraire. Il se montrait sociable avec les autres malades.

Jamais il n'a manifesté de sentiments d'inquiétude, ni de l'agitation. Il ne présentait aucun signe de fatigue, ni de dépression, aucune idée délirante ou aucun trouble sensoriel. Cet ennui était constant ; il n'avait ni hauts, ni bas. Il ne se lamentait, ni ne pleurait. Jamais il n'a pu dire le motif de son ennui. Ses idées de suicide étaient uniquement déterminées par ce sentiment. Quelquefois, il cherchait des raisons : tel camarade le taquinait, tel infirmier ne l'aimait pas, etc... On donnait satisfaction à ses demandes dans la mesure du possible, sans aucun résultat : il s'ennuyait encore et désirait se donner la mort.

Il se considérait comme normal. Le 7 avril 1907, il écrivait au médecin pour demander à être changé de quartier, et ajoutait : « Il y aurait quelqu'un qui ne serait pas malade et qui resterait pendant un certain temps enfermé comme ça, il deviendrait malade pour le restant de ses jours. »

Sa physionomie était toujours calme, un peu niaise.

Ce n'était pas un débile mental.

Il ne présentait aucun signe de dégénérescence, sauf peut-être un léger défaut de prononciation : il prononçait les s comme les f.

La motilité et la sensibilité, normales ; aucun trouble des réflexes ; la force musculaire, moyenne.

Les fonctions digestives n'ont jamais été troublées.

Les recherches sur son hérédité n'ont révélé aucune tare psychopathique.

Le père, bijoutier, était bien portant, la mère aussi. Deux sœurs plus jeunes et bien portantes.

Il avait été élevé dans la Nièvre et était venu à Paris à 13 ans. On l'avait fait prendre la profession de garçon charcutier. Son salaire était de 25 fr. par mois.

Observation XVI (1). — *Ennui chronique, constitutionnel. — Activité normale. — Crises d'ennui qui l'obligent à changer de places. — Impossibilité de supporter le repos, même momentané, sans occupation. — Tentative de suicide. — Signes physiques de dégénérescence. — Interné pour troubles mentaux alcooliques. — Lourde hérédité.*

Alphonse M..., âgé de 41 ans, ancien cambrurier et dernièrement manœuvre, aussi loin qu'il fasse remonter ses souvenirs, se voit toujours ennuyé.

Il est né près de Metz. Malade et se sentant perdue, sa mère le confia, avec 600 francs, à un notaire de la Creuse, pays d'où son mari était originaire, avec mission de l'y élever. Il avait alors à peu près 5 ans et demi. Transplanté dans une contrée dont il ne comprenait pas le patois, il se sentit très isolé, était triste, pleurait. Cette « fièvre d'ennui », ainsi qu'il nomme cet état de tristesse, aurait duré environ deux mois.

Il apprenait bien à l'école. Mais il était si pauvre qu'il ne possédait même pas les fournitures nécessaires à un écolier.

Sa pension épuisée, on le mit très jeune à travailler dans une ferme.

Vers l'âge de 11 ans, il aurait eu une « maladie de nerfs. » Il en ressentit les premiers signes un soir qu'il courait dans la campagne à la tombée de la nuit. Il était très anxieux sans raison. Arrivé à la ferme, il est pris d'étouffements : « quelque chose lui montait de l'estomac à la gorge. » Ces troubles se sont reproduits plusieurs fois. Ils étaient plus fréquents et plus violents au moment des moissons. Le médecin lui avait recommandé de se jeter dans la rivière deux fois par jour, par n'importe quel temps. A partir de l'âge de 19 ans, il en souffre moins. Cependant cette gêne se reproduirait quelquefois encore par les temps chauds et orageux.

A 16 ans, il complète de lui-même son instruction à Lyon, en suivant pendant un an les cours du soir.

De 18 à 19 ans, il semble avoir vécu en chemineau, parcourant la France et travaillant, ici et là, dans les fermes.

(1) Le Dr Vigouroux nous a signalé ce malade et donné toutes les facilités pour l'examiner dans son service. Nous l'en remercions encore.

M... ne possédait pas son acte de naissance. Il en a éprouvé beaucoup de tracas. Plusieurs fois mis en prison comme vagabond, il « était désolé de se trouver là, n'ayant pas de mauvais instincts. » C'est pour cette raison qu'en 1892, il est expulsé de France en Belgique, d'où, le même jour, on le fait passer en Luxembourg. Il n'y reste pas vingt-quatre heures ; on lui fait franchir aussitôt la frontière française. Il se décide alors à s'engager dans la Légion ; mais il est repris et condamné à 8 jours de prison. Heureusement, le gardien en chef s'intéresse à lui et le fait reconnaître comme Français. M... garde encore un souvenir très pénible de cette période de sa vie.

Depuis cette époque (1892), il vit le plus souvent à Paris. Il y exerce tour à tour les métiers de camburrier, de charpentier, puis de batteur. Ses apprentissages avaient été assez faciles. Il se montre bon ouvrier, mais il change très souvent de patron, « parce qu'il s'ennuie vite là où il se trouve. »

En 1905, il a une fièvre typhoïde soignée à l'Hôtel-Dieu de Lyon (21 bains). Il délire. M... se trouve changé depuis cette maladie. Il a fréquemment des maux de tête. « Je ne peux rien retenir de nouveau, nous dit-il ; ce que je savais avant, je l'ai bien retenu, mais il m'est impossible de rien apprendre par cœur maintenant. Sauf pour ce qui touche à mon métier, ma mémoire ne garde rien. »

Depuis l'âge de 20 ans il faisait des excès de boisson. Il boit davantage depuis sa fièvre typhoïde.

Son premier internement date de 1908. Il était entré à l'hôpital Bichat pour un lumbago et des maux de tête. Il reconnaît qu'il avait pas mal bu les jours précédents « parce qu'il s'ennuyait chez sa patronne. » Quoi qu'il en soit, il semble qu'il ait fait un esclandre. Une infirmière tardant à donner à boire à un malade, M... se met en colère et l'apostrophe. « J'étais indigné, dit-il, de voir souffrir quelqu'un à qui on ne portait pas secours. » Il est assez difficile de savoir exactement comment les choses se sont passées, et ce qui dans son attitude motiva son transfert à Sainte-Anne (12 août 1908).

Le Dr Simon rédige à son entrée, le certificat suivant :

« Est atteint de débilité mentale avec alcoolisme, hallucinations nocturnes pénibles et troubles de la sensibilité générale, préoccupations hypocondriaques et idées confuses de persécution, frayeurs, insomnie, tendances mélancoliques et par intervalles au suicide, irritabilité, crampes et tremblement des mains. Accidents hystériques dans l'enfance. »

Le 1^{er} septembre de la même année, à Vaucluse, le Dr Vigouroux le déclare atteint de :

« *Débilité mentale avec alcoolisme. Dépression légère ; préoccupations hypocondriaques et tendances mélancoliques. Irritable et coléreux sous l'influence des excès d'alcool. Hémiparésie infantile droite dont il reste surtout un pied-bot.* »

A cette date, on remarque en outre une inégalité des pupilles (la gauche plus grande que la droite), un gros tremblement de la langue et des mains. L'épreuve de la glycosurie alimentaire est négative.

M... se montre très irritable les premiers jours. Il craint surtout de ne plus pouvoir travailler « lui qui est très fort. »

D'ailleurs, il ne se considère nullement comme un aliéné. Sur la feuille qu'il a remplie à son entrée, il se montre très bien orienté, très conscient de l'endroit où il se trouve et explique ainsi son internement à l'asile : « parce qu'il s'ennuie partout où il est et surtout, par les changements de temps, je deviens souvent irritable. »

Il demande de suite à s'occuper aux travaux du ménage à l'infirmerie. On le met bientôt, dès le 21 septembre, à la cordonnerie, où il travaille très régulièrement.

A l'infirmerie spéciale, le Dr Legras note des idées de suicide.

Le 28 novembre 1908, son frère le réclame, et il sort guéri.

M... avait été très calme pendant tout son séjour. Ses fonctions digestives, son sommeil n'avaient été troublés à aucun moment.

Une fois dehors, il reprend son travail, mais change souvent de patrons.

Le 4 juin 1909, il vient demander à la Salpêtrière, un certificat pour entrer à Sainte-Anne. Le Dr Deny constate des signes d'éthylisme chronique avec tremblement, pituites, cauchemars, terreurs nocturnes, etc...

Il entre à Sainte-Anne et y séjourne 8 ou 9 mois. Puis, il reste dehors trois mois.

Il est de nouveau à Sainte-Anne de la fin de 1910 au commencement de 1911.

Du 30 juin 1911 au 6 janvier 1912, on le retrouve encore à Sainte-Anne. Il s'était fait interner en allant consulter à la Salpêtrière. « Je m'ennuyais trop, dit-il, et je ne pouvais me trouver bien nulle part. » Mais, en réalité, il avait bu pour dissiper son ennui, et c'est à cause de ses troubles mentaux alcooliques qu'il est fait droit à sa demande d'internement.

Dehors, il reste un à deux mois chez le même employeur, puis change par ennui de rester trop longtemps dans la même place.

Le 29 avril 1912, il vient trouver le Dr Sègla à la Salpêtrière. Il veut être interné. On lui accorde le certificat suivant : *Débilité mentale ; alcoolisme subaigu ; idées vagues de persécution. Cet état peut justifier sa demande d'entrer dans un établissement spécial.*

Le 14 mai, à Sainte-Anne, le Dr Magnan déclare sa *dépression mélancolique en voie de décroissance*.

Le 2 juin, il est à Vauchuse, où l'admet le Dr Vigouroux :

Débilité mentale avec accès intermittents de crises d'ennui survenant chez lui sans motif ou pour des motifs très futiles. Il ne peut alors rester où il est et il éprouve le besoin de changer d'occupation et de place. Irritable.

M... se plaint bientôt de s'ennuyer et demande sa sortie, pensant pouvoir dissiper cet état au dehors. Il est toujours un bon travailleur.

Il désire beaucoup aller du côté d'Orléans, où il a déjà travaillé au moment des moissons.

Le 8 août 1912, il s'évade en allant travailler au jardin.

Entre Orléans et Montargis, il bat le blé selon son désir, pendant trois semaines. Comme il s'ennuie là encore, il revient à Paris et travaille comme manœuvre avec des charpentiers.

Contrarié à cause d'un retard dans la paye, il boit, devient violent, et en novembre 1912, est arrêté pour outrages et violences au agents. Détenu à la Santé, il passe ensuite au Dépôt et à l'Admission, où l'on reconnaît des signes d'alcoolisme chronique. Le Dr Legras note des idées de suicide et soupçonne la simulation. Finalement, il revient à Vauchuse.

» *Accès intermittents d'ennui, écrit alors le Dr Vigouroux, pendant lesquels il se contraint à changer d'occupations. Il a travaillé régulièrement, dit-il, tant à la campagne qu'à Paris. Le 21 octobre, jour de paye, il a bu plus que de coutume et il a commis des actes dont il n'a pas conservé le souvenir (24 nov. 1912).*

C'est pendant ce dernier internement, le 7^e, que nous avons eu l'occasion de l'examiner.

Nous nous sommes trouvés en présence d'un homme grand, robuste, un peu lourd de carrure et de gestes. Il se présente très correctement, avec timidité. Il parle lentement, posément, avec beaucoup de calme, de lucidité et de précision. Il s'exprime simplement, ne fait montre d'aucune affectation ou vanité et se raconte avec toutes les apparences de la sincérité.

« Je me suis toujours ennuyé, nous dit-il, aussi loin qu'il m'en souviennent. J'ai toujours été pensif. On disait : « Alphonse est encore triste. » C'était devenu une sorte de proverbe.

« En travaillant, je ne m'ennuie pas ; c'est un plaisir. Mais le soir, après le travail, il me faut une occupation. C'est pourquoi j'ai tenu à compléter mon instruction en suivant les cours du soir. J'étais inscrit à la bibliothèque de la mairie du XIII^e arrondissement, et je lisais le soir quelquefois assez tard dans la nuit. Je choisissais principalement des

récits d'aventures et des relations de voyages, des romans et surtout l'histoire de France. Quand je n'ai pas de livre, je vais voir des amis. Mais si je suis livré à moi-même, je bois. Si je bois, ce n'est pas par gourmandise ; c'est un passe-temps. Je ne bois pas toujours seul. Je vais voir un ami et, comme la plupart des ouvriers de Paris quand ils sont ensemble, nous buvons. Je ne prends que du vin rouge, jamais d'absinthes ou d'alcools d'aucune sorte. Je ne fume pas, mais je prise : c'est une occupation. Quand je n'ai plus de tabac, je m'ennuie plus que d'habitude. Mais les dimanches, le temps est long, long... Pour ne pas boire, je rends visite à des amis riches qui s'intéressent à moi, ou bien je vais au cinématographe ou au Théâtre des Gobelins. »

Cet ennui est constant. Mais quelquefois il est plus pénible à subir. Alors, tout lui paraît insupportable. Il s'ennuie bientôt d'être avec le même patron. Jamais il n'est resté plus de 8 mois dans la même place. Une de ses patronnes, qui le connaissait depuis vingt-cinq ans, avait déclaré, au moment de son internement de novembre 1912, « qu'il avait toujours été un bon ouvrier, mais qu'il buvait énormément. » C'est toujours lui qui demande à partir. « La raison que je donne pour partir n'est jamais qu'un prétexte : la vérité c'est que je m'ennuie. »

C'est pour cette seule raison qu'il a voulu, non seulement changer de patrons, mais aussi de métiers, et qu'il a été tour à tour cambrurier, charpentier et batteur.

Autrefois il a préféré marcher sur les routes, faire le chemineau et travailler de-ci de-là dans les fermes. Mais cette vie là ne le distrairait pas plus que le travail régulier. « Je ne me suis jamais tant ennuyé, ajoute-t-il ; c'était l'ennui à ne plus en finir. »

Dans les moments d'ennui très prononcé, dans le temps qui précède son changement de patron, rien ne peut plus le distraire, ni le travail « ni même la musique, dit-il, rien, sauf toutefois la lecture. Je vois alors autant d'amis que je peux, pour faire diversion. Mais c'est pire que jamais. »

« Dans ces moments-là, dit-il encore, je travaille le plus que je peux. Je ne travaille que trop. C'est pour tuer l'ennui. Les patrons sont très satisfaits de moi. Ils m'encouragent à continuer ainsi mon travail et ne s'expliquent pas pourquoi je veux les quitter. Ils insistent tous pour me garder. Je ne suis jamais si bon ouvrier que quand j'ai envie d'abandonner leur chantier. »

S'il tarde à quitter la place, il devient très irritable. C'est ainsi qu'au mois de novembre 1907, il s'ennuyait encore plus que de coutume et l'occasion ne se présentait pas de quitter son chantier. Un autre ouvrier lui ayant fait une remarque, « insignifiante, dit-il, et dont je ne me

souviens même plus », il fait une tentative de suicide : il s'enfonce un couteau dans la région du cœur (on en voit encore la cicatrice). Les camarades l'arrêtent à temps.

Il reconnaît avoir eu souvent des idées de suicide. Il se dit : « Plutôt me détruire que de souffrir comme cela en s'ennuyant. » Souvent il pense : « Si j'avais un revolver, je m'enverrai peut-être une balle. »

Mais, même au moment de ces paroxysmes d'ennui, il continue à bien travailler. C'est un point sur lequel il n'a varié dans aucun de ses interrogatoires. Ainsi la semaine qui a précédé sa dernière entrée à Vaucluse, semaine pendant laquelle il déclare « s'être ennuyé plus que jamais » : il a gagné ses 48 francs dans la semaine. Et cependant le travail, « même acharné », ne le distrairait pas, et c'est à peine si la lecture lui faisait oublier son ennui. « Cette semaine-là, ajoute-t-il, j'ai lu beaucoup plus que d'habitude. »

Parfois il parle de périodes de lassitude qui coïncideraient avec les moments de grand ennui. Mais il ne paraît pas qu'il s'agisse de véritable fatigue. En effet, voici comment les choses se passent le plus souvent. Il s'ennuie ; il redouble de travail ; il se sent très las ; il change de patron et le *lendemain même* il ne sent plus ni fatigue, ni ennui.

Il l'explique très nettement : « Dès le lendemain de ma sortie de chez un patron, il faut que j'embauche. Si je n'étais pas embauché, je mourrais d'ennui. Je ne vivrais pas sans travail. D'ailleurs, jamais je ne suis resté sans travail : je suis connu à Paris ; je trouve tout de suite de l'emploi. » Il insiste sur la même idée, de façon qu'il n'y ait plus aucun doute à ce sujet : « Même si j'avais vingt francs à manger par jour, je travaillerais. Cela me distrait. Cela me fait passer le temps. Mais quand je force le travail et que la fatigue vient, cela m'irrite de ne pouvoir faire davantage. Avant ma fièvre typhoïde, j'étais plus résistant. Je pouvais continuer mon travail, malgré la fatigue. Dès que j'ai changé de patron, je travaille facilement et tout va bien. »

Il affirme n'avoir jamais eu de périodes de gaieté ou d'excitation. On n'en trouve trace, d'ailleurs, nulle part dans les certificats ou dans les notes de Vaucluse.

À l'asile, il est insupportable tant qu'on le garde à l'infirmerie. Il ne redevient calme que du moment où on l'occupe. Dès son retour du travail, il prend un livre, « pour ne pas rester tout seul avec lui-même. »

Pour expliquer son évasion, il dit : « C'est l'ennui qui m'a poussé et la moisson qui m'a attiré. »

À Sainte-Anne, il s'est comporté de même : il demande immédiatement du travail.

Il est interné pour deux causes différentes : pour accidents alcooliques

et pour ennui. Dans ce dernier cas, c'est lui-même qui va demander un certificat à la Salpêtrière. Il traverse alors des périodes où « malgré le travail acharné », il s'ennuie trop. « Il me faudrait alors, déclare-t-il, un nouveau patron tous les jours. »

Pendant l'entretien, il est habituellement calme et répond très volontiers. Mais si on le fait revenir sur des questions auxquelles il croit avoir suffisamment répondu, malgré sa politesse naturelle, il ne peut dissimuler son impatience.

D'ailleurs, il demande instamment à sortir depuis plusieurs jours. Il prétend que c'est le bon moment pour trouver du travail, etc... Puis, il convient que c'est parce qu'il s'ennuie trop. Nous l'avons donc examiné en pleine crise d'ennui.

M... est assez sensible et impressionnable. « Je ne peux pas voir souffrir les autres. Je pleure quand je vois un accident. Je pleure facilement au théâtre et à la lecture. Les belles actions, les actes de dévouement me produisent le même effet. Cependant je ne pleure jamais sur moi-même. » Il est vraisemblable qu'il a été aimé partout où il passe, comme il le dit. Il a, en effet, de vieux amis qui s'intéressent toujours à ses malheurs. Sa reconnaissance est très vive pour tous ceux qui se sont occupés de lui.

Nous ne trouvons trace ni d'impulsions, ni d'obsessions. Il a peut-être une légère tendance à redouter de faire de la peine aux autres et à en être mal jugé.

Sans être très intelligent, M... n'est pas un débile. Il a parfait lui-même son éducation. Interrogé sur ses lectures, il fait preuve de mémoire et d'assez de discernement.

Il possède bien sa table de multiplication. Nous lui posons ce petit problème : combien coûtent 100 œufs à 36 sous la douzaine ? Après une minute de réflexion, sans écrire les calculs, il répond exactement : 15 francs.

Quand il a bu, son sommeil est troublé ; il rêve de son métier et voit des bêtes. Réveils en sursaut, croyant qu'il y a quelqu'un dans sa chambre. Au matin, jambes coupées. Dans la journée, il se montre particulièrement irritable. Il se préoccupe aussi beaucoup de sa santé et c'est souvent alors qu'il va consulter, à Bichat ou à la Salpêtrière. On trouve signalées dans les notes des infirmiers, des préoccupations hypochondriaques et de vagues idées de préjudice pendant les premiers jours de l'internement. Ces phénomènes disparaissent avec l'intoxication éthylique.

À l'examen physique, nous ne constatons plus l'inégalité, ni la paresse

pupillaires signalées à ses diverses entrées. Sans doute, ces légers troubles passagers étaient-ils dus à son intoxication alcoolique.

L'asymétrie faciale et crânienne est très nette : le côté gauche est moins développé que le droit. La force musculaire est plus grande à gauche qu'à droite : au dynamomètre, la main gauche donne 35, et la droite seulement 21. Nous ne trouvons pas de signe de Babinski : le réflexe est plutôt indifférent. Réflexes rotuliens faibles, surtout à droite. Réflexes érémaستیens peu marqués. Très légère hyperesthésie de tout le côté droit. Pied bot à droite : le pied paraît plus court par exagération de la concavité plantaire.

Plus de tremblement.

La parole est légèrement scandée.

Son poids n'a pas sensiblement varié à ses diverses entrées. Il mesure 1 m. 72 de taille, et son poids oscille entre 71 et 72 kilos à l'entrée. Il engraisse habituellement de 500 grammes à 1 kilo pendant ses séjours à l'asile. Il ne semble donc pas qu'il maigrisse beaucoup durant ses périodes d'ennui aigu.

Au point de vue sexuel, il dit : « Je n'ai jamais été très porté de ce côté. Quand j'ai bu, je vais quelquefois avec les femmes. J'ai commencé à 17 ans. On m'a brûlé un bouton sur la verge (P) à Ricord. On ne m'a pas donné d'autre traitement. Sans être jamais très attiré par les femmes, je suis toujours puissant. Jamais ne n'ai eu de maîtresses d'une façon suivie. »

Antécédents héréditaires : Le père, apparemment normal, ainsi que la mère. Celle-ci a eu 5 enfants, dont un fils, nerveux, alcoolique, mort accidentellement (P) noyé ; un autre fils, vivant et bien portant ; un troisième fils, mort vers 12 ou 13 ans par accident (P) ; le malade ; une fille morte jeune (P).

Un oncle maternel, alcoolique, est mort aliéné à Sainte-Anne.

Le frère du malade confirme les renseignements donnés par M... Il le reçoit chez lui. Mais M... ne veut jamais rester longtemps, il faut qu'il le quitte pour aller ailleurs.

M... est remis en liberté en février 1913.

Ce grand dégénéré n'est donc entré à l'asile qu'à l'occasion de ses troubles mentaux alcooliques. Mais ce qui constitue essentiellement son fond morbide, c'est un ennui qui date de l'enfance, qui n'a pas eu de rémissions et qui n'a fait que s'aggraver. Ce n'est pas par suite d'impulsions successives qu'il change si fréquemment de métier, de patrons et de places : cette instabilité est la conséquence directe de son ennui habituel. Il en est de même de son alcoolisme et de sa tentative de suicide, qui jouent le même rôle de réactions contre l'ennui que la lec-

ture ou le travail. Enfin, la persistance indéniable de l'activité au milieu de son ennui est remarquable chez cet individu.

Observation XVII (1). — *Tentative de suicide précédée d'un double homicide sur la personne de ses enfants. — Ennui et dégoût de la vie. — Activité et affectivité conservées. — Lourde hérédité.*

Hélène C... fut l'héroïne d'un drame qui, pendant plusieurs jours, a vivement intéressé l'opinion publique.

Le 5 août 1911, M. X..., mari de la malade, rentrant de son travail, trouva ses deux enfants, respectivement âgés de 3 ans $\frac{1}{2}$ et de 4 ans $\frac{1}{2}$, morts dans leur lit, frappés chacun de deux balles de revolver dans la poitrine, et leur mère étendue en travers au pied du lit, sans connaissance, blessée de trois balles dans le sein gauche et d'un coup de rasoir à la gorge.

Deux lettres étaient déposées sur une table. L'une adressée au Commissaire de police, contenait ces simples mots :

« Inutile de chercher. Je me suicide volontairement et avec moi mes enfants. »

L'autre adressée par Mme C... à son mari était un peu plus longue :

« Mon cher Pierre, pardonne-moi de la peine (*sic*) que je te cause, je ne puis ou plutôt je ne veux pas vivre plus longtemps.

« Je fais mourir les gosses avec moi, car je ne veux pas lesser (*sic*) deux enfants sans mère.

« Ton Hélène qui t'embrasse une dernière fois pour toujours, pardonne-moi et plein (*sic*) nous. »

L'enquête confirma qu'on était en présence d'une tentative de suicide, précédée du double meurtre des enfants par leur mère. La préméditation était évidente. M^{me} C... avait acheté son revolver plusieurs jours avant le drame et s'en était fait expliquer le maniement. Possédant une petite somme à la caisse d'épargne, et cette somme étant à son nom, elle craignit que, elle disparue, son mari n'éprouve quelques difficultés à se la faire remettre et elle la retira elle-même. Le matin du drame, elle avait

(1) Cette observation n'est pas tout à fait inédite. La malade a été présentée à la Société clinique de médecine mentale, en janvier 1912, par MM. les Docteurs Leroy et de Fursac. Ce dernier qui avait examiné la malade au point de vue médico-légal, ayant eu l'obligeance de faire en sorte qu'elle fut internée à Ville-Evrard, nous avons pu l'examiner à loisir. Nous ajoutons d'ailleurs peu de choses au rapport de l'expert, l'intérêt de l'observation résidant surtout dans les antécédents du sujet et dans le récit de son crime.

fait son ménage avec le même soin qu'elle y apportait chaque jour, pour que ceux qui pénétreraient chez elle trouvent tout en ordre. Son mari, un peu souffrant, avait dit qu'il reviendrait à midi. Elle avait tenu à faire le ménage pour lui et avait même préparé d'avance son déjeuner pendant que les enfants dormaient. Enfin, immédiatement avant le drame, elle avait pris la précaution de fermer la porte de son appartement au verrou et, pour éviter que les voisins entendissent les détonations, elle avait enveloppé son revolver dans un édredon. A 9 h. 30 du matin, elle tue ses deux enfants : deux coups de revolver pour chacun. Elle recharge son arme et se tire, aussitôt après, trois coups dans la région du cœur. Elle tombe évanouie. Elle revient à elle à une heure qui n'a pu être fixée et, voyant ses deux enfants morts, elle se coupe la gorge avec un rasoir. On la découvre, à 7 heures du soir, prostrée au pied du lit.

Par contre, l'enquête, pas plus que les lettres, ne donnaient le moindre éclaircissements sur les mobiles qui avait conduit M^{me} C... à cet acte de désespoir. Le ménage C... était parfaitement uni et il ne pouvait être question d'un drame d'origine passionnelle.

Le ménage C... était dans une situation aisée et il ne pouvait pas être question d'un drame de la misère.

Par élimination, on était naturellement conduit à l'hypothèse d'un drame de la folie. Mais M^{me} C... n'avait donné jusque-là aucun signe d'un trouble mental. Son mari, ses parents, ses voisins la considéraient comme absolument saine d'esprit.

C'est dans ces conditions que, dès que la malade, guérie de ses blessures, put quitter l'hôpital où elle avait été transportée, une expertise médicale fut décidée et confiée au D^r de Fursac. Elle aboutit à une déclaration d'irresponsabilité par troubles mentaux. Il y eut non-lieu et M^{me} C... fut internée à l'asile de Ville-Evrard.

L'histoire de la malade, que nous allons résumer, a été établie sur les données de l'examen médico-légal et de l'observation prise à Ville-Evrard.

M^{me} C... est lourdement tarée au point de vue héréditaire : père grand alcoolique, ivre presque tous les jours, extrêmement violent ; mère normale, mais ayant eu beaucoup à souffrir des brutalités de son mari, notamment pendant qu'elle était enceinte de sa fille Hélène (la malade) ; sœur déséquilibrée, nymphomane, sujette à des crises hystéroides, morte à 17 ans de la variole ; cousin germain aliéné, interné dans un asile.

Hélène ne présente aucune anomalie frappante, ni aucune maladie pendant l'enfance. Devenue jeune fille, elle travaille avec sa mère aux abattoirs de M..., sa ville natale. Elle se montre intelligente, travailleuse, mais peu sociable, aimant l'isolement, grande liseuse de romans,

vaniteuse, dépensant la plus grande partie de ce qu'elle gagne pour sa toilette, et, bien que vivant à l'écart, très préoccupée du jugement que l'opinion publique porte sur elle.

La menstruation ne s'établit chez elle qu'à 18 ans $\frac{1}{2}$, précédée pendant plusieurs mois d'un état nerveux mal défini et de douleurs diffuses dans les membres.

Mariée le 8 janvier 1905, elle a deux enfants, l'aîné en novembre 1906, le second en novembre 1907. Entre temps, le ménage C... vient s'installer à Paris. Le mari travaille dans une quincaillerie et la femme fait des ménages. Les enfants sont placés en nourrice à la campagne.

En mai 1910, M^{me} X... se décide à reprendre ses enfants chez elle. Elle cesse de travailler au dehors, s'occupe exclusivement de son ménage, se montre active, économe, ordonnée, soignant très bien ses enfants, si bien que, malgré la modicité du salaire du mari, toute la famille vit dans une aisance relative. Elle était très bien mise et ses enfants correctement habillés. Aucun fait saillant ne marque la vie de la malade qui, jusqu'au jour du drame, passe pour normale. Elle continuait à lire un grand nombre de romans. Il lui arrivait souvent de passer la moitié de la nuit à lire au lit, au grand désespoir de son mari.

Elle n'était normale qu'en apparence comme ses propres renseignements vont nous le montrer. D'autre part, certains faits, bien que n'ayant pas été jugés à leur valeur, avaient frappé son entourage.

Son mari qui, travaillant au dehors, vivait peu chez lui, s'aperçut en rentrant un soir de juillet — une quinzaine environ avant le drame — que sa femme avait pleuré. Il lui demanda ce qu'elle avait. M^{me} C... répondit : « Rien, je suis un peu fatiguée. » Le mari se contenta de cette explication vague, et, ce nuage vite dissipé, M^{me} X... reprit son attitude et son activité habituelles. Une voisine avait remarqué qu'elle avait des moments « où elle paraissait triste. » Une autre voisine a rapporté à l'instruction un fait assez significatif. Ayant remarqué, comme la première, l'air de tristesse de M^{me} X..., elle lui propose le jour du 14 juillet, de sortir avec elle pour voir un peu la fête. La malade accepte, mais après une demi-heure de promenade, déclare que « rien ne l'amuse » et rentre chez elle.

L'examen direct, tant pendant la détention de M^{me} C... à Saint-Lazare que dans les premières semaines de son internement à Ville-Evrard, révèle, au point de vue mental, deux ordres de faits.

D'abord une amnésie portant sur les événements consécutifs à sa tentative de suicide et ne s'arrêtant qu'au deuxième jour environ de son séjour à l'hôpital. Elle se rappelle le meurtre de ses enfants, mais ne se

rappelle rien de ce qui s'est passé à partir du moment où elle s'est tranché la gorge. Il faut voir, dans cette amnésie, le reliquat d'un état confusionnel consécutif au traumatisme et à l'hémorragie déterminée par la tentative de suicide, et peut-être aussi en relation avec le choc moral produit par les heures dramatiques qu'elle a vécues dans cette journée.

Les autres faits sont relatifs à l'état mental fondamental, habituel de la malade, au psychisme dont l'analyse peut nous permettre de découvrir l'origine de ses réactions.

M^{me} C... est une femme d'intelligence moyenne, relativement instruite, sans trace de confusion ou de faiblesse intellectuelle. Son affectivité est normale. Elle pleure abondamment quand on lui rappelle la mort de ses enfants, elle s'est beaucoup informée de la façon dont ils étaient habillés dans leur cercueil, s'inquiète de ce qu'est devenu son mari, supplie qu'on insiste pour qu'il vienne la voir, demande avec anxiété s'il lui pardonnera son acte de folie. Dès les premiers jours de son séjour à la prison, elle se montre active, aide les panseuses au service de l'infirmerie, parle peu aux autres détenues, mais observe ce qui se passe autour d'elle et remarque notamment qu'on la surveille particulièrement, « ce qui, dit-elle, est bien inutile, car si elle a envie de se tuer, ce n'est pas ici qu'elle essaiera. » Un jour, elle ajoute : « Qu'on me laisse libre seulement deux heures et on verra bien ! »

Quand on l'interroge sur le meurtre de ses enfants et sur sa tentative de suicide, elle répète ce qu'elle a dit à l'instruction : « Je voulais mourir et je ne voulais pas laisser mes enfants. »

Elle voulait mourir parce qu'elle a une tristesse invincible. Cette tristesse est sans cause. Elle reconnaît que son existence n'avait rien de pénible : son mari était bon pour elle, elle l'aimait ; sa situation pécuniaire, bien que modeste, était suffisante pour vivre honorablement ; ses enfants qui, lorsqu'elle les avait pris chez elle, lui donnaient quelques inquiétudes parce qu'ils étaient malpropres et parce qu'ils ne parlaient pas, commençaient à bien « se débrouiller » et annonçaient devoir se développer normalement. Bref, elle ne peut assigner aucune cause à sa tristesse. « C'était, dit-elle, comme un dégoût de la vie, comme quelque chose qui me disait : il vaut mieux mourir. » Ce dégoût n'était pas continu, mais passager. « Parfois, j'étais triste, d'autres fois j'étais gaie comme tout le monde », dit-elle encore. Elle ajoute : « Par moments, je me disais tu dois mourir ; à d'autres, non je ne dois pas. » Mais il n'y avait pas lutte contre l'idée de suicide. Lorsque la tendance à se détruire apparaissait, elle était acceptée avec calme, comme naturelle. Elle n'était pas en désaccord avec le reste de ses tendances. Elle ne peut indiquer

exactement la date d'apparition de ces accès de tristesse. L'impossibilité où se trouve la malade de donner aucun renseignement précis à ce sujet, montre qu'ils ont été légers dans le principe et que leur développement a été insensiblement progressif. Cependant, l'idée de disparaître existait en 1907. En mai 1910, l'idée est assez marquée pour qu'elle songe à aller chercher ses enfants qui étaient restés en nourrice. En juin, elle se décide à les faire venir auprès d'elle. « Je pensais, nous dit-elle, qu'avec mes enfants je serais moins triste. » Le dernier accès, celui qui s'est terminé par le drame, a duré plusieurs jours et, dès le premier jour, la résolution a été prise irrévocablement par M^{me} C... de mettre à exécution son idée de suicide, ce qui ne l'a pas empêchée de vaquer à ses affaires comme de coutume et de se montrer absolument normale en apparence. M^{me} C..., d'ailleurs, ne se considérait pas comme malade. C'est pourquoi elle ne parlait de sa tristesse, ni à son mari, ni à personne. M^{me} C... n'est évidemment pas exercée à l'analyse introspective. Elle semble n'avoir remarqué que les moments aigus. Aussi est-il impossible de savoir s'il existait un fond de tristesse habituel, demeuré inaperçu, pour cette raison qu'il était coutumier. Notons, à ce propos, que si elle est venue à Paris, c'était « parce qu'elle ne se plaisait pas chez elle. » Cependant, ajoute M^{me} C..., « j'étais heureuse avec ma mère ; je travaillais bien. J'étais très active et je gagnais largement ma vie. Mon idée était que je serais mieux à Paris. Je ne pouvais pas savoir ce qui m'y attirait. »

L'interrogatoire démontre en outre qu'à aucun moment, pas plus à l'accès final qu'aux précédents, la malade n'a présenté de dépression, d'anxiété, ni d'idée délirante. Le dernier point était particulièrement délicat à établir, puisque l'on pouvait se trouver en présence d'une dissimulatrice. Une observation de plusieurs mois à Ville-Evrard, des examens multiples n'ont pas permis de découvrir la moindre idée délirante.

Dès le début de son séjour à Ville-Evrard, la malade s'est occupée à des travaux de ménage. Elle était d'abord triste, pleurait assez fréquemment et ne donnait à son chagrin d'autre cause que sa situation présente et la mort de ses enfants. Elle recevait avec plaisir la visite de son mari. Peu à peu, les moments de chagrin sont devenus de plus en plus rares et ont fini par ne se manifester que lorsqu'on les provoquait artificiellement, en quelque sorte, en lui parlant de ses enfants. M^{me} C... n'a fait, depuis qu'elle est internée, aucune tentative de suicide. Sur sa demande, elle a été envoyée à l'atelier de repassage, où elle travaille « quand elle veut », disent les surveillantes, se montrant vaniteuse, susceptible, peu complaisante, prenant mal les observations et négligeant volontiers son travail pour s'adonner au passe-temps favori de toute sa vie — la lecture de romans. Elle se montre peu sociable, cause peu avec le personnel et

les autres malades et n'a quelque intimité qu'avec une seule malade qui, détail assez frappant, est, comme elle, une aliénée criminelle (meurtre de son mari sous l'influence d'un délire de jalousie).

Au point de vue physique, M^{me} C... ne présente ni anomalie morphologique digne d'être notée, ni trouble organique.

Nous considérons ces quatre observations comme des exemples de *spleen*, au sens des aliénistes français, c'est-à-dire de tendances ou de déterminations au suicide, justifiées aux yeux du sujet par un ennui constitutionnel et un dégoût essentiel de la vie.

Nous aurions pu rapporter d'autres cas analogues qui, selon l'apparence, pouvaient rentrer dans notre étude. Il nous a paru préférable de nous en tenir à ces quatre observations. Nous avons eu, en effet, l'occasion de suivre trois d'entre eux et d'être renseignés sur le quatrième avec tous les détails voulus par un observateur compétent.

Le terrain sur lequel évolue leur *spleen* est celui de la dégénérescence. L'hérédité psychopatique est avérée chez trois d'entre eux. Elle n'est pas démontrée chez B... (Obs. XV). Des signes physiques de dégénérescence sont relevés chez M... (Obs. XVI) qui, de plus, porte peut-être les reliquats d'une encéphalopathie infantile ; notons encore les séquelles psychiques de sa fièvre typhoïde. Les signes mentaux des dégénérés apparaissent dans la débilité de V... (Obs. XII) ; dans la descendance de Hélène C... (Obs. XVII) ; les signes fonctionnels dans le trouble de la parole de B... Chez celui-ci, néanmoins, l'absence d'hérédité et de signes francs de dégénérescence est à remarquer.

Le début se fait très tôt. Lorsqu'on possède des renseignements suffisants sur leur état mental antérieur, on constate que l'ennui remonte à l'âge où l'on est à même de s'analyser : entre 14 et 20 ans. Ce point toutefois est mal éclairci chez Hélène C... à cause des raisons que nous avons dites. On peut néanmoins rapprocher son goût précoce pour la lecture, de la prédilection semblable de M..., qui, on se le rappelle, avait appris à

lire afin de se désennuyer. Ce fait constitue-t-il un indice suffisant pour permettre de dire que M^{me} C... s'ennuyait habituellement étant jeune fille ?

Les réactions contre l'ennui chronique ne sont pas uniquement suicides. Les changements d'emplois, les évasions, etc..., qui se voient dans l'histoire de M... et de B..., aussi bien que dans celle de V..., ne doivent pas être considérés comme des exemples d'instabilité, dans le sens où on l'entend pour des sujets excités ou variables dans leurs états affectifs. A vrai dire, l'instabilité chez eux n'est qu'apparente, car le fond d'ennui ne se modifie pas avec leurs nouveaux désirs ; elle doit être envisagée comme un essai de distraction hors de leur incurable ennui.

La persistance de l'affectivité est nette chez M... et chez Hélène C... Elle est douteuse chez V...

On l'aura noté, dans presque tous les certificats, il est question de *dépression mentale*. Le terme ne pourrait être conservé pour nos malades, si l'on comprend ainsi une diminution, non seulement du tonus affectif, mais aussi de la volonté. L'activité, en effet, est entièrement conservée chez les quatre sujets. L'intégrité de la volonté est manifeste dans tout le cours de l'affection, même dans les moments de pire ennui. Hélène C..., avant de se tuer avec ses enfants, fait plusieurs jours à l'avance des préparatifs qui révèlent sa parfaite décision. Pour M..., les accidents alcooliques qui motivent ses internements, masquent son véritable état mental et il se peut que la fatigue, suite de l'excitation éthylique, ait alors déterminé un état de dépression dans le sens véritable de ce terme.

Dans ces ennuis, il n'y a aucune apparence de périodicité et de circularisme. L'ennui est constant, chronique : ses moments d'acuité ne sont que des aggravations d'un état habituel.

Aucune de ces idées de suicide ne s'est présentée avec les caractères de l'obsession ou de l'impulsion. L'imitation ne peut pas davantage être invoquée. L'idée est acceptée par le sujet ; il

ne lutte pas pour s'en débarrasser. Quand il se décide à la mettre à exécution, c'est depuis longtemps qu'il y est préparé. La tentative n'est pas exécutée dans un moment d'inquiétude ou d'angoisse.

On ne peut tirer aucune conclusion des heures de la journée auxquelles ces tentatives se sont produites, pour rapprocher ces suicides des autres suicides connus. En premier lieu, nos cas sont trop peu nombreux. En second lieu, il semble que nos malades aient choisi l'heure la plus propice (solitude ou libre disposition d'instruments tranchants), plus qu'ils n'ont été déterminés par des influences météorologiques ou autres. Leur décision à mourir, en effet, est le résultat d'un état chronique et non pas d'un épisode affectif douloureux. Parfois, il y a un prétexte qui occasionne une réaction suicide en apparence subite. Nous avons vu que l'idée de suicide existait toujours bien antérieurement à l'événement.

Nous croyons pouvoir affirmer avec suffisamment de certitude qu'aucun de nos malades n'était en état de délire, ou de paroxysme anxieux, à aucun moment de son histoire. Sauf peut-être M..., dans ses périodes d'alcoolisme subaigu.

Nous ferons cependant des réserves sur V...: en ce qui concerne le délire et les hallucinations, à cause de son aspect réticent et de sa grande débilité mentale.

Tous ont ceci de commun qu'ils s'ennuient. Il convient donc, avant de pousser plus avant la psychologie des spleeniques, de regarder attentivement ce sentiment qui fait, pour la plus grande part, l'originalité de leur psychopathie.

CHAPITRE III

L'ENNUI NORMAL

Il est permis d'avancer que l'étude de l'ennui n'a jamais été approfondie. L'aperçu des moralistes ne pouvait être que partiel et tendancieux ; les littérateurs se sont plus à le confondre avec ce qui ne lui ressemble qu'en apparence ; les psychologues l'ont à peu près ignoré et les aliénistes complètement oublié.

A regarder superficiellement les choses, ce silence s'explique. On ne voit pas au premier abord ce qu'il serait utile d'ajouter à l'idée, pour tous très claire et très distincte, éveillée par le mot à lui seul. S'il s'agit véritablement d'une perception de vide par manque d'action et d'intérêt (1), il doit être, par définition même, superflu de rechercher des modes à un sentiment dont le caractère essentiel offre une constante monotonie. Un état de conscience qui ne s'alimente de rien, qui n'est le point de départ d'aucune série de phénomènes, ne sera-t-il pas toujours identique dans tous les esprits, quelles qu'en soient les causes, et, par une suite naturelle, ne trouvera-t-on pas les mots pour le décrire, bien limités ?

L'ennui est un sentiment premier. On ne peut davantage essayer de le réduire que le plaisir et la douleur. L'erreur commune a été de vouloir le ramener à d'autres états affectifs. Cela tient à ce que l'on s'est satisfait de le considérer en lui-même, isolé de tout le reste de l'état mental qui l'accompagne.

(1) LITTRÉ : « Sorte de vide qui se fait sentir à l'âme privée d'action et d'intérêt aux choses ».

Mais si l'on récuse cette psychologie artificielle et désuète, et que l'on adopte une méthode mieux inspirée de la réalité, en analysant non plus uniquement *l'ennui*, mais encore *l'ennuyé*, on pourra différencier nettement l'état d'ennui, établir son originalité méconnue et surtout faire le départ entre ces deux ensembles de symptômes bien distincts qui constituent *l'ennui normal* et *l'ennui morbide*.

I

La plupart des définitions de l'ennui ne considèrent que ses signes subjectifs. Aussi se contentent-elles de l'envisager comme une inertie de l'esprit par absence de réaction aux stimulants ordinaires, inertie se traduisant par une impression de vide, puis de dégoût intolérables. « L'ennui vient du sentiment de notre vide » (Vauvenargues). « Lorsqu'on est touché de rien, on s'ennuie beaucoup. » « Espèce de déplaisir qu'on ne saurait définir ; ce n'est ni chagrin, ni tristesse, dit le chevalier de Jaucourt dans la *Grande Encyclopédie* (1755) ; c'est une privation de tout plaisir, causée par je ne sais quoi dans nos organes ou dans les objets du dehors, qui au lieu d'occuper notre âme, produit un malaise ou dégoût auquel on ne peut s'accoutumer. » « L'ennui, dit Scudéry, n'est autre chose qu'une privation de plaisir causée par je ne sais quoi de dehors qui importune. » « L'ennui vient de ce que l'âme n'est ni assez agitée, ni assez remuée » (Nicole). Dans une langue plus moderne et moins simple, Dumont exprime les mêmes vérités : « C'est un manque de réaction des objets extérieurs relativement à nos facultés intellectuelles... une insuffisance d'excitation par les voies de la perception et de la connaissance » (1).

Certains auteurs voulant donner plus qu'une description,

(1) *Théorie scientifique de la sensibilité*. Paris, Alcan, 1890, p. 143, § 3 : Peines négatives de l'intelligence ; ennui, embarras, doute, impatience, attente.

ont essayé de montrer que ce sentiment n'était pas tout à fait sans contenu, ni si simple qu'il semblait. C'est un « état de découragement » selon Bescherelle aîné (1887) ; d'après Marsan, « l'ennui médiocre est fait de lassitude, de dégoût et de mélancolie » (1). « Le véritable ennui, écrit Janet, est celui qu'aucun amusement ne peut dissiper et qui est une maladie de l'esprit faite de désir et d'impuissance » (3). D'après Tardieu, « il a pour trait essentiel la douleur ; il est doué d'un surprenant pouvoir de métamorphose, protégée psychique... Ramené à ses caractères constants, l'ennui est la souffrance de la vie épuisée ou contrariée ; une impuissance momentanée ou durable ; une léthargie gémissante et inquiète... tour à tour l'agitation et le renoncement. Il se traduit par ces états d'âme appelés dégoût, découragement, impuissance, humeur maussade, colère révoltée. » Mais c'est Zimmermann (3) qui y découvre le plus de variété : « C'est un vide de l'âme, un anéantissement de notre activité et de nos forces, une pesanteur générale, une paresse somnolente, une fatigue et, ce qu'il y a de pire, c'est souvent un coup mortel que l'on porte d'une main polie et avec beaucoup de grâce à notre intelligence et à nos plus douces émotions. »

On a rarement tenté d'éclaircir la manière dont il se produit. L'explication la plus commune incrimine la paresse, l'oisiveté, et, dans le même ordre d'idées, la prédominance du rêve sur l'action. Il en est de moins faciles à saisir. Celle de Broussais, par exemple, qui accuse « l'extrême action de certains organes de l'encéphale, tels que la circonspection et la destruction, coïncidant avec la faiblesse relative de l'espérance, de la biophilie et de l'intelligence... » (4).

Mais on trouvera l'ennui expliqué le plus souvent par la

(1) *L'ennui*, discours. Marseille, Morillon fils aîné, 1871.

(2) *L'état mental des hystériques*. Paris, Alcan, 194, p. 175.

(3) ZIMMERMANN. *La Solitude*. Trad. X. MARMIER, 1845, p. 12.

(4) F.-J.-V. BROUSSAIS. *De l'irritation et de la folie*. Baillière, 2^e édit., 1889, p. 404. Note.

fatigue. « Lassitude, langueur, fatigue d'esprit causée par une chose dépourvue d'intérêt, monotone, déplaisante ou trop prolongée » déclare le *Dictionnaire de l'Académie* (1694 et 1878). Furetière (1727), dit « lassitude, langueur d'esprit. » Fonsagrives précise : « sentiment de tristesse inquiète et confuse qui provient d'un sentiment de lassitude et d'impuissance. Ainsi l'ennui s'accompagne d'ordinaire de faiblesse. Il est commun dans les maladies de langueur ; il est fréquent dans la langueur et dans l'anémie » (*Grande Encyclopédie*). « Les excès de tout genre, si communs dans les vieilles civilisations, l'épuisement qui en est la suite, sont une cause fréquente d'ennui et de dégoût de la vie » (1). « L'épuisement physique ou mental est une cause de l'ennui à qui nous donnons le premier rang : son importance est extrême et il domine l'histoire de notre sujet..., on doit soupçonner son action, alors même que l'ennui semble relever de l'imagination seule, ou qu'il s'en prend aux objets extérieurs » (Tardieu).

Selon une vue pessimiste, l'ennui est l'état habituel de l'homme quand il a cessé de désirer et de souffrir. On cite ce mot de de Vallencourt dans le *Dictionnaire* de Furetière : « L'homme abandonné à lui-même, à ses propres pensées, ne peut se défendre de l'ennui qui l'accable dès qu'il est sans action. » C'est encore la pensée de Saint-Foix : « Le plaisir nous fait oublier que nous existons, l'ennui nous le fait sentir » (2). Mais Pascal et Schopenhauer ont plus particulièrement développé cette idée, et c'est sur leur texte que nous discuterons tout à l'heure.

Enfin, pour Brierre de Boismont, l'ennui aurait une signification métaphysique. « L'ennui est un phénomène psychologique naturel, on l'observe chez l'immense majorité des hommes. Créés par une puissance infinie dont la chute nous

(1) BRIERRE DE BOISMONT. *Le suicide et la folie suicide*, 2^e édit., 1865.

(2) SAINT-FOIX. *Essais*. Paris. *Œuvres*, t. IV, p. 246, apud LITTRÉ. *Dictionnaire*.

a séparés, notre origine nous entraîne sans cesse vers elle. Nos désirs illimités et jamais satisfaits, notre recherche continuelle des plaisirs, nos malaises, nos inquiétudes, nos dégoûts, notre ennui enfin, qui est au fond de toutes choses, ne sont que les aspirations du fini vers le souverain Maître. Faire toujours la même chose ! ce cri désespéré qui s'exhale d'une foule de poitrines, n'est que la protestation contre la déchéance... C'est surtout aux époques d'indifférence générale, de doute et d'individualisme qu'il exerce ses ravages » (1).

En fait, il ne s'agit pas de véritables définitions, puisque la plupart évitent de remonter jusqu'aux causes, mais tout au plus de délimitations vagues où n'entrent que des caractères superficiels. Encore ne sont-elles jamais assez étendues et, parfois, contradictoires entre elles. Une fois admis que si l'on s'ennuie on ne s'intéresse à rien, et que oisif on s'ennuie, et que l'esprit alors n'est pas remué, et que cela est amené tout à la fois par la répétition des mêmes choses, par la fatigue, tout comme par le repos, ou même par un « je ne sais quoi », on a vite fait le tour de ces articles. Ils ne font guère plus que nous découvrir l'évidence et reproduire les mêmes pensées à peu près dans les mêmes termes. A s'en tenir aux caractères les plus apparents et aux analogies, sans tenter de saisir le mécanisme essentiel, on risque de comprendre plus d'une espèce dans sa définition. Nous n'avons pas mieux pénétré ce qui peut bien distinguer l'ennui de l'indifférence, de la fatigue véritable, de la mélancolie, de l'apathie, de la stupeur, ou même de la démence ; ni pourquoi certains s'ennuient qui vivent de la même vie que d'autres qui ne s'en lassent jamais. Un point entre tous demeure obscur, à savoir si le reste de l'intelligence est troublé, si le sujet juge sainement et si son énergie reste intacte.

Nous nous sommes adressés, faute de mieux, à des auteurs plus souvent littéraires et philosophes que psychologues, et

(1) B. DE BOISMONT. Ouv. cit., p. 219. Ceci est très visiblement inspiré de PASCAL, V. dans l'édition HAVET des *Pensées*, le fragment 2 de l'art. 8.

d'une époque où l'on n'entreprenait pas l'étude des « mouvements de l'âme » avec le souci d'éclairer les mêmes problèmes que de nos jours. Mais, et cela surprend, l'ennui a été délaissé par les psychologues modernes. On ne voit pas — pour parler seulement des principaux — que Spencer, Stuart, Mill, Hoffding ou M. Ribot en aient traité. Le dictionnaire de Hack Tuke l'ignore ; Wundt, James Sully et William James y font une courte allusion en étudiant la perception du temps ; seuls Baldwin et Chambard aperçoivent sa véritable nature, encore ne font-ils qu'effleurer le sujet.

Pour être complets, nous devons mentionner le livre (1), souvent cité, de M. Tardieu. Cet auteur s'ingénie à exposer « les formes innombrables de l'ennui », plus qu'à déterminer les conditions nécessaires à sa formation. Il préfère un grand luxe de références littéraires à l'observation directe et aux ressources de la psychologie clinique. Comme il reproduit, en les développant, toutes les opinions que nous jugeons erronées, nous reviendrons fréquemment sur cet ouvrage.

Nous n'avons pas poursuivi plus loin notre enquête. Qu'il suffise de savoir, qu'aujourd'hui comme autrefois, l'ennui n'a jamais été d'actualité en psychologie. La plupart des psychologues n'en ont parlé qu'incidemment, en marge d'autres sujets, et, au surplus, aucun n'en a fourni toute l'explication.

II

Nous dirons que l'homme sain qui ne dépense pas suffisamment toute son énergie disponible, s'ennuie ; que dès qu'il lui est permis d'employer ses forces, l'ennui disparaît ; et que c'est là le caractère le plus constant de ce que nous nommerions volontiers *l'ennui normal*.

(1) *L'ennui*, étude psychologique. Alcan, 1903 ; op. laud.

Dans cette conception, l'ennui manifeste la présence d'une énergie en réserve et, en aucune façon, celle d'un épuisement. C'est ce que quelques exemples mettront en évidence.

L'énergie en cause peut être de nature très différente et intéresser aussi bien les fonctions du corps que celles de l'esprit. L'ennui du blessé, dont les forces sont intactes et qu'attriste son immobilité obligatoire, procède d'une fonction physiologique générale. C'est, en quelque sorte, un ennui musculaire. Mais l'ennui peut tenir son existence d'un système organique plus spécialisé : au moment de la puberté, le développement des nouvelles aptitudes se révèle souvent par un sentiment d'ennui. Il n'est pas jusqu'aux besoins en rapport avec l'instinct de conservation qui ne puissent en être l'occasion. En effet, ceux qui touchent à la nutrition, par exemple, ne traduisent pas seulement une aspiration à remédier à un appauvrissement de l'organisme ; ils correspondent quelquefois à un trop plein d'énergie. C'est ainsi que les sensations de faim (1) sont dues au long repos de certains muscles et au gonflement de certaines glandes. La faim, avant d'être une sensation clairement rapportée à son origine, est parfois ressentie comme un malaise vague qui, par son impression persistante de vide, de manque d'intérêt aux choses, de goût au travail et de désirs précis, ressemble par plus d'un point à un ennui passager (2).

L'origine intellectuelle de l'ennui est la plus aisément saisissable. C'est, par exemple, l'absence de lecture chez le prisonnier lettré ; l'erreur dans le choix d'une profession qui n'utilise pas les dispositions naturelles ; la désorientation bien connue des retraités.

Il est à peine nécessaire de rappeler son point de départ sen-

(1) DE BEAUMONT-HEDENHAIN. Voir BEAUMIS. *Les sensations internes*, p. 31 et suivantes.

(2) « À leurs premiers degrés, la *faim* et la *soif* ont aussi le caractère du sentiment vital ; ils se manifestent comme une incommodité, une inquiétude... sans que pourtant la conscience sache expressément que telle est la source de l'impression » ; — H. HÖFFDING. *Esquisse d'une psychologie fondée sur l'expérience*. Trad. L. POITEVIN, Alcan, 1910, p. 300.

timental. On sait l'ennui de vivre de certains célibataires et des ménages sans enfants ; celui des natures tendres sans affection (1).

Enfin, on rencontre des ennuis d'origine mixte, comme l'ennui nostalgique du conscrit déraciné qui ne sait manifester aucune de ses inclinations parce qu'il ne se trouve plus dans son milieu habituel ; ou, plus simplement encore, celui du paresseux et du timide, qui, tous deux, bien que pour des mobiles différents, n'exercent ni leur corps, ni leur cœur, ni leur esprit.

Le besoin de repos, si paradoxal que cela paraisse, peut déterminer son apparition. L'insomnie calme, sans anxiété, réalise un véritable état d'ennui. Nous ouvrons un livre pour nous occuper ; notre esprit est clair, mais, bien que nous fixions aisément notre attention et que nous comprenions le sens de notre lecture avec facilité, nous ne parvenons pas à y prendre intérêt. Malgré le travail de notre esprit, nous n'échappons pas à une impression de vide et d'ennui profond. Le besoin, en quelque sorte négatif, de fuir les excitants, agit, s'il est contrarié, de même qu'une tendance positive (2).

Comme on le voit, la vérité dépasse l'observation des auteurs. L'activité intellectuelle n'est pas seule à la base de l'ennui. La force, dont le libre jeu est gêné, peut aussi bien être un instinct qu'un sentiment, un besoin organique naturel qu'une disposition intellectuelle acquise. L'énumération par le détail de toutes les circonstances susceptibles de créer l'ennui est donc absolument superflue. Nous savons que les énergies sont groupées dans la nature humaine sous forme de tendances (3). Si

(1) L'hyponatalité source d'ennui, in *Presse médicale* du 6 déc. 1911, article de E REGNAULT, à propos d'un livre d'Arsène Dumont.

(2) BEAUNIS, p. 59, dans son énumération des besoins fait une place au *besoin d'inaction ou de repos*.

(3) Nous employons le mot dans le sens que M. Ribot lui donne dans l'Introduction à sa *Psychologie des sentiments* : un mouvement à l'état naissant traduisant les besoins de l'individu, physiques ou mentaux, et dont le plaisir et la douleur ne sont que les indices.

notre première thèse est juste, toutes pourront être cause d'ennui, qu'elles soient d'ordre physique, intellectuel ou affectif.

Il n'est pas possible d'établir entre ces différents éléments aucune échelle d'importance. L'activité de la plupart des hommes est dirigée dans un seul sens ; c'est une vocation unique ou une longue habitude ; ils s'ennuient sitôt qu'ils sont privés du but ordinaire de leur vie. L'ennui apparaîtra par conséquent d'autant plus vite que la spécialisation sera plus étroitement unilatérale. Et ceci, même quand l'interruption du mouvement n'est que momentanée : c'est l'ennui des vacances et même des dimanches chez certaines natures actives. Nous connaissons une jeune Anglaise qui, après la première semaine de sa lune de miel, et bien qu'il ait fait un mariage d'inclination et qu'il fût visiblement satisfait de son choix, devenait sombre et préoccupé. Il dut s'avouer qu'il souffrait du « mal des affaires. » Cependant il recevait un salaire fixe de la maison qui l'employait et sa présence n'était pas indispensable. Il retourna à son bureau et, le soir même, reprit sa gaieté.

Lorsque la suspension du travail est définitive, l'ennui est encore plus fréquent. Les faits relatifs aux retraités sont bien connus. Bouvard et Pécuchet passent pour être les types de ce genre. Mais il y a plus que cela dans ce roman, et l'histoire des *Deux greffiers* (1) (où Flaubert a peut-être rencontré l'idée première de sa Tentation de saint Antoine bourgeoise), plus simple, est limitée à l'illustration du fait que nous voulons mettre en lumière. Sitôt leur retraite sonnée, deux greffiers s'efforcent de se distraire de compagnie. Mais ils n'y parviennent ni par la pêche, le canot, les dominos, ni même par la partie de jaquet. « Ces réjouissances ne chassaient pas l'ennui. » Ils se remettent à copier. L'un dicte à l'autre le journal, jusqu'aux annonces. « Ainsi ces deux vieillards s'amusaient à écrire quatre ou cinq heures par jour sous la dictée l'un de l'autre ; leur dernier

(1) A.-B. MONTDÉSIR MAURICE. *Gaz. des Tribunaux*, 14 avril 1844, résumé par F. LEFRANC dans le *Temps* du 17 août 1912.

plaisir, leur vrai, leur seul plaisir fut de reprendre furtivement cette aride besogne qui, pendant trente-huit ans, avait fait l'occupation et peut-être à leur insu le bonheur de leur vie. »

Une condition, nous le voyons, prime toutes les autres, c'est l'inactivité d'une tendance. Mais il en est une pour le moins aussi nécessaire. Cette tendance doit tenir une place assez prépondérante pour que, s'il n'en est pas fait usage, le vide de son absence retentisse sur l'intérêt porté à l'exercice des autres fonctions. Notre blessé est instruit, il aime lire, écrire, et la société de ses amis ; le jeune Breton avant de venir au régiment prenait plaisir, son travail fini, à boire, fumer ou courir les filles, en dehors des heures exigées par ses affaires ; l'Anglais fumait sa pipe, jouait au tennis, fréquentait les music-halls ; les deux greffiers n'imaginaient pas de plus grandes joies que celles du café ou de la campagne. Mais sitôt que l'activité principale fait défaut, et malgré que tous recherchent encore leur divertissements préférés, ils n'y trouvent plus aucun goût.

III

Cette impossibilité de jouir des choses est le caractère le plus apparent de l'ennui : pas de plaisir, donc pas de désir, l'esprit n'est plus remué et il s'ennuie. Mais l'impuissance de la sensibilité est-elle toujours le contrecoup de l'inertie des tendances ? N'est-elle pas plutôt l'effet de cette diminution dans l'acuité des sensations, signalée au cours des états de fatigue ?

Les anciens auteurs avaient été frappés du dégoût qui suit la recherche exclusive du « plaisir sensible. » Aussi attribuaient-ils presque uniquement la production de l'ennui à un « émoussement de la sensibilité. » Ils ont aimé le décrire chez les puissants et les riches, exempts de peines et d'inquiétudes, qui « s'adonnent avec excès à tous les genres de jouissances. » « Afin d'échapper à cet ennui quotidien, ils (les blasés, les

heureux de la terre) s'élancent sur toutes les routes, parcourent tous les pays, se précipitent dans tous les tourbillons des plaisirs, jusqu'à ce qu'enfin, saturés, fatigués, épuisés, ils reviennent au foyer, froids, silencieux, immobiles avec ce visage de marbre qu'aucune émotion ne peut plus agiter, et qui est le caractère distinctif de ces privilégiés de l'ennui » (1). Stendhal affirme l'ennui final pour les tous les don Juan : « Dans le feu de la jeunesse, quand toutes les passions font sentir la vie dans notre propre cœur et éloignent la méfiance de celui des autres, don Juan, plein de sensations et de bonheur apparent, s'applaudit de ne songer qu'à soi, tandis qu'il voit les autres hommes sacrifier au devoir ; il croit avoir trouvé le grand art de vivre. Mais au milieu de son triomphe, à peine à trente ans, il s'aperçoit avec étonnement que la vie lui manque, il éprouve un dégoût croissant pour ce qui faisait tous ses plaisirs... Ce triste drame arrive au dénouement. On voit don Juan vieillissant s'en prendre aux choses de sa propre satiété, et jamais à soi. On le voit tourmenté du poison qui le dévore, s'agiter en tous sens et changer continuellement d'objet. Mais quelque soit le brillant des apparences, tout se termine pour lui à changer de peine ; il se donne de l'ennui paisible ou de l'ennui agité : voilà le seul choix qui lui reste » (2).

Cet « ennui par satiété » il est, somme toute, assez admissible qu'on l'ait regardé comme une fatigue puisqu'il faisait suite à une dépense excessive. L'expression « telle chose m'ennuie, j'en suis fatigué » autoriserait presque à supposer une même nature à la fatigue et à l'ennui, tant il est habituel à la langue d'associer les deux notions.

J'augure d'aujourd'hui ce que sera demain.
Et je suis *fatigué* d'être ce que nous sommes
Sachant ce que fut vivre et combien vivre est vain
Quand on n'est rien de plus que l'un d'entre les hommes (2).

(1) B. DE BOISMONT. Ouv. cit., p. 291 ; — Cf. BOSSUET, SCHÉRER, etc.

(2) STENDHAL. *De l'amour*. Garnier, s. d., p. 221.

(3) H. DE RÉGNIER. *Stèle*, *Revue de Paris*, 1^{er} oct. 1912.

Faut-il maintenant admettre à côté d'un ennui, signe de force, un autre ennui, symptôme de faiblesse ?

Voici un muscle électrisé dont les contractions sont de moins en moins fortes et qui finalement ne réagit plus au courant bien que l'on en augmente l'intensité : il est fatigué. Le blasé augmente l'intensité des stimulants ; il en change ; il ne se contente plus de subir les sensations que lui donne le monde extérieur, il cherche à en créer d'artificielles : *Inconstantia concupiscentiae* (1). Mais, quoi qu'il fasse, il n'éprouve plus de plaisir à rien. Cette diminution dans la réaction affective qui suit l'exercice trop souvent répété d'un même genre d'excitation n'est-elle pas comparable à la fatigue du muscle, et n'est-on pas bien fondé en affirmant un ennui par épuisement ?

Nous insisterons pour démontrer le contraire.

Lorsqu'un homme, après s'être beaucoup « amusé », déclare s'ennuyer de la vie, il est permis d'affirmer que cet ennui est encore l'avertissement de forces inutilisées. L'évolution même de la vie de l'individu en fournit souvent la preuve. On voit, par exemple, ce viveur dégoûté changer soudainement d'orientation, s'engager dans l'armée, entreprendre un voyage d'exploration, s'adonner méthodiquement à un sport nouveau. Il est guéri. Mais n'est-il pas évident que si notre sujet avait mis à sec toutes les sources vives de son énergie, c'est un état de fatigue ou même de surmenage qui serait apparu, ne lui permettant plus de déployer subitement la force et l'endurance nécessaires à son nouveau genre d'existence ?

Ce qui est vrai de l'activité extérieure l'est aussi bien de l'activité intellectuelle ou affective.

Stendhal oppose au Don Juan de Mozart, Werther et Saint-Preux. La manière pour Don Juan d'avoir les femmes, dit-il, tue toutes les autres jouissances de la vie ; celle de Werther, les centuple. L'amour à la Werther ouvre l'âme à tous les arts,

(1) BOSSUET. *Sermon* contre l'amour des plaisirs, prêché à la Cour.

à toutes les impressions douces et romantiques..., en un mot au sentiment et à la jouissance du *beau*... Ces âmes-là, au lieu d'être sujettes à se laisser blaser... deviennent folles par excès de sensibilité... L'amour à la Werther... est un but nouveau dans la vie, auquel tout se rapporte, et qui change la face de tout... Tout est neuf, tout est vivant, tout respire l'intérêt le plus passionné... Don Juan a besoin que les objets extérieurs, qui n'ont de prix pour lui que par leur degré d'utilité, lui soient rendus piquants par quelque intrigue nouvelle... Le malheur de l'inconstance c'est l'ennui ; le malheur de l'amour-passion, c'est le désespoir et la mort. On remarque les désespoirs d'amour, ils font anecdote ; personne ne fait attention aux vieux libertins blasés qui crèvent d'ennui et dont Paris est pavé » (1).

Autrement dit, dans l'amour-passion l'individu se développe plus complètement que dans l'amour-plaisir. Don Juan, en effet, « au lieu d'avoir comme Werther, des réalités qui se modèlent sur ses désirs, a des désirs imparfaitement satisfaits par la froide réalité, comme dans l'ambition, l'avarice et les autres passions. » L'un est un créateur, l'autre un pauvre de l'imagination qui ne peut qu'emprunter. « Or, il n'y a que l'imagination qui échappe toujours à la satiété. » Si donc le libertin s'ennuie, c'est non par épuisement, mais parce qu'il n'a pas occupé également toutes ses aptitudes.

On trouve une manière de démonstration de la pensée de Stendhal dans le dénouement de la carrière de certains libertins de la littérature. L'amour tendre procurant à don Juan blasé un intérêt dans le monde dont il ne se croyait plus capable est le sujet même du drame de MM. Mounet-Sully et P. Barbier la *Vieillesse de Don Juan*. — Eugène Onéguine, le héros du roman en vers de Pouchkine, est le type littéraire d'un ennuyé des plaisirs. La manière dont se termine son ennui illustre

(1) STENDHAL. *De l'amour*, passim.

clairement ce que nous avançons. « Est-il heureux ainsi ? Libre dans la fleur des meilleurs années, courant chaque jour de conquête en conquête, de plaisir en plaisir, acceptant dîners sur dîners avec l'imprudence d'un estomac robuste ? Non ! Ses sens sont déjà émoussés ; le bruit du monde l'ennuie, et les beautés à la mode ne peuvent plus fixer longtemps sa pensée et ses caprices ; leur perfidie l'énerve, les amis et l'amitié le fatiguent. Pourquoi ?... Essayons de découvrir le mal qui le ronge ; ce mal ressemble à ce que les Anglais appellent le *spleen*, la *Candra* russe s'est emparée de lui : l'ennui ; il n'a pas encore songé au suicide, mais il est profondément dégoûté de la vie. Comme Childe Harold il paraît dans le monde triste et ennuyé ; les murmures de la foule, le jeu, les tendres regards, les soupirs indiscrets ne l'émeuvent plus ; il reste indifférent à tout... Renégat des jouissances troublantes qu'il adorait naguère, Oniéguine s'est enfermé chez lui. Là, au milieu des babillements prolongés il s'est mis à écrire ; le travail ardu l'a bientôt lassé... En proie au désceuvrement, l'âme vide et languissante, avec une passion digne d'éloges, il s'est mis à étudier l'esprit des autres... Des livres nombreux se sont accumulés sur sa bibliothèque et il lit, il lit sans cesse... Le troisième jour, les bois, la colline et les champs ne l'amusaient déjà plus et il vit clairement que la vie était aussi ennuyeuse au village qu'à la ville, bien qu'il n'y eût ni rues, ni palais, ni cartes, ni bal, ni poésie. L'ennui le guettait comme une sentinelle et courait après lui comme son ombre ou comme une femme fidèle... » Mais Oniéguine rencontre Tatiana. Bientôt un « amour pur » l'enflamme et dissipe son ennui.

Peut-on trouver traces de signes de fatigue véritable dans la description détaillée du progrès de cet ennui et dans sa façon de disparaître presque instantanément ?

La crise qui doit aboutir à la conversion religieuse débute quelquefois par une phase d'ennui. La succession des événements confirme alors notre thèse. En effet, il n'est pas rare

que la biographie des convertis révèle une première partie de leur existence, prémystique et toute païenne. Tolstoï, entre autres, a donné à cet égard les précisions les plus nettes. Il raconte ainsi dans ses *Confessions* (1), la période de dix ans qui a précédé sa transformation : « Je ne puis me rappeler ces années sans horreur, sans dégoût, sans souffrance... J'ai commis l'adultère... le mensonge, le vol, la cupidité sous toutes ses formes, l'ivrognerie, la violence, le meurtre... il n'est point de crimes que je n'aie commis... » Peu à peu, il devient triste sans cause apparente et se trouve bientôt dans un état qui n'était ni de la mélancolie littéraire, ni du remords ou du regret, ni de la lassitude, et qui ne peut se comparer qu'à de l'ennui. « Si une fée était venue et m'avait proposé de satisfaire chacun de mes désirs, je n'aurais su que lui demander... Je savais d'avance que de mon désir réalisé rien ne résulterait... Je ne pouvais même pas souhaiter de connaître la vérité, puisque je devinais en quoi elle consistait. La vérité était que la vie était une insanité, etc... » Enfin, il s'efforce de résoudre les problèmes nouveaux pour lui de la destinée de l'homme et de la nature de Dieu. Ces questions deviennent obsédantes, douloureuses, mais remplacent l'ennui. Et « de même qu'il avait insensiblement et graduellement perdu la force de vivre, l'énergie de la vie revenait. » Sa conversion finale à l'idéal chrétien est bien connue. Mais il est alors un aspect de sa joie qu'il importe de mettre en relief. Tolstoï a eu soin d'indiquer que cette joie n'avait aucun des caractères d'une excitation pathologique. Elle prouve de plus que ses énergies n'avaient point été taries par ses excès, mais seulement économisées à son insu. « Et, chose étrange, ajoute-t-il, cette force de la vie qui reparaisait en moi n'était pas une force nouvelle, mais l'ancienne, celle qui m'entraînait aux premiers temps de ma vie. » Il est presque superflu de montrer dans cet exemple

(1) Tolstoï. *Les Confessions*. Stock, 1908, p. 10.

l'impossibilité où se trouvait le sujet de réaliser ses penchants en vivant selon le monde ; certaine ne pouvaient trouver leur fin naturelle que dans un tout autre genre d'existence ; et l'état d'ennui dont il a souffert durant trois ans s'était bien constitué suivant cette même formule invoquée par nous pour toutes les soi-disant « innombrables formes de l'ennui », et qui ne sont dissemblables qu'en apparence.

En admettant même qu'il y ait usure véritable à la base de cet ennui des rassasiés, tout nous désabuse de croire à un épuisement total. Suivant M. Ribot, les passions finissent par un état de satiété qui se traduit psychologiquement par la disparition de l'excitabilité. « Lorsque cet épuisement s'est produit rapidement ou lentement, la passion est morte et remplacée par un état d'indifférence des gens, des choses, des lieux et de tout ce qui tenait à elle, il ne reste plus qu'un souvenir sec, un état purement intellectuel dénué de toute résonance affective » (1). La fatigue de nos facultés affectives équivaldrait à l'extinction de nos tendances. Ainsi, de la destruction momentanée ou durable de tous nos désirs, occasionnée par la satiété, il ne pourrait résulter qu'une indifférence générale, et non pas un sentiment de manque, de vide, d'ennui. En d'autres termes, si, chez ces jouisseurs repus, il se montre un ennui qui se dit fatigué, il ne peut être question que de fatigue partielle. Ils connaissent seulement ce mode de dépense qui consiste à ressentir ; ils épargnent, sans y penser, une réserve qui demande à s'utiliser dans l'action.

Il est facile dorénavant d'établir que cette prédominance du rêve sur l'action, cause sans cesse invoquée par les critiques littéraires au temps où ils étaient surtout moralistes, ne se distingue aucunement de celle qui produit l'ennui des « effrénés des joies sensuelles », du moins dans son fond, et qu'il y a toujours à l'origine rendement imparfait de richesses capitalisées,

(1) *Essai sur les passions*, p. 146.

Les exemples en sont nombreux. L'un des plus complets se rencontre dans le groupe de sonnets de Sully-Prudhomme, les *Epreuves*, qui apparaît comme une manière de journal spirituel. La première partie se termine par *Fin du Rêve* :

Sa dent cherche mon cœur, le retourne et le ronge ;
Et, tout embarrassé dans des lambeaux de songe,
Je meurs. « O monstre lourd » qui donc es-tu ? — « L'Ennui ».

La dernière partie est offerte comme un remède au mal décrit dans la première, et s'intitule : l'*Action*.

Ces « rêveurs », par conséquent, sont, eux aussi, des actifs de leur sensibilité et des passifs de leur volonté.

La réciproque est vraie. L'effort n'est pas la seule manière d'user sa force. Sentir en est une au moins aussi efficace. L'homme normal sait employer alternativement l'une et l'autre. Michelet raconte dans *Ma Jeunesse* l'ennui de ses journées de travail, sans fêtes ni dimanches : « Dans ma pensée, ce temps reste comme un grand désert gris où le soleil ne se montrait jamais... Rien ne m'a mieux aidé à comprendre la sombre monotonie du Moyen-Age, l'attente sans espoir, sans désir, sinon celui de la mort, que d'avoir languì, enfant, pendant les dernières années de l'Empire. Ce mot semblera étrange dans la bouche d'un enfant, je me sentais tari. C'était une aridité sèche et triste, sans besoin de larmes, ce don du ciel, que je connais aujourd'hui. Immobile à ma casse sous l'ennui pesant, rien que l'ennui, j'appris ce que c'était que les longues heures ; ce que c'est que de travailler tard à 14 ans, quand le bruit des pas des promeneurs nous invite, que les robes blanches passent, et que l'on croit à des oisifs heureux » (1).

On arrive à la sécheresse aussi bien en vivant selon le principe du « tout ou rien » et de la volonté sans cesse tendue du pasteur Brand, d'Ibsen, qu'en courant après chacun de ses caprices, comme son *Peer Gynt*.

(1) *Ma jeunesse*, p. 75 (Tardieu le classe dans ses « ennuis par erreur de vocation »).

Nous avons montré des oisifs et des voluptueux, dont l'ennui, à voir les choses de près, était de même nature, puisqu'il se manifestait identique dans les deux groupes d'individus, que ce soient des tendances à agir ou à sentir qui eussent été refoulées. On n'est pas plus en droit, par conséquent, d'invoquer la fatigue, dit-elle, ne doit pas être confondue avec l'ennui qui vraisemblable de la faire intervenir pour expliquer l'ennui du rêveur où celui du paresseux.

Mais la critique des faits nous permet d'avancer une proposition fondamentale. Toute énergie accumulée veut se dépenser. Parmi les énergies amassées, les unes demandent à se décharger suivant un mode actif, d'autres suivant un mode passif ; elles sont indépendantes, et l'on peut être *rassasié* des unes, alors que l'on a *faim* des autres.

IV

La question des rapports de la fatigue et de l'ennui se trouve envisagée incidemment, mais d'une manière très nette, dans quelques travaux de psycho-physique relatifs à la fatigue. La méthode de cette science permet une discussion plus précise que les données souvent trop générales de la littérature ou les déductions tirées des habitudes de la langue.

Au cours des recherches expérimentales sur la fatigue intellectuelle, on voit quelquefois survenir un sentiment d'ennui. Le problème se pose ainsi : cet ennui est-il une première manifestation de la fatigue, ou un phénomène indépendant ?

Joteyko s'exprime très catégoriquement sur ce point : « La fatigue, dit-il, ne doit pas être confondue avec l'ennui qui résulte de l'uniformité du travail, même quand celui-ci n'est pas fatigant. L'intensité du travail n'est pas modifiée pendant l'ennui, et il suffit de changer le genre de travail pour voir

l'ennui disparaître » (1). Kraepelin (2) a insisté sur ce fait que nous pouvons être fatigués mentalement sans le sentir. Inversement, Thorndike a développé cette idée que l'on peut se sentir fatigué mentalement sans l'être véritablement. Il montre par une série de tableaux résumant ses expériences que la diminution dans la qualité du travail n'est pas dans un rapport constant avec la quantité de travail accompli, et que les sentiments d'ennui et de répugnance au travail ne troublent pas nécessairement celui-ci. Il conclut que l'on a établi dans ce genre de recherches une confusion entre le manque de désir et le manque d'habileté au travail, le premier n'étant pas nécessairement le signe du second. Mac Dougall distingue aussi entre les phénomènes de fatigue (*Ermüdung*) et les phénomènes d'ennui (*Weariness*, *Müdigkeit*), entre les signes objectifs et subjectifs de l'épuisement. Les uns constituent un élément constant qui augmente régulièrement avec le travail ; les autres un élément variable avec le degré d'intérêt. L'ennui peut coexister avec une capacité de travail qui n'est pas affaiblie, ainsi que le prouve le tracé de l'ergographe ou la délicatesse de la sensibilité de la peau. Il va et vient, disparaît et réapparaît plusieurs fois dans la même journée, tandis que la fatigue une fois établie, il n'est possible de s'en débarrasser que par le repos, le sommeil, etc... Elle peut augmenter alors que l'ennui diminue. Il est possible de la différencier et de la mesurer, car elle signifie réduction dans la force effective totale de l'individu. Le sentiment d'ennui, trop fluctuant, n'est guère susceptible d'être enregistré d'aucune manière (3).

Ce sont là, à notre connaissance, les seuls auteurs qui aient songé à donner une place aux facteurs intérêt et ennui dans

(1) J. JOTAYKO, art. *Fatigue* in *Dict. de Phys.* de RICHET, t. VI, p. 188.

(2) KRAEPELIN. *Zur Ueberbürdungsfrage*. Jéna, Fischer, 1898 ; — E. THORNDIKE. *Mental fatigue*, in *Psych. Rev.*, t. VI, sept. 1900.

(3) MAC DOUGALL. *Psychological Rev.*, March 1899, p. 203 ; — Cf. également GRUNDSON. *Ermüdungen*. Berlin, 1898.

l'étude méthodique de la fatigue. Ni Mosso, ni Féré, ni Binet et Henri n'ont reconnu l'ennui dans l'ensemble de signes que nous synthétisons sous le nom de fatigue. Pourtant Binet (1), à propos d'un article de Thorndike, s'est élevé contre cette autonomie faite à l'ennui. Pour lui les sentiments de répugnance au travail et d'ennui sont de la fatigue. C'est *l'appareil de ralentissement* qui commence à jouer. Il nous prévient du danger qu'il y aurait à poursuivre le travail plus avant. Mais « si le sujet a de l'amour-propre, il fait effort, c'est-à-dire qu'il fait appel à *l'appareil de renforcement*, de sorte que le travail continue à s'exécuter en donnant l'illusion qu'il n'y a point de fatigue. »

L'usage de l'ergographe et de l'éthésiomètre est-il indispensable pour fonder son opinion ? Après les observations de Thorndike et de Mac Dougall, il est difficile de ne pas admettre l'indépendance de l'ennui vis-à-vis de la fatigue. Son apparition ne témoignant pas d'un défaut de capacité, il n'est pas permis de le confondre avec les autres signes subjectifs de la fatigue. Cette assertion n'est pas contredite par la remarque de Binet qui, d'ailleurs, est purement hypothétique et échappe au contrôle de l'expérimentation. Car si, comme il le pense, l'ennui est une manière de signal-symptôme de la fatigue à son début, cela n'implique en aucune façon qu'il faille leur reconnaître une nature semblable. Pourquoi l'ennui ne serait-il pas, dans une certaine mesure, cause de fatigue ? Moins un livre m'intéresse, plus il me faut peiner pour en poursuivre la lecture. Je lutte contre le désir de l'abandonner, contre des associations d'idées plus distrayantes. Il n'est pas douteux que l'effort d'attention à fournir ici, ne soit plus considérable que si le sujet me passionnait. Faire appel à *l'appareil de renforcement* exige un maximum de dépense ; la spontanéité de l'attention que soutient la curiosité, seulement un minimum. Aussi peut-on avancer

(1) *Ann. psychol.*, 7^e année, 1901.

qu'un travail sans attrait risque, à condition toutefois de garder le même caractère pendant assez longtemps, de déterminer plus rapidement l'apparition de la fatigue. Les courbes fournies par le travail d'un doigt, les mesures de la sensibilité et les tests habituels sont impropres à confirmer ou à infirmer cette thèse. Car l'ennui n'est pas un phénomène qui se prête à une étude expérimentale complète. Du moment où le sujet consent à l'expérience, on a créé un motif d'intérêt et, dans le même instant, supprimé les conditions d'existence du sentiment que l'on voulait surprendre. C'est pourquoi l'observation du travail libre, méthode moins rigoureuse en apparence, est cependant la seule à laquelle on puisse recourir pour apprécier le rôle réciproque des deux sentiments. S'il est loin d'être démontré que la fatigue crée l'ennui, il paraît bien que, tout en lui demeurant distinct, l'ennui puisse engendrer la fatigue. Cette conclusion aurait l'avantage d'expliquer leurs relations de succession ou de co-existence, d'ailleurs variables et inconstantes, autrement que par un rapport d'identité.

Les considérations qui précèdent ne valent que pour les phénomènes de début de la fatigue. L'ennui figure-t-il encore dans la suite des signes dont la fatigue est composée, à la période d'état pour ainsi dire ? M. Tissié, dans un livre connu, affirme que l'ennui « est la caractéristique de la fatigue poussée à l'excès, connue sous le nom de *vanage*. Il atteint tous les coureurs quel que soit leur caractère, gai ou triste » (1). Ils accusent presque toujours, outre différents troubles mentaux, tels que l'amnésie, le dédoublement de la personnalité, la suggestibilité, l'automatisme, un sentiment profond d'ennui « qui domine toute la scène. » Avant d'adopter cette nouvelle affirmation que l'ennui est partie constituante de la fatigue physique, reportons-nous aux récits des faits qui la soutiennent.

L'auto-observation de M. Ed. de Perrodil (2) nous donne,

(1) Dr PH. TISSIÉ. *La fatigue et l'entraînement physique*. Alcan, 1897.

(2) Auto-observation de M. Ed. DE PERRODIL. Douze heures sur piste, in *Vélo*, 20, II, 1884.

heure par heure, la succession de ses impressions. Il y a un état pénible de mise en train, puis une grande faim qui, apaisée, procure une sensation de bien-être. Ensuite un sentiment d'ennui, l'état général demeurant excellent. Dans l'heure suivante, affaissement, grande soif et sensation de fatigue. Dans les dernières heures, des idées délirantes, de l'amnésie, de la faim. Il conclut que ce qui a dominé durant toute la course, c'est un ennui profond.

Nous ne voyons pas que même si l'ennui a précédé d'une heure la période de dépression et, s'il est resté dominant dans l'impression finale, on ait le droit logique de l'identifier à la fatigue. Signalons que M. de Perrodil a fait la distinction entre les sensations de fatigue et le sentiment d'ennui, et qu'il a soin de noter son apparition en dehors des moments d'affaissements proprement dits, à une heure où l'état général était excellent. Pourquoi imaginer un nouveau symptôme de fatigue et ne pas se contenter d'indiquer qu'à côté des sensations de fatigue véritable, un sentiment traduise la monotonie d'un travail uniforme, sans aucune initiative, purement automatique et qui consiste à tourner en rond à bicyclette pendant douze heures sur la piste d'un vélodrome ?

Huret (1), le vainqueur du record de 24 heures, confirme cette manière de voir par ses propos. Tout en pédalant, il s'applique à amuser le public « qui ne pouvait, dit-il, manquer de s'ennuyer de la monotonie de cette course. » A la 18^e heure, il est pris tout d'un coup d'un ennui horrible pendant au moins deux heures. Il l'explique par « l'agacement de tourner en rond sans être menacé par aucun concurrent. » Il trouve le temps long, mais le public arrive et *l'ennui se dissipe*. Il peut « causer encore et conter des bêtises. » Il descend de machine « surpris de ne pas être plus fatigué. »

Un autre champion, Stéphane, après vingt-quatre heures de

(1) Prix du Bol d'or. Lettre d'HURET. *Le Vélo*, 12 juill. 1894.

course, n'avoue qu'une impression d'ennui, sans autres signes d'épuisement.

Le livre de M. Tissié, remarquons-le, ne nous fournit que ces trois observations à l'appui de ses dires. Les coureurs sur route, les ascensionnistes, etc..., chez lesquels il a étudié les méfaits de l'entraînement intensif, ne se plaignent jamais de s'être ennuyés. Il reste que l'ennui signalé par lui n'est pas symptomatique d'autre chose que d'un travail ennuyeux. Il est au moins arbitraire de l'ériger en signe de fatigue et de surmenage.

Quelle que soit la signification donnée à sa présence, il ressort des faits mêmes exposés par les auteurs, que l'ennui n'accompagnerait qu'exceptionnellement les sensations et les états de fatigue. Il n'est peut-être pas superflu de rappeler maintenant que les symptômes de la fatigue dans sa forme caractérisée forment un tableau à tel point différent de celui de l'ennui, que l'on ne conçoit guère une confusion possible après les avoir opposés.

Conséquence d'un travail intellectuel ou d'un travail physique, la fatigue arrivée à un certain degré se présente à peu de chose près de la même manière. C'est tout d'abord une diminution progressive dans le rendement du travail. A celle-ci s'ajoute un moindre pouvoir d'attention, de reproduction, d'acuité de perception et de rapidité dans le jugement. On éprouve en plus certaines sensations pénibles dans les yeux, dans les membres, etc... ; de la nausée parfois. Enfin, si l'on ne cesse pas le travail, il survient des maux de tête, de la confusion mentale et des troubles psychiques qui ont un caractère nettement pessimiste et mélancolique (1).

Nous parlions à propos des blasés de fatigue élective. C'était

(1) A. Mosso. *La fatigue intellectuelle et physique*. Alcan, 1894 ; — FÉRE. Les troubles mentaux de la fatigue. *Méd. mod.*, nov. 1898 ; — J. JOTEYKO. La fatigue in *Dict. de physiologie* de RICHEL ; — BALDWIN. *Dict. of Philosophy and Psychology*. London, 1901, art. Fatigue ; — BINET et HENRI. *La fatigue intellectuelle*. Schleicher frères, 1898 ; — COWLES. The mental symptom of fatigue. *New-York medical journ.*, 1893, LVII, p. 345.

là une simple concession faite à l'argumentation adverse. Wagner (1) admet des fatigues nettement limitées. Mais d'autres études sur la fatigue des écoliers tendent à prouver que de tout travail mental, de quelle que sorte qu'il soit, il résulte, non une fatigue centrale et localisée, mais une fatigue générale (2). Seul le repos peut la faire disparaître. L'exercice physique même, s'il est un peu vif, ne permet pas de retrouver les forces intellectuelles perdues, mais en augmente la faiblesse. M. Tissié conclut dans le même sens que le surmenage intellectuel ou physique produit un état de fatigue qui rend inapte au travail de l'esprit comme à celui du corps ; « tout acte musculaire provoque un travail nerveux, tout acte psychique provoque un travail musculaire. » Et Payot également : « On ne peut mener de front des efforts physiques intenses et des efforts intellectuels énergiques » (3).

Le travail interrompu, la détente produit un sentiment de satisfaction si la dépense n'a pas été exagérée. L'inactivité, dans ces conditions, ne laisse pas place à l'ennui. Le repos musculaire, en effet, ainsi que le remarque Bain, coïncide avec la plus grande activité des fonctions physiologiques (4). Sans doute que la vague conscience de ce travail végétatif suffit à nous occuper. On pourrait, dans un sens tout figuré et en paraphrasant une image de M^{me} de Noailles (5), dire du repos après la fatigue, qu'il est un travail qui se déroule à l'envers.

Quand la fatigue a été très forte, il y a persévération de ses symptômes, même après la cessation de l'effort. Nous reviendrons sur les signes de surmenage en parlant de la neurasthénie. Nous indiquerons seulement ici que l'excitation et la douleur n'en sont pas la seule manifestation ; chez certains, on constate une véritable dépression de la sensibilité. Mais il con

(1) L. WAGNER. *Unterricht und Ermüdung*. Berlin, 1898.

(2) MAC DOUGALL, art. cité.

(3) J. PAYOT. *L'éducation de la volonté*. Alcan, 1896, p. 171.

(4) *Les sens et l'intelligence*, ch. IV.

(5) « Le silence est un bruit qui se déroule à l'envers » (*Le Visage émerveillé*).

vient de noter que cette dépression crée, non un sentiment de vide ou de douleur, mais d'indifférence. Cela se remarque chez les soldats à la fin et après une longue marche. La sensation d'effort n'existe même plus ; « et il nous semble que nous marchons par la seule force acquise » (1). Le travail intellectuel réalise les mêmes effets. On lit dans le *Journal* des de Goncourt une heureuse description de cet état : « L'excès de travail produit un hébêtement tout doux, une tension de la tête qui ne lui permet pas de s'occuper de rien de désagréable, une distraction incroyable des petites piqûres de la vie, un désintéressement de l'existence réelle, une indifférence des choses les plus sérieuses telle, que les lettres d'affaires très pressées sont remises dans un tiroir, sans les ouvrir » (2).

On n'éprouve rien de pareil de quelque façon que l'on s'ennuie.

Il n'est pas possible de procéder à la description de l'ennui comme on l'a fait de celle de la fatigue par énumération de divers éléments, puisqu'il s'agit d'un sentiment simple. Le comparer avec la fatigue nous servira au moins à montrer ce qu'il n'est pas. Leur différence essentielle réside en ce que, dans l'ennui, les fonctions intellectuelles demeurent intactes. Aucun trouble des perceptions, aucune altération des souvenirs, jamais de ralentissement dans le cours des associations d'idées, pas d'obsessions ni d'idées délirantes. Fût-il même prolongé, l'ennui à aucun moment ne sera confus. Nous avons déjà indiqué que la réaction volontaire n'était nullement paralysée. Il n'existe même pas cet état d'incertitude dans lequel on doute, à tort ou à raison, de sa propre force, ainsi que cela se voit dans le découragement. Celui-ci, en effet, est surtout un sentiment d'impuissance, une conviction de la vanité de l'effort parce qu'il ne peut pas être couronné de succès. Il se rattache aux impressions

(1) MOSO. Cf. également RUDYARD KIPLING, *Stalky et Cie*, trad. BEITELHEIM et THOMAS, Paris, 1907, in-8°, p. 344-345.

(2) *Journal*, t. 1, p. 216, apud Mosso.

ressenties au début de la fatigue : « une modification de l'appréciation de la résistance du milieu par modification de l'énergie motrice » (1). Mais dans l'ennui ce n'est pas le sentiment de puissance qui fait défaut, c'est l'intérêt dans l'action. Le découragé a la conviction de son impuissance, l'ennuyé de l'inutilité de sa force, même victorieuse.

Au total, le contraste est frappant entre cette grande lucidité et l'obnubilation progressive des facultés amenées par la fatigue. En effet, la puissance de notre attention dans l'ennui est remarquable. Nous nous souvenons tous d'avoir fait antichambre et la netteté d'esprit avec laquelle nous examinions les individus et les objets qui nous entouraient. Demandez à la personne la moins observatrice de vous décrire le salon où elle s'est si souvent ennuyée à attendre son tour de passage dans le cabinet du médecin ou du dentiste : elle a retenu les moindres détails des bibelots, la couleur des tentures, les plus banales gravures des illustrés dépareillés et jusqu'à l'atmosphère de la pièce faite d'une certaine température, d'une certaine synthèse de parfums et de l'assourdissement particulier des bruits de la rue, ponctués par le tic-tac discret d'une pendule.

Si l'ennui se prolonge, ce « silence des passions » pour parler comme les moralistes, cette absence de toute modification du caractère, ce jugement parfaitement équilibré, donnent à l'esprit une impression assez satisfaisante faite d'unité et de clarté. Le calme auquel s'efforce le penseur pour se mieux pénétrer se trouve ainsi réalisé spontanément. C'est même cette clarté avec laquelle on perçoit le vide de son esprit qui rend bientôt cet état si pénible. Mais il advient qu'avant d'être intolérable, cette complète possession de soi obtenue sans effort procure une sorte de contentement aux intelligences réfléchies. Au fond, subsiste une certaine estime de soi-même. C'est ainsi qu'il faut entendre ces aphorismes paradoxaux de Rémy de Gourmont :

(1) FÉRÉ. Les signes mentaux de la fatigue, *Méd. mod.*, nov. 1898 et *Pathologie des émotions*, 1892, p. 101.

« L'ennui se connaît et se connaît comme tel. Il s'avoue même avec fierté... Plutôt l'ennui qu'un plaisir médiocre. Il y a toujours quelque chose de supérieur dans l'être qui sait s'ennuyer. C'est dans l'ennui, le profond ennui que nous goûtons le mieux notre existence. L'ennui... forme de vie intérieure et secrète. L'ennui n'est pas un sentiment délicieux. C'est un sentiment nu, tel que je le conçois et tel que j'en aime le contact... On y sent la vie dépouillée de toute sa parure, réduite à elle-même, à ses seuls charmes qui se réduisent à ceci : être. » Mais il ne se maintient plaisant que s'il est léger et passager. Il n'est alors qu'une étape d'où l'on repart mieux dispos à jouir de la vie. Cet ennui, en effet, « accepte les divertissements nécessaires à la nature humaine ; il y trouve de nouvelles forces pour exercer sa rêverie qui sans cela tournerait au marasme... Il ne bâille ni ne soupire. Il ne s'étire pas les bras, mais il les tient fermés et bouclés comme des ressorts pour les jeter au cou du plaisir qui passe... » (1). Mais on ne se plaît dans la compagnie de cet ennui que parce qu'il est éphémère et que l'on sait son vide apparent. C'est un ennui conscient, dans une certaine mesure, de sa force de son origine et de sa fin. Il est donc exceptionnel et passager. Il fait partie, en effet, d'une disposition d'esprit qui ne mérite le nom d'ennui que durant un très court moment de son évolution.

Les états de fatigue et d'ennui ne se ressemblent que par un point, leur inexcitabilité aux stimulants. Celle-ci se traduit subjectivement par l'absence de désirs et par son corollaire, la conscience de l'effort. Une observation superficielle conclut à la disparition des tendances dans l'un et l'autre cas puisqu'elles ne se manifestent plus, et que l'ennuyé, comme le fatigué, se plaint de la longueur et du poids de la vie. Cette seule analogie a donné lieu aux abus de langage et aux définitions des auteurs qui ont aggravé le malentendu en le

(1) RÉMY DE GOURMONT. *Des pas sur le sable*, et XVII^e Lettre à l'Amazone, in *Mercur de France*, I, X, p. 12 et I, XI, 12.

précisant. Nous savons que cette similitude partielle ne suffit pas à les caractériser. En plus, cette qualité est commune à d'autres états très distincts. Si l'indifférence se définit un manque de réaction aux excitants, l'ennui et la fatigue sont des états d'indifférence. Mais il y a plus que cela dans l'ennui. L'indifférence n'y est pas totale. Malgré que le sens primitif du mot ait perdu de sa force, la vérité demeure étymologique : *est mihi in odio*, cela m'est en haine, cela m'ennuie. Les auteurs sont, d'ailleurs, tous d'accord sur le caractère pénible de l'état d'ennui. « Les hommes en général souffrent encore plus à vivre sans passions que les passions ne les font souffrir. » « On peut rêver, dit Victor Hugo, quelque chose de plus terrible qu'un enfer où l'on souffre, c'est un enfer où l'on s'ennuierait. » L'ennui est une indifférence consciente et qui souffre d'être telle. Il faudrait dire une indifférence douloureuse, si la contradiction dans les termes ne rendait évidente l'impossibilité d'assimiler les deux états.

V

Mais, en considérant la question par un autre endroit, l'arrêt d'une tendance est-il une cause propre à l'ennui ? S'il est certain qu'elle préside à la genèse de tout ennui, il ne fait pas de doute qu'elle ne puisse se manifester dans la conscience sous d'autres aspects. L'impatience, la colère, la douleur même ne sont-elles pas l'effet de tendances arrêtées ou gênées dans leur développement ?

Il y a longtemps que l'on a pensé invoquer une activité contrariée pour expliquer la douleur. On pourrait chercher l'origine de cette idée chez Aristote et Hamilton. Elle est très clairement exprimée chez les modernes. Aux douleurs par excès d'activité, Spencer oppose les douleurs par inaction (1).

(1) *Principes de psychologie.*

Bouillier écrit : « L'activité contrariée, empêchée, l'activité hors de sa voie, voilà la cause de toute douleur » (1). Beaunis classe ses causes en partant de l'activité d'un centre nerveux et donne une place à l'activité brusquement enrayée pour expliquer certaines douleurs physiques et morales (2). M. Ribot reconnaît trois formes à la douleur morale basées sur le mouvement des tendances ; dans sa forme négative, c'est un arrêt de mouvement (3) qui crée la douleur. Quelques-uns vont plus loin : les phénomènes affectifs, agréables ou pénibles, seraient le fait de l'arrêt de tendances (4). On a même montré que l'intensité des phénomènes conscients était en raison inverse des mouvements produits (5). Pour Paulhan, enfin, « tout fait conscient apparaît comme le résultat de l'arrêt d'une tendance » (6).

L'arrêt des tendances est incontestablement la condition nécessaire de la production de l'ennui ; nous venons de voir qu'elle ne constitue pas une condition suffisante, puisque la douleur, notamment, y trouve parfois sa raison d'être. Essayons de mettre en évidence la manière très distincte dont se forment les deux ordres de phénomènes.

L'ennui, bien qu'il puisse être ressenti très vivement, demeure vague par un côté. C'est par son origine qu'il restera obscur. « L'ennui à l'époque de la puberté, dit Esquirol, résulte d'un besoin vague dont l'objet est inconnu à celui qui l'éprouve ; ce besoin fait naître comme une inquiétude qui jette dans la tristesse, laquelle porte à l'ennui » (7). Le jeune homme est à tel point ignorant de la nature de son ennui qu'il lui advient souvent de fuir la société des femmes. L'ennuyé pour lequel le

(1) *Du plaisir et de la douleur*. Hachette, 1874, p. 349.

(2) *Les sensations internes*, p. 122-335.

(3) *Psychologie des sentiments*, 1906, p. 45.

(4) PAULHAN. *Les phénomènes affectifs*. Alcan, 1887, p. 34.

(5) RIBOT. *Psychol. des sentiments*, passim.

(6) *Les phénomènes affectifs*, p. 53.

(7) *Maladies mentales*, t. 1, p. 553.

Dr Simplicie (1) écrivait ses consultations, ne put être guéri que lorsqu'il eut obtenu des éclaircissements sur les causes de son mal. L'aride besogne des deux greffiers avait fait « peut-être à leur insu le bonheur de leur vie. » On voit Don Juan vieillissant « s'en prendre aux choses de sa propre satiété *et jamais à soi.* » Les médecins militaires ont indiqué la difficulté du diagnostic dans beaucoup de cas où le nostalgique ne sait pas dire d'où vient sa tristesse (2). — Si l'on connaissait exactement le pourquoi de son ennui, si l'on voyait sa fin toute prochaine, on serait en possession d'une idée ou d'un sentiment défini et remué à l'avance par la pensée de l'action qui nous en délivrerait.

Disposons inversement les données d'exemples familiers. — Le boutiquier veut bien reconnaître qu'il était destiné à rester derrière son comptoir et qu'il n'avait, contrairement à la conviction de toute son existence, aucune aptitude à la vie des champs ; le conscrit cristallise le regret de son pays sur le souvenir d'une fiancée ; une lecture révèle à l'adolescent l'activité sentimentale à laquelle il aspirait inconsciemment ; le spectateur saisit les défauts de la pièce où il bâillait et en imagine la critique à faire. Ils éprouveront alors des sentiments variés : regrets, mélancolie, amour, haine, impatience ; bref, des sentiments dont leur esprit sera agité et qui réaliseront, par conséquent, tout autre chose que de l'ennui.

L'ennui, a dit excellemment Chambard, est la faim de l'âme. Il y a, peut-on dire, la même différence entre l'instinct dont la non-satisfaction est cause d'ennui et le besoin mis en mouvement par une représentation adéquate, qu'entre la faim et l'appétit. Dans l'une il y a une force possible ; dans l'autre, un commencement d'activité déterminé par la vue, l'odeur ou seulement l'image révélatrice d'un aliment.

On montrera encore mieux l'exactitude de ce que nous avan-

(1) Consultations pour un ennuyé. *Union médicale*. Paris, 1870, 3^e s. IX, p. 284, 317, 357.

(2) *Dict. of psychological medicine* by D. HACK TUKE, 1892.

çons en considérant la production de l'ennui léger, passager, même alors qu'il est facile de remonter jusqu'à son origine.

Soit la visite d'un fâcheux. Si j'exprime ma mauvaise humeur, ou si je poursuis ma pensée tout en semblant l'écouter, je ne ressens pas d'ennui : dans l'un et l'autre cas, mes impulsions ont libre cours. Mais si, par politesse, je dissimule mon désagrément et que, malgré mon effort, il ne me soit plus possible de porter toute mon attention ni sur ses paroles, ni sur la suite de mes propres idées, je m'ennuierai. C'est que, dans cette situation, la tendance prépondérante dont mon interlocuteur m'empêche de poursuivre la satisfaction n'est pas suffisamment consciente dans mon esprit pour l'occuper tout entier. Elle est arrêtée, elle demeure confuse, et sa présence réelle, bien qu'ignorée, crée ce sentiment de manque qui est l'ennui.

Mais, à elle seule, cette modalité inconsciente des tendances ne suffit pas à expliquer la genèse de l'ennui. Si, à une première apparence, cette condition semble indispensable et vraiment distinctive, son rôle, nous allons le voir, demeure secondaire et dépendant d'une autre cause beaucoup plus générale.

Et d'abord ce caractère d'obscurité originelle n'est pas constant. Le nostalgique, par exemple, se souvient parfaitement du passé et manifeste très clairement le désir de revoir son pays dans la plupart des cas. Pourtant, même alors, il s'ennuie. Cela est dû à ce qu'il a conscience de l'impossibilité de satisfaire actuellement ses désirs. La conviction de pouvoir réaliser seulement dans un temps lointain son espoir de retour au pays natal empêche la tendance d'être réveillée par les représentations mentales qui lui conviennent cependant. — La perte d'un être aimé ne paraît pas devoir déterminer l'ennui, puisque, du moment où l'on souffre de l'absence de cet être, on a pris conscience de la cause de sa douleur. Il est rare, en effet, qu'un état d'ennui s'établisse immédiatement dans ce cas. Mais, après les premiers temps de désespoir ou de chagrin vif, lorsque la vie a repris son cours ordinaire, l'absence peut se faire sentir sous

forme d'ennui. Au contraire, chez les natures frustes, lentes, plus accoutumées à subir leurs états affectifs qu'à les comprendre, cet ennui consécutif à un deuil se montre presque d'emblée. La vieille Ragotte a perdu son fils ; elle n'en montre pas une grande douleur. Elle s'est remise au travail aussitôt, mais « elle n'a plus de goût à la cuisine... elle a de moins en moins d'agrément d'aller à la rivière et à porter sur son bras les lourds draps mouillés... Ragotte retombe dans l'ennui » (1). Si, dans ces circonstances, le sujet éprouve de l'ennui, ce n'est pas à la période des regrets ou des colères, ce n'est qu'au moment où il subit les conséquences du trouble apporté au libre exercice des penchants, sans plus s'en prendre à la cause de son malheur.

On voit maintenant que la cause profonde de l'ennui, celle qui rend compte de son mécanisme essentiel, réside dans une disposition particulière de l'arrêt des tendances. En effet, celles-ci ont la propriété de faire sentir encore leur action tout en demeurant latentes.

Nous touchons ici au principe premier de tout ennui. Il n'est pas superflu d'insister pour bien faire saisir l'originalité de la psychologie de ce sentiment. Ayons recours dans ce but à un nouvel exemple et examinons ce qui constitue l'ennui de l'attente. On ne peut nier qu'il soit conscient de son origine. James Sully dit que l'attente « a pour caractère particulier d'être essentiellement active. Attendre une chose, c'est avoir mis en branle des instincts actifs, en y comprenant des facultés d'attention ; c'est se trouver sur le qui-vive, diriger l'attention de ce côté, c'est commencer à faire une répétition générale, pour ainsi dire, des actes que la production réelle de l'événement, comme l'arrivée d'un objet agréable par exemple, pourrait susciter » (2). Taine avait montré aussi la différence entre le souvenir qui est un état passif de l'intelligence et

(1) J. RENARD. *Nos frères farouches : Ragotte.*

(2) *Les illusions des sens et de l'esprit.* Baillière, 1883, p. 216.

l'attente qui est un état actif (1). — Nous croyons nécessaire de distinguer, bien qu'elles soient confondues par ces auteurs, entre cette attente qui remplit le temps de l'activité de son désir et l'attente ennuyée. Celle-ci ne peut se constituer que si l'imagination n'entre pas en jeu ; car ce serait alors une attente impatiente, irrité ou ravie : en tous cas pleine d'émotion. L'ennui de l'attente ne se réalise que lorsqu'une certaine incertitude est née quant à l'arrivée de l'objet attendu. L'activité intellectuelle entretenue par notre désir est alors suspendue. Elle est remplacée par une tension vers l'événement probable qui ne permet à aucune faculté de se mouvoir. Ce n'est plus un mouvement, c'est une attitude de l'esprit. Le désir dorénavant n'est pas actif ; mais il serait inexact de dire qu'il est mort ou passif, puisque sa présence agit quand même et se fait sentir sous la forme d'une inhibition des autres tendances. La conscience est vide de tout contenu autre que le sentiment de son vide, et l'ennui ne fait que traduire encore l'existence de tendances retenues qui demandent à être délivrées.

Aussi, au fond de tout ennui, même de l'ennui conscient de sa raison d'être, y a-t-il toujours immobilité de la tendance.

Or, il en est bien différemment des tendances lorsque leur arrêt doit produire autre chose que de l'ennui.

La douleur et les émotions, d'une manière générale, demandent, pour prendre naissance, une impulsion forte et un arrêt brusque. Ce sont des conditions sur lesquelles M. Paulhan a particulièrement insisté (2). Tandis qu'il est exceptionnel de voir l'ennui apparaître après un arrêt subit, à moins toutefois que l'impulsion n'ait été faible. La suppression de son toxique entraîne chez le morphinomane un besoin si vif qu'il aboutit à des phénomènes nettement douloureux, s'il n'est pas aussitôt satisfait. Défendez le tabac à un fumeur habituel : il sera triste,

(1) *De l'intelligence*, t. II, ch. I, sect. 6.

(2) *Les phénomènes affectifs*, p. 31 et 34.

mais ne manifestera pas de sensations douloureuses véritables. Très souvent, il se plaindra de s'ennuyer.

Mais la principale différence est ailleurs. En règle générale, on constatera que dans l'ennui la tendance a été non brusquement, mais *progressivement* enrayée. Le convalescent d'une maladie générale ne se plaint pas de rester au lit tant qu'il est réellement épuisé ; mais il s'ennuie peu à peu, et de plus en plus, à mesure que ses forces reviennent. On trouverait d'autres preuves de cette affirmation dans les exemples précédents.

Nous sommes maintenant en possession de données suffisamment précises pour en tenter une synthèse.

La tendance, a dit M. Ribot, « est un mouvement à l'état naissant, traduisant les besoins de l'individu, physiques ou mentaux, et dont le plaisir et la douleur ne sont que les indices. » Il faudrait, pour définir exactement le mécanisme de l'ennui, considérer la tendance avant qu'elle ait reçu même un début d'impulsion. En réalité, dans l'ennui, elle n'est pas encore ou n'est plus un mouvement à proprement parler : c'est un mouvement en puissance. On pensera peut-être qu'il est assez difficile de se représenter cette persistance inconsciente d'une tendance alors qu'elle n'est plus en activité. Ce n'est pourtant pas une notion nouvelle en psychologie où l'on admet pour la mémoire, par exemple, deux états, l'un de conservation, l'autre de reproduction. La force dont l'arrêt produit les émotions est en mouvement. C'est la lutte contre l'obstacle qui provoque alors les phénomènes affectifs. On pourrait avancer que l'énergie en cause s'est exercée à l'état *dynamique*, tandis que dans l'ennui, elle existe à l'état *statique*, qu'elle l'ait été dès le début, ou qu'elle le soit devenue secondairement. Aussi, pour dire l'état des penchants dans le moment où se forme l'ennui, conviendrait-il de préférer à l'expression *arrêt de tendances*, qui suppose un mouvement déjà commencé, celle de *suspension des tendances*, qui fait mieux entendre leur action de seule présence, alors même que rien ne réveille la possibilité de leur développement.

VII

On peut nous faire une objection. Nous avons jusqu'ici uniquement envisagé l'ennui par son côté objectif. Or, le sujet qui s'ennuie ne s'en prend généralement pas à une cause interne, mais au monde extérieur. On connaît les lamentations des ennuyés : elles portent sur la longueur du temps, sur l'insipidité et sur le continuél recommencement des choses, sur la certitude d'avoir déjà éprouvé ce que l'avenir peut donner ; en somme, sur leur manque de plaisir et de désir.

Ceci vient à l'appui de l'inconscience du sujet, relative à l'origine de son ennui dont nous affirmions la fréquence tout à l'heure. En accusant la monotonie du travail et des excitations comme cause d'ennui, en l'attribuant au manque réel d'intérêt de la vie, il semble, après tout ce que nous venons de dire, bien évident que le sujet prend l'effet pour la cause. Cependant, il faut le reconnaître, l'absence de variété dans les mouvements de notre esprit occasionne l'ennui. Ce fait d'observation courante que la répétition d'un même genre d'excitation produit une sensation pénible de vide, s'explique par le besoin de mouvement qui est la caractéristique de l'esprit à l'état de veille. « Il est, disent Binet et Henri, pour une personne normale, difficile de rester à l'état de veille pendant longtemps sans faire aucun travail intellectuel ; continuellement on pense à quelque chose, on observe ce que l'on voit, on fait des projets sur ce que l'on va faire ou on réfléchit sur ce que l'on vient de faire ; en somme, notre intelligence travaille continuellement, et c'est ce travail continuél qui constitue la marque principale de l'état de veille et le distingue de l'état de sommeil » (1). Être dans l'obligation de faire sans cesse le même travail, de subir une même excitation sensorielle ou intellectuelle, équivaut à empêcher l'exer-

(1) BINET et HENRI. *La fatigue intellectuelle*, p. 23.

cice de tous les autres modes possibles de mouvement. Et, dès lors, il se crée une impression d'immobilité qui, nous venons de le voir, est une attitude difficile à supporter pour un sujet normal.

Mais, à y bien réfléchir, tout n'est pas dû à la qualité de l'excitant et il y a toujours dans la formation d'un état d'ennui une part qui revient au sujet. « L'ennui, dit Dumont, est à certains égards, quelque chose de relatif. Nous disons par exemple d'un livre qu'il nous ennuie, d'une pièce de théâtre, qu'elle est ennuyeuse, quand ils ne nous fournissent pas autant de stimulation pour notre pensée que nous étions fondés à en attendre » (1). Imaginons, qu'au lieu d'être occupé par un travail intéressant, notre fâcheux nous trouve consigné à la chambre et désœuvré, il sera le bienvenu ; loin de le congédier, nous le retiendrons le plus possible, et, malgré qu'il ne nous apporte pas plus de nouveauté qu'à sa première visite, il nous distraira. La monotonie est parfois agréable. Pourquoi, lorsque l'on veut faire reposer son esprit, ne se plaint-on pas du peu de variété de l'excitant ? Les berceuses les plus simples, celles qui resassent le moins de notes, réussissent le mieux à endormir les enfants. La répétition d'un même air peut me plaire le soir et m'ennuyer au matin. C'est qu'il aide à ralentir le cours de ma pensée au moment du sommeil, mais qu'il gêne l'association de mes idées en les fixant, alors que je les voudrais actives. Enfin, l'ennui est relatif non seulement chez la même personne, mais à plus forte raison suivant les individus. « A-t-on remarqué avec quelle patience les hommes des classes inférieures, les paysans, supportent les longues attentes, les voyages interminables, même en diligence ? » (2). Les uns s'ennuient dans le monde, et rarement quand ils sont seuls. « Je ne m'ennuie

(1) *Théorie scientifique de la sensibilité*, p. 143.

(2) CHAMBARD. *Les morphinomanes*.

jamais, disait un homme d'expérience, *on m'ennuie.* » On sait que pour la majorité, c'est le contraire qui se produit.

Ainsi, notre attitude intérieure est toujours la chose principale à considérer. Nous sommes montés suivant un certain rythme, variable parfois chez un même individu, et ce que nous recevons des objets extérieurs ne peut déterminer notre ennui que dans la mesure où nous ne pouvons le mettre d'accord avec la disposition actuelle de notre activité. C'est donc, en dernière analyse, toujours à une cause interne qu'il faut revenir, c'est-à-dire aux *tendances*.

VIII

Il nous reste à envisager la conception pessimiste de l'ennui. Les pensées intitulées *Divertissement*, où Pascal parle de l'ennui, sont célèbres. « On cherche le repos en combattant quelques obstacles ; et, si on les a surmontés, le repos devient insupportable. Car, ou l'on pleure aux misères qu'on a ou à celles qui nous menacent. Et quand on se verrait même assez à l'abri de toutes parts, l'ennui, de son autorité privée, ne laisserait pas de sortir au fond du cœur, où il a ses racines naturelles et de remplir l'esprit de son venin... *Ainsi l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuierait même sans aucune cause d'ennui, par l'état propre de sa complexion ;* et il est si vrai, qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre chose, comme un billard et une balle qu'il pousse, suffisent pour le divertir... La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères. Car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre insensiblement. Sans cela, nous serions dans l'ennui, et cet ennui nous pousserait à chercher un moyen plus solide d'en sortir... » (1). Nicole a déjà fait

(1) *Pensées*, éd. HAVET, art. IV, fragment 2, 3 et 4.

remarquer ce que cette pensée avait de trop absolu. « Il suppose, écrit-il, dans une lettre au marquis de Sévigné, que l'ennui vient de ce que l'on se voit ; de ce que l'on pense à soi, et que le bien du divertissement consiste en ce qu'il nous ôte cette pensée. Cela est peut-être plus subtil que solide. Mille personnes s'ennuient, sans penser à eux. Ils s'ennuient non de ce qu'ils pensent, mais de ce qu'ils ne pensent pas assez. Le plaisir de l'âme consiste à penser vivement et agréablement. Elle s'ennuie sitôt qu'elle n'a plus que des pensées languissantes ; ce qu'il lui arrive dans la solitude, parce qu'elle n'y est pas si fortement remuée. C'est pourquoi ceux qui sont bien occupés d'eux-mêmes peuvent s'attrister, mais ne s'ennuient pas. La tristesse et l'ennui sont des mouvements différents. L'ennui cherche le divertissement, la tristesse le fuit. L'ennui vient de la privation du plaisir et de la langueur de l'âme, qui ne pense pas assez ; la tristesse vient des pensées vives, mais affligeantes. M. Pascal confond tout cela » (1). Nous avons insisté déjà sur l'insuffisance d'une explication de l'ennui uniquement intellectualiste. Retenons seulement que, livrés à nous-mêmes, nous ne nous ennuyons pas si nous pensons, même tristement. « Un simple coup d'œil, dit Schopenhauer, nous fait découvrir deux ennemis du genre humain : ce sont la douleur et l'ennui. En outre, nous pouvons observer que, dans la mesure où nous réussissons à nous éloigner de l'un, nous nous rapprochons de l'autre, et réciproquement ; de façon que notre vie représente en réalité une oscillation plus ou moins forte entre les deux... Le besoin et la privation engendrent la douleur ; en revanche, l'aise et l'abondance font naître l'ennui.. Un esprit obtus est toujours accompagné d'impressions obtuses et d'un manque d'irritabilité, ce qui rend l'individu peu accessible aux douleurs et aux chagrins de toute espèce et de tout degré ; mais cette même qualité obtuse de l'intelligence

(1) *Essais de morale ou lettres écrites par feu M. NICOLE*, chez Guillaume Desprez, 1733, t. VIII. Lettre 88, p. 242.

produit, d'une part, ce *vide intérieur* qui se peint sur tant de visages et qui se trahit par une attention toujours en éveil sur tous les événements, même les plus insignifiants du monde extérieur ; c'est ce vide qui est la véritable source de l'ennui et celui qui en souffre aspire avec avidité à des excitations extérieures, afin de parvenir à mettre en mouvement son esprit et son cœur par n'importe quel moyen » (1). James Sully (2) a critiqué cette conception de l'ennui comme « fait fondamental. » Il montre que l'ennui est lié à l'activité et qu'il n'est qu'« un cas accidentel de son développement. » L'ennui ne fait pas suite à l'activité satisfaite. Il est dû « à un désir naissant d'activités qui procurent le plaisir. » L'activité est « la condition primaire et l'ennui secondaire et dépendant. »

Les critiques de Nicole et de James Sully nous paraissent également insuffisantes. Elles ne répondent pas complètement à ce qui fait le fond de la question. Pascal a mêlé ce qui revient à la tristesse, au découragement et ce qui est le propre de l'ennui, et Schopenhauer a négligé d'indiquer que la satisfaction d'un désir c'était une sensation de repos qui, nous l'avons vu, ne comporte nullement une impression de « vide intérieur. » Il n'en est pas moins vrai que beaucoup d'individus éprouvent de l'ennui dès qu'ils sont livrés à eux-mêmes, sans divertissements, et l'on ne peut contester que ce soit une des conditions de formation de l'ennui de ne plus avoir « aucune perspective qui se présente à la volition. » Ce qu'il y a de faux, c'est la généralité de la proposition telle que veut l'imposer le système pessimiste.

La question se ramène, en somme, au problème de l'existence des plaisirs passifs et des états d'indifférence. Implicitement, les pessimistes nient leur possibilité. Est-il vrai que lorsque l'homme a cessé de désirer et de souffrir, il tombe forcément dans l'ennui, ou bien lui reste-t-il cette alternative d'être indifférent ou de

(1) *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*, traduct. J.-A. CANTACUZÈNE. Alcan, 1907, p. 25.

(2) *Le pessimisme*, trad. A. BERTRAND et P. GÉRARD. Alcan, 1893, p. 221-223.

prendre plaisir à son oisiveté ? Il n'y a pas lieu d'entrer ici dans le détail d'une discussion qui divise les psychologues. En la circonstance, il semble bien qu'on ait quelque peu joué sur les mots en niant les plaisirs passifs. On a montré que les plaisirs de l'oisiveté et du repos correspondaient toujours à une activité organique ou intellectuelle. « Toutes les fois qu'on vient à analyser ce charme si vanté de l'oisiveté, dit Bouillier, toujours on trouve que ce qui réellement nous en plaît n'est pas le désceuvrement, mais une activité, une occupation de notre choix, proportionnée à notre goût et à nos forces » (1). Mais quand on parle de plaisirs passifs, c'est en les opposant aux plaisirs de l'activité consciente, voulue, ayant un but, demandant un certain effort, et certes pas à ceux qui correspondent aux mouvements de notre vie organique, aux sensations confuses venues du dehors ou aux vagues images et idées passant dans notre rêverie et qui se traduisent dans la conscience par une sensation de bien-être diffus et sans objet. M. Ribot, qui paraissait les avoir niés dans une de ses premières études (2), reconnaît leur existence dans son dernier ouvrage (3). L'euphorie, d'après lui, est un sentiment de plaisir indéterminé, qui n'est reconnu que par comparaison avec l'état moyen ou neutre. Il renvoie à une analyse de Beaunis qui décrit ce sentiment vague de repos, de calme, impossible à définir (4). Le plaisir passif existe donc. Il reste à savoir si, à la suite du repos coïncidant avec un processus de réparation, cet autre état d'inaction, nommé encore repos — mais qui ne comprend plus de sensations de fatigue et dans lequel, en fait, les forces sont réparées — peut être toléré assez longtemps pour qu'on puisse dire que l'homme normal est capable de deux sortes de plaisirs, ceux de l'action et ceux de l'inactivité.

(1) Ouvr. cité, ch. VI.

(2) *Les maladies de la volonté*. Alcan, 1901, p. 136 : « La conscience n'existe que sous la condition d'un changement perpétuel ; elle est essentiellement discontinue, une conscience homogène et continue est une impossibilité ».

(3) *Problèmes de psychologie affective*. Alcan, 1910, p. 133.

(4) BEAUNIS. *Rev. Phil.*, janv. 1909, p. 36. •

Il nous paraît incontestable que c'est là question de tempérament. Il est des hommes, et nous en avons fourni un exemple, qui supportent mal l'interruption, même momentanée, de tout travail actif. S'ils se promènent, c'est dans un but précis ; ils ne savent pas flâner ; le labeur est leur grande joie ; le repos, toujours un fardeau. Ils ne peuvent se supporter eux-mêmes et jusque dans le bonheur veulent toujours du mouvement ; pour eux, le plaisir passif n'existe pas, c'est un fait ; ils ne sont pas rêveurs et ordinairement peu imaginatifs. Mais il en est d'autres qui ne se plaignent jamais de se trouver en leur propre compagnie, même oisifs. Certains paraissent n'en ressentir ni plaisir, ni peine ; ils sont peut-être dans un état neutre. D'autres en jouissent incontestablement. Il n'est pas nécessaire d'aller en chercher la preuve parmi les déments et les idiots, chez qui M. Mignard a démontré l'existence d'une joie passive, sans avertissement d'accélération de l'activité intellectuelle ou physique et qu'il juge d'ailleurs impossible en dehors d'un état pathologique (1). C'est une famille qui a des représentants à tous les degrés de l'échelle du développement de l'intelligence. Elle a ses types supérieurs, tout comme ses types inférieurs. Les nègres, certains peuples du Midi et de l'Orient semblent bien ne jamais souffrir de leur désœuvrement. M. Jeanselme a écrit que l'idéal du blanc c'est l'activité, qu'il s'agisse de labeur ou de plaisir ; celui des Orientaux, c'est la passivité, l'inertie. « Le choix du toxique préféré par ces deux catégories d'hommes, dit-il, découle de cette différence primordiale. Le blanc demande à l'alcool un surcroît de force passagère, qu'il obtient, quand la mesure n'est pas dépassée. L'Hindou et le Chinois cherchent dans l'opium l'annihilation de leur personnalité, la volupté du néant (2). S'il est possible de révéler au fond de la satisfaction

(1) M. MIGNARD. *Les états de satisfaction dans la démence et l'idiotie*. Th. de Paris, 1909. Alcan, éd.

(2) E. JEANSELME. Fumeurs et mangeurs d'opium. *Congrès colonial français*. Paris, juin 1906. *Rev. gén. des sciences pures et appliquées*, 15 janv. 1909 ; — *Bull. de la Soc. de l'Internat.*, févr. 1909.

de ces passifs une activité organique ou sensorielle, il faut convenir qu'elle est bien peu *active* au sens ordinaire du mot et qu'il y a là, toute question théorique à part, deux tempéraments qui s'opposent.

On les retrouve chez les hommes de plaisir. Le don Juan de la légende est un exemple de l'homme de plaisir actif ; et c'est sans doute cette catégorie qui voit le plus de blasés. Par contre, les sybarites se contenteraient pendant un plus long temps de la même situation agréable et prendraient plus de plaisir à goûter les jouissances qu'à les poursuivre. Il est permis de faire une distinction analogue entre les contemplatifs. Le nirvâna terrestre des bouddhistes nécessite un long entraînement avant de pouvoir se maintenir sans effort (1). En lisant Sainte Thérèse on se rend compte du travail qu'il lui fallait accomplir dans les *oraisons vocale, mentale*, dans celles de *quiétude* et d'*union*. Quant à l'*oraison de ravissement*, qu'elle nomme aussi *oraison d'extase, d'élévation, de transport* ou de *vol de l'esprit*, c'est une joie qui semble spontanée et qui ne demande « pas plus de travail à l'entendement que la douce pluie arrosant tout le jardin ne donne de peine au jardinier » (2). Mais cette dernière n'est peut-être, comme les autres, qu'un repos dans le premier sens où nous l'entendions tout à l'heure, c'est-à-dire un état passif de fatigue. A son propos, M. Mignard parle de fatigue de l'attention qui forcerait l'esprit à se reposer dans un monodéisme involontaire (3). Cette « suspension de toutes les puissances ne dure jamais longtemps. » Sainte Thérèse le dit elle-même. C'est un état instable, exceptionnel. On sait d'autre part quelle femme d'action fut sainte Thérèse et avec quelle autorité elle sut organiser et administrer les biens temporels et spirituels qui lui avaient été confiés (4). En face de ces mystiques actifs, on peut mettre des hommes comme Ruysbroech l'Admirable

(1) OLDENBERG. *Le Bouddha, sa vie, sa doctrine, sa communauté*, trad. FOUCHER. Paris, 1903, in-8°, p. 312 et suiv.

(2) *Vie de sainte Thérèse*, trad. ARNAULD D'ANDILLY, 1670, ch. VI.

(3) Ouvr. cité, p. 176.

(4) ARVÈDE BARINE. *Figures de femmes*. Hachette.

et Novalis (1) qui se trouvent d'emblée dans un état agréable et dont la joie contemplative est antérieure à tout effort. Ils sont de ceux dont parle Emerson : « Ils ont reconnu en certains moments que l'âme bienheureuse porte virtuellement en elle toutes les choses et tous les arts, et ils se disent : à quoi bon nous embarrasser de réalisations superflues ? » Mais le type supérieur du tempérament euphorique est moins facile à faire admettre s'il lui advient d'être productif. Et, cependant, n'a-t-on pas la certitude que les œuvres d'un Montaigne, d'un La Fontaine, d'un Renan, d'un Anatole France, d'un Maeterlinck, sont la floraison naturelle d'un heureux sentiment vital ? Leurs idées abstraites offrent ceci de singulier qu'elles ne sont pas appauvries de presque tout retentissement affectif, comme il est d'usage de l'affirmer pour ce genre de conceptions. Le mouvement de leur pensée, même philosophique, est encore un délice qui parfume la phrase. Chez un Pascal, un Balzac, un Stendhal une semblable jouissance de soi n'est jamais un point de départ. C'est seulement une résultante, la récompense de la tension d'une volonté, intimement liée à l'accomplissement de l'acte. Si bien que l'on goûte dans le style des uns la joie du *vouloir-vivre*, et dans celui des autres le bonheur du *sentir-vivre*.

Ainsi, avancer que l'homme s'ennuie par « l'état propre de sa complexion » du moment où il en est réduit « à se voir et à penser à soi » ne serait exact que pour ces actifs appartenant à ce que l'on pourrait nommer le *tempérament aphorique*, puisque pour eux le plaisir est toujours acquis et de très courte résonance. Mais ils sont loin de représenter toute l'humanité. Il existe des *tempéraments euphoriques* que « la vie réduite à la vie toute pure, à la sensation de la seule existence, à la conscience d'être » (2), suffit à remplir d'une impression prolongée de plénitude, antérieure à toute action, et qui est un conten-

(1) SPENLE. Novalis. *Essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne*. Thèse de doctorat. Paris, Hachette.

(2) RÉMY DE GOURMONT. *Le Temps* du 6 oct. 1912.

tement suffisant pour ne laisser place à aucun sentiment de désir ou d'ennui.

Pour finir, nous dirons quelques mots de la manière dont l'ennui se manifeste extérieurement. Les physiologistes qui se sont occupés de l'expression des émotions, ont négligé celle de l'ennui. Elle se confond, il est vrai, dans ses grandes lignes de bien près avec celle du repos et ne peut s'en distinguer que par des nuances. Les portraits de certains princes de la maison Habsbourg, aux traits relâchés, au regard terne, sans bêtise comme sans rêverie, et dont la physionomie calme dans son ensemble n'est ni fatiguée, ni satisfaite, ni peinée, donnent évidemment une impression morne d'ennui. Mais ce n'est qu'une impression, et peu susceptible d'analyse précise ou de reproduction expérimentale. Ce pourrait tout aussi bien être de l'indifférence. L'ennui normal a cependant un moyen actif d'expression, c'est le bâillement. Le dictionnaire de Dechambre et celui de Richet disent l'essentiel à ce sujet : c'est une contraction spasmodique de tous les muscles inspireurs. Il a des causes physiques et psychiques. Les premières se ramènent à un besoin d'oxygène : le ralentissement de l'hématose, tel qu'il se produit quand on respire un air pauvre en oxygène, quand on a faim ou que le besoin de sommeil se fait sentir. On peut y ajouter les besoins créés artificiellement, comme celui de la morphine, par exemple. Buffon veut que la douleur, le plaisir et l'ennui fassent également bâiller. Nous ne voyons parmi les causes mentales que l'ennui qui puisse être retenu. Faut-il voir dans les conditions du bâillement de cause physique une indication sur les concomitants physiologiques de l'ennui, et doit-on admettre que le défaut de stimulation psychique détermine un ralentissement circulatoire ? On est réduit sur ce point à raisonner par analogie.

Nous pouvons, en manière de conclusion, compléter maintenant notre premier postulat.

L'ennui ne se confond avec la fatigue sous aucune de ses formes. Il n'en a ni les mêmes causes, ni les mêmes effets, ni le même aspect, et ne peut davantage être assimilé aux phénomènes douloureux et d'indifférence qui sont l'inévitable résultat de l'épuisement.

Rechercher toutes les circonstances susceptibles de produire l'ennui pour en décrire autant de variétés : par épuisement, par satiété, par monotonie, suivant les âges, les saisons, les heures du jour, etc..., comme l'a fait M. Tardieu ; ou même les ramener aux trois premières, comme l'a tenté M. Charazac (1), nous a paru d'une psychologie insuffisante.

Car on peut prétendre atteindre, au-delà de cette apparente variété étiologique, l'unique raison qui permet l'action de ces causes adjuvantes. La conception énergétique de l'ennui permet seule de résoudre les questions que soulève notre sujet. Grâce à elle, il ne nous sert à rien de savoir si c'est l'ignorance d'un but, l'absence de sensibilité aux stimulants, un obstacle réel ou imaginaire, qui empêchent la mise en mouvement de l'activité, ni même s'il s'agit d'un seul penchant d'un groupe d'inclinations ou de l'ensemble de toutes les tendances de l'individu. En effet, nous pouvons dire de l'ennui qu'il est toujours fonction d'énergies accumulées dont la puissance positive agit tout en sommeillant encore, et que, en outre, l'apparition du phénomène est facilitée par un certain tempérament.

Enfin, déclarer que l'ennui est une souffrance, un désespoir, un découragement, une impuissance, une colère révoltée, ou même un simple désir (2), c'est se tromper sur le caractère subjectif du sentiment, et prendre les réactions de l'ennui pour l'ennui lui-même. En fait, l'ennui est un sentiment simple, non décomposable en d'autres éléments. Il traduit, par son impression de vide et son absence de désirs, le besoin caché dont il est le signe unique.

(1) *Les tristesses morbides*. Th. de Toulouse, 1907, directement inspirée du livre de M. TARDIEU.

(2) Voir les définitions au début de ce chapitre.

CHAPITRE IV

L'ENNUI MORBIDE

Il est des individus qui s'ennuient d'une façon habituelle et qui pourtant n'ont jamais fait de tentatives de suicide. Ce ne sont donc pas des *spleeniques* dans le sens rigoureusement médical du mot. Et cependant, bien que ce ne soit pas l'idée de suicide qui domine dans le tableau de leur mentalité, ils sont certainement de la même famille. Cet ennui, que l'on peut appeler morbide, évolue, en effet, sur un terrain dégénératif et présente tous les caractères de celui qui constitue le spleen.

D'autre part, il offre la même apparence qu'un ennui normal qui se trouverait prolongé. Ceci dispenserait presque de le décrire. Mais, du moment où il s'établit à demeure, il va déterminer un état mental particulier. Sa description servira donc à montrer la série intermédiaire qui relie l'ennui des gens normaux à celui des dégénérés atteints de spleen.

L'ennui chronique mérite-t-il véritablement d'être isolé des autres individualisations de l'humeur triste ? Voici quelques observations. On pourra discuter à leur propos les droits de l'ennui morbide à une autonomie clinique.

Le poids de l'ennui ne porte pas nécessairement sur l'intérêt qui s'attache à tous les genres d'activité. On peut, par conséquent, tenter de s'y soustraire. Mais les réactions contre l'ennui sont plus ou moins heureuses. Cela permet de distinguer des degrés dans l'intensité et la ténacité de ce sentiment.

I

Les réactions sont efficaces. L'ennuyé peut se distraire, et, pendant le temps du divertissement, oublier son mal.

Nous en présenterons deux exemples.

Observation XVIII

Jeanne M..., une jeune femme de 28 ans, d'origine anglaise, mariée, mère de trois enfants, avoue s'ennuyer habituellement.

Douée pour la peinture et la poésie, mais élevée par un père et une mère qui ne sont pas artistes, elle juge que ce milieu ne lui convient pas et qu'il est cause de son ennui. Elle voyage en Europe et fréquente des milieux littéraires. Elle recherche le plaisir d'être courtisée. Sa réputation de coquette est bientôt faite. En réalité, si elle *flirt* ouvertement, c'est qu'elle n'y attache pas grande importance. Elle n'y trouve pas, à son vif regret, le plaisir qu'elle escomptait. Elle a des succès artistiques, fait un mariage d'inclination, est bientôt mère, et se met activement à travailler, et espère qu'enfin « elle sera comme tout le monde. »

« Tout m'ennuie, nous dit-elle. J'aime mon mari, j'adore mes enfants, je me passionne pour mon art. J'ai plaisir à visiter les expositions, à aller au théâtre. J'aime le monde, le bal, lire et travailler. Je suis heureuse quand on me complimente sur mes poèmes et lorsqu'on apprécie assez mes tableaux pour les acheter.

J'ai beaucoup de goût pour la toilette. Je suis sensible à l'admiration des hommes. Active, je travaille facilement et je sens rarement la fatigue. Mais tout cela est sans doute insuffisant pour remplir une vie, car je m'ennuie. Je fréquente les sociétés nombreuses, les lieux bruyants. Je recherche les personnes gaies. Je suis avide de bons mots, du récit et du spectacle des farces. J'ai l'air de courir avec joie vers les plaisirs. J'espère toujours qu'ils me procureront une joie durable. Ils me distraient ; puis, je sens de nouveau le vide de ma vie. On se tromperait en me croyant insensible, puisque je suis capable d'enthousiasme et que toutes mes impressions sont très vives. Mais l'émotion chez moi est passagère. Elle dure le temps de l'excitation. Et, maintenant, je me demande si dans le moment où je les éprouve, je ne perçois pas qu'elles ne laisseront rien après elles. »

Elle est cultivée et parle plusieurs langues. Son art est tour à tour

idéaliste et réaliste, toujours original et décoratif. Sa conversation est enjouée, spirituelle, imaginative. En public, M^{me} M... est pleine de vivacité. Mais cet entrain semble bientôt factice. Peut-être, parfois, fait-elle montre de trop de vanité ; mais, sans doute, est-ce par franchise et dédain de l'hypocrisie mondaine.

Son mari, qui professe pour elle une grande admiration, reconnaît ses défauts : désordre, prodigalité, caractère parfois difficile. Il confirme les dires de sa femme. Le luxe, beaucoup de succès et une certaine « excitation » lui sont nécessaires.

Elle n'a jamais fait de grandes maladies, est bien réglée, a eu des couches faciles sans aucune suite. Sa santé générale est excellente. Elle a toujours bon appétit et n'est jamais constipée. Le sommeil est souvent insuffisant. Elle n'offre pas de signes physiques de dégénérescence marquée, sauf une légère asymétrie faciale et du strabisme externe de l'œil gauche.

Elle vit en assez mauvais termes avec sa famille.

Son père est habituellement déprimé, annihilé par sa femme. Celle-ci est une grande névropathe, d'un caractère très difficile et qui a facilement de grandes crises de nerfs quand on la contrarie. Deux sœurs plus jeunes ; l'une a des tendances hypocondriaques, l'autre serait tout à fait normale.

Gustave Flaubert est un riche filon qui a déjà fourni plusieurs ouvrages à la critique. Pourtant il a lui-même tout écrit sur sa personne et sur son œuvre. Il suffit de découper dans ses lettres pour connaître l'essentiel de son caractère et de son esthétique. On n'a rien trouvé de mieux. Parcourons les cinq volumes de la plus récente édition de sa correspondance (1). Au point de vue qui nous occupe, ils sont riches en notations directes. L'ennui, d'après ce qu'il affirme, constitue le fond de sa nature. C'est un côté de son tempérament dont l'importance n'a pas encore été reconnue.

Observation XIX

L'ennui de Flaubert représente sa réaction habituelle aux événements pénibles. La *Bovary* n'avance pas, il a été fortement secoué par « une

(1) Louis CONARD, éd., Paris, 1910.

crise de nerfs », il a perdu quelqu'un des siens : il tombe dans l'ennui. Si l'on ne regardait que cet ennui, suite de deuils, de maladies ou de simples contrariétés, on pourrait dire qu'il s'est formé normalement. Mais il est plus que cela ; il est, en quelque sorte, constitutionnel. Dans sa correspondance, il apparaît très tôt et dure jusqu'à la fin. Au collège, il s'en plaint amèrement (1). A Paris, étudiant en droit, il s'ennuie à un tel point, qu'il en gardera le souvenir toute sa vie. Ici, on pourrait lui trouver des raisons acceptables. Mais, plus tard, il persiste, alors qu'il vit selon ses goûts, et l'on est obligé de reconnaître dans sa plainte sans répit un mode naturel de sensibilité.

Dans une lettre datée de juin 1844, nous en trouvons la première expression un peu développée. « Connaissez-vous l'ennui ? Non pas cet ennui commun, banal, qui provient de la fainéantise ou de la maladie, mais cet ennui moderne qui ronge l'homme dans les entrailles, et d'un être intelligent fait une ombre qui marche, un fantôme qui pense. Ah ! que je vous plains si cette lèpre-là vous est connue. On s'en croit guéri parfois, mais un beau jour on se réveille souffrant plus que jamais. Vous connaissez ces verres de couleur qui ornent les kiosques des bonnetiers retirés. On voit la campagne en rouge, en bleu, en jaune. L'ennui est de même. Les plus belles choses, vues à travers lui, prennent sa teinte et reflètent sa tristesse. Quant à moi, c'est une maladie de jeunesse qui revient à mes mauvais jours comme aujourd'hui » (2). Il avait alors vingt-trois ans. Il exagérerait peut-être. Mais, tout au long de sa vie, c'est la même lamentation.

Elle est lancée avec une variété d'accents qui correspondent aux deux aspects de son tempérament. Voici qui est d'allure romantique : « Tu me parais heureux, c'est triste. La félicité est un manteau de couleur rouge qui a une doublure en lambeaux ; quand on veut s'en recouvrir, tout part au vent et l'on reste empêtré dans ces guenilles froides que l'on avait jugées si chaudes » (3). Ce passage a, par contre, une précision plus naturaliste : « O Plumet fils, qui avez inventé la désinfection de la m..., donnez-moi un acide quelconque pour désembêter l'âme humaine ! » (4).

L'ennui a tous ses degrés, depuis l'ennui morne qui n'est qu'un sentiment de monotonie vide, jusqu'au dégoût général et à la haine de la

(1) *Correspondance*, 1^{re} série, p. 35, 1838 et 2^e série : « Non, je ne regrette rien de ma jeunesse. Je m'ennuyais atrocement ! Je rêvais de suicide ! Je me dévorais de toutes espèces de mélancolies possibles.... »

(2) 1^{re} série, p. 139.

(3) Avril 1846, 1^{re} série, p. 181.

(4) Déc. 1850, 2^e série, p. 29.

vie, se trouve décrit avec un relief et une précision que nous ne retrouverons nulle part ailleurs. « Le temps est gris, le ciel blanchâtre et sale, terne et tiède comme l'ennui. Mon Dieu, que la vie est bête ! » (1). « La banalité de la vie est à faire vomir de tristesse quand on la considère de près » (2). « Je suis embêté de m'habiller, de me déshabiller, de manger, etc... » (3). Convenons que l'homme... est une triste machine. Je suis furieusement lassé de la mienne, il y a des saisons où il vous prend des redoublements de lassitude, comme on a après le dîner des envies de vomir. La vie, après tout, n'est-elle pas une indigestion continuelle ? » (4). « Ma jeunesse m'a trempé dans je ne sais quel opium d'embêtement pour le reste de mes jours. J'ai la vie en haine ; le mot est parti, qu'il reste ! Oui, la vie et tout ce qui me rappelle qu'il la faut subir. C'est un supplice de manger, de m'habiller, d'être debout. J'ai trainé cela partout, en tout, à travers tout, au collège, à Paris, à Rouen, sur le Nil, dans notre voyage... » (5).

Il a cette lucidité parfaite, au moment même où il ressent son mal avec le plus d'acuité, si remarquable chez les ennuyés. « C'est étrange comme je suis né avec peu de foi au bonheur. J'ai eu, tout jeune, un pressentiment complet de la vie. C'était comme une odeur de cuisine nauséabonde qui s'échappe par un soupirail. On n'a pas besoin d'en avoir mangé pour savoir qu'elle est à faire vomir » (6). « L'ennui n'a pas de cause ; vouloir en raisonner et le combattre par des raisons, c'est ne pas le comprendre. Il fut un temps où je regorgeais d'éléments de bonheur et où j'étais véritablement à plaindre ; les deuils les plus tristes ne sont pas ceux que l'on porte sur son chapeau. Je sais ce que c'est que le vide ; mais qui sait ? La grandeur y est peut-être ; l'avenir y germe... Il me semble maintenant que je suis dans un état inaltérable, c'est une illusion sans doute, mais je n'ai plus que celle-là, si c'en est une... » (7). Aussi se rend-il très clairement compte que la véritable cause, il est inutile de la chercher dans son genre de vie, dans les tracas de son travail ou dans une vocation manquée : c'est le fond même de sa nature. « Qu'on ôte l'exaltation nerveuse, la fantaisie de l'esprit, l'émotion de la minute, il ne restera plus rien. Voilà l'homme dans sa doublure. Je ne suis pas fait pour jouir. Il ne faut pas prendre cette phrase dans un

(1) Nov. 1847, 1^{re} série, p. 395.

(2) Févr. 1851, 2^e série, p. 41.

(3) Nov. 1853, 2^e série, p. 400.

(4) Sept. 1847, 1^{re} série, p. 290.

(5) Oct. 1851, 2^e série, p. 72.

(6) Avr. 1846, 1^{re} série, p. 181.

(7) Avr. 1846, 1^{re} série, p. 184.

sens terre à terre, mais en sentir l'intensité métaphysique » (1). « Je crois à la race plus qu'à l'éducation... Je retrouve toutes mes origines dans le livre que je savais par cœur avant de savoir lire Don Quichotte, et il y a de plus par dessus l'écume agitée des mers normandes, la maladie anglaise, le brouillard puant » (2). « Et puis, je ne suis pas naturellement gai. Bas, bouffon et obscène tant que tu voudras, mais lugubre nonobstant. Bref, la vie m'em.... cordialement. Voilà ma profession de foi » (3). « Une invincible mélancolie, le sentiment de « l'inutilité universelle » et de grands doutes sur le livre que je fais, voilà ce que j'ai... » (4). « Que ne suis-je organisé pour la jouissance comme je le suis pour la douleur !... Quels sont les procédés à employer pour ne pas songer à sa misérable personne ? Ce qu'il y a de plus malade en moi, c'est « l'humeur » ; le reste sans cela irait bien » (5). « Je te souhaite tout ce que je n'ai pas, la sérénité d'esprit, la joie en soi et tout ce qui fait qu'on est content de soi » (6).

Pourquoi accepte-t-il la vie dans de telles conditions ? C'est qu'il peut échapper à son ennui par le travail. Son œuvre apparaît comme une réaction contre l'ennui. Cette faculté de se concevoir autre que l'on est, ce « bovarysme » que M. J. Gauthier veut étendre jusqu'à la personne de Flaubert (7), nous croyons qu'il n'a pas d'autre explication que dans son dégoût universel. Il le dit trop souvent et en termes trop décisifs pour que l'on puisse en douter. C'était du moins la manière dont il concevait les origines profondes de son inspiration. « Quand on lira *Salammbo*, on ne pensera pas j'espère à l'auteur ! Peu de gens devineront combien il a fallu être triste pour entreprendre de ressusciter Carthage ! C'est là une Thébàïde où le dégoût de la vie moderne m'a poussé » (8). Il dit ailleurs : « Se griser avec de l'encre, vaut mieux que de se griser avec de l'eau-de-vie » (9).

(1) Août 1846, 1^{re} série, p. 201.

(2) 1852, 2^e série, p. 147.

(3) 1857, 3^e série, p. 144.

(4) Mai 1875, 4^e série, p. 286.

(5) 1845, 4^e série, p. 237.

(6) Janv. 1852, 2^e série, p. 78.

(7) « Il y a en effet chez Flaubert, accusée dans sa correspondance, les marque de ce bovarysme certifié par tous les traits que nous connaissons de lui, de cette impuissance radicale à s'accommoder d'aucune façon de la réalité, de cette nécessité d'apprêter le réel à son usage par une déformation toute spéciale. *Le génie de Flaubert in Mercure de France*, XII, 1912.

(8) 1859, 3^e série, p. 229.

(9) 1869, 3^e série, p. 543.

Aussi, ne s'étonnera-t-on pas que l'inaction lui soit particulièrement lourde. « J'ignore absolument, comme vous le dites » le plaisir de ne rien faire. « Dès que je ne tiens plus un livre ou que je ne rêve pas d'en écrire un, il me prend un ennui à crier. La vie ne me semble tolérable que si on l'escamote. Ou bien il faudrait se livrer à des plaisirs désordonnés... et encore ! » (1). « Toute ma semaine passée a été mauvaise (ça va mieux), je me suis tortu dans un ennui et un dégoût corsé, cela m'arrive régulièrement quand j'ai fini quelque chose et qu'il faut continuer » (2). Il en est toujours ainsi quand je me remets au travail. C'est alors que je m'ennuie, que je m'ennuie, que je m'ennuie ! Mais cette fois dépasse toutes les autres ! Voilà pourquoi je redoute tant les interruptions dans la pioche » (3). « Ce que j'ai ? un em... constitutionnel que je refoule parfois à force de travail. Quand le travail ne marche pas (ce qui est le cas présent), il reparaît et me submerge » (4). « Tant que je suis dans l'action, je m'y livre avec furie et sans la moindre sensibilité. Mais j'ai des heures « dans le silence du cabinet » qui ne sont pas drôles » (5). « Depuis quinze jours que je suis ici, je m'ennuie à crever, car n'ayant apporté aucun livre, aucun travail, je songe à moi... » (6).

Le remède ne réussit pas toujours. « Je passe ma vie à me mettre des cailloux sur le creux de l'estomac pour m'empêcher de sentir la faim. Ça m'embête quelquefois » (7). Il songe parfois à d'autres dérivatifs. « Si je n'avais peur du haschisch, je m'en bourrerais au lieu de pain, et si j'ai encore trente ans à vivre, je les passerais couché sur le dos, inerte et à l'état de bûche » (8).

L'idée du suicide, semble-t-il d'après ses lettres, n'a fait que traverser son esprit. « Quant à l'humeur, elle n'a pas été gaie, mon cher ami, j'ai passé par des états à me casser la gueule. Voilà le vrai » (9). Mais il a eu d'autres pensées, qui en dérivent peut-être. « J'ai eu, au milieu de mes ennuis de Paris, à 19 ans, cette envie (*se châtrer*)... Il arrive un moment où l'on a besoin de se faire souffrir, de haïr sa chair, de lui jeter de la boue au visage, tant elle vous semble hideuse » (10).

(1) 1873, 4^e série, p. 171.

(2) Juillet 1853, 2^e série, p. 317.

(3) 1869, 3^e série, p. 365.

(4) 1863, 3^e série, p. 365.

(5) 1872, 4^e série, p. 95.

(6) Juillet 1894, 4^e série, p. 218.

(7) 1860, 3^e série, p. 233.

(8) Nov. 1853, 2^e série, p. 400.

(9) Mars 1879, p. 301.

(10) 1852, 2^e série, p. 186.

Il était loin d'être inaffectif. Edmond de Goncourt l'appelait « un gros sensible » et il trouvait l'expression juste. Des indignations, des enthousiasmes, des colères, des douleurs le sortaient de son ennui. « Quand je n'ai pas beaucoup de chagrin, j'ai beaucoup d'ennuis. Cela me change. Après les larmes, les bâillements » (1). Il était, on le sait, très dévoué à ses amis, savait, lorsqu'il était nécessaire, sortir de son cabinet et se montrer, à Paris, pratique et homme d'action.

Même ennuyé, son énergie était intacte. Il a pris soin d'insister particulièrement sur ce point, capital pour nous. « Je crois que je pourrais faire de bonnes choses, mais je me demande toujours à quoi bon ? C'est d'autant plus drôle que je ne me sens pas découragé » (2). « Depuis trois jours, quoique je travaille beaucoup, environ dix heures par jour, je suis d'une tristesse que rien n'égale, j'ai dans l'âme des coliques d'amertume à en mourir » (3). « Je travaille comme quinze bœufs... Au milieu de tout cela je ne suis pas gai... Mon âme, quand je me penche dessus, m'envoie des bouffées nauséabondes. Je me sens quelquefois triste à crever. Voilà. Ce qui ne m'empêche pas de hurler du matin au soir à me casser la poitrine » (4). « Je suis plus que jamais harassé de l'existence et dégoûté de tout, ce qui n'empêche pas que jamais je ne me suis senti plus robuste. Expliquez-moi ça » (5). *« Jamais je n'ai été plus convaincu qu'elle était robuste (ma santé). La vie que j'ai menée cet hiver était faite pour tuer trois rhinocéros, ce qui n'empêche pas que je me porte bien. Il faut que le fourreau soit solide, car la lame est bien aiguisée ; mais tout se convertit en tristesse. L'action, quelle qu'elle soit, me dégoûte de l'existence »* (6).

Le repos, le travail, la solitude, le monde, la ville, la nature, tout est cause adjuvante pour son ennui. Il en est convaincu. Mais il se résigne. « J'espère m'habituer à mon vide et rien de plus », écrivait-il en 1870 à Georges Sand. « Je me sens vieux, usé, écœuré de tout. Et les autres m'ennuient comme moi-même. Cependant je travaille, mais sans enthousiasme et comme on fait un pensum... Je n'attends plus rien de la vie qu'une suite de feuilles de papier à barbouiller de noir. Il me semble que je traverse une solitude sans fin, pour aller je ne sais où. Et c'est moi qui suis tout à la fois le désert, le voyageur et le chameau... Je suis

(1) Mai 1872, 4^e série, p. 113.

(2) 1846, 1^{re} série, p. 181.

(3) Oct. 1846, 1^{re} série, p. 264.

(4) 1858, 3^e série, p. 184.

(5) 1872, 4^e série, p. 98.

(6) 1872, 4^e série, p. 105.

raisonnable. Je sors tous les jours et je rentre chez moi las, et encore plus embêté, voilà ce que je gagne » (1). Il écrivait ce dernier passage en 1875, à cinquante-quatre ans.

Ce grand nombre de citations était nécessaire : ce n'est pas par exception qu'il s'ennuie : c'est de l'adolescence à la mort, de dix-sept à cinquante-neuf ans.

Il est nécessaire de revenir, avec un certain détail, sur les divers côtés de sa riche nature ; ils ont été, pour la plupart, entièrement dénaturés.

On connaît les autres aspects de sa sensibilité : son dévouement à ses amis, son désintéressement pécuniaire et ses générosités pour les siens (2), ses blessures d'affection éprouvées devant la défection de ceux qu'il avait aimés, sa pudeur extrême de tout ce qui était sentiment intime, ses colères généreuses et sa haine du bourgeois, qui n'était peut-être qu'une manifestation de son horreur du présent.

Car il supportait mal tout ce qui était *actuel*. S'il vécut seul, ou à peu près, c'est peut-être parce qu'il se savait difficile à vivre. La sensation du moment lui paraissait terne, vide, sans aucune saveur. Comment s'étourdissait-il ? Il semble que pendant longtemps il ait abusé du tabac et du café. Mais c'est surtout dans son imagination qu'il puisait pour combler le vide de son ennui. Il avait le sentiment nostalgique du passé. Ses moindres brouillons, il les conservait pieusement (3). Il repensait constamment à sa vie écoulée. Là où il n'était plus et où il ne pouvait plus aller lui paraissait un paradis. On sait, par Maxime Du Camp (4), qu'en Egypte et en Tunisie, devant les paysages splendides, auprès des monuments qu'il admirait, il ne se sentait pas encore rempli de l'épanouissement qu'il espérait (5). Mais, de retour à Croisset, il évoquait à nouveau les grands horizons, la lumière éclatante, la vie large et les mœurs amples. Enfin, il fuyait le présent d'une façon plus active encore par la création d'œuvres d'imagination. Mais, à dire vrai, tandis qu'il peinait sur *Salammbo*, il songeait incessamment au plaisir d'écrire un roman moderne traitant de mœurs bourgeoises. Et ainsi, de même toujours, il tendait vers ce qui n'était pas l'occupation forcée du moment. Pendant le labeur de *Madame Bovary*, il rêve de *Salammbo* ; pendant celui de *Salammbo*, il songe à l'*Education sentimentale*, ce dernier

(1) 1875, 4^e série, p. 235.

(2) V. les *Lettres à sa nièce Caroline*.

(3) L. BERTRAND. *Gustave Flaubert* (avec des fragments inédits), 1912.

(4) *Souvenirs littéraires*, 1882-1883, 2 vol., Hachette.

(5) « Et puis le soleil ! Le soleil ! C'est un immense ennui qui dévore tout. » *Correspondance*, 1^{re} série, p. 212, janv. 1833.

roman n'est pas plus tôt en train qu'il voudrait écrire *Saint-Julien-l'Hospitalier* et *Hérodias* ; et, tout en copiant les traités anciens de vénérie, à la Bibliothèque nationale, il désire déjà entamer *Bouvard et Pécuchet*. Entre deux ouvrages, lorsqu'il est livré à lui-même et au spectacle des bourgeois de Rouen, il s'enfuit dans la Thébàide où se déroule la *Tentation* de son *Saint Antoine* (1).

M. Louis Bertrand a fait justice de cette légende, qui s'était établie sur quelques bribes de ses théories esthétiques, de la soi-disant impassibilité de Flaubert (2). Il critiquait au contraire chez Leconte de Lisle, « l'affectation de noblesse, le dédain de la vie moderne sacrifiée à un faux idéal antique », et déclarait que « l'idéal n'est fécond que lorsqu'on y fait tout rentrer. C'est un travail d'amour et non d'exclusion... » (3). « Je ne suis pas aussi bête, dit-il ailleurs, pour préférer des phrases à des êtres. » Il avait part aux émotions de son pays et s'intéressait vivement à la politique, malgré son dédain pour elle. Enfin, son idéal passionné pour son art, auquel il a tout sacrifié, n'est pas le fait d'un indifférent.

Ses jugements formulés d'une façon parfois entière, sans nuances, lancés comme des boutades, avec le désir évident par instants d'épater le bourgeois, ce qu'il rapportait de sa difficulté à travailler, ses fameuses « affres du style », tout cela lui a fait la réputation d'un esprit incomplet. On l'a surnommé le « patron des ratés » (4). Son ami Maxime Du Camp a eu le souci de le présenter ainsi à la postérité ; et il n'a rien négligé pour que son portrait parût définitif. Selon lui, la névrose de Flaubert avait arrêté son développement intellectuel, et il en était résulté un talent imparfait : « Sans elle il aurait eu du génie » (5).

Sa difficulté à écrire peut relever de deux causes : ou de sa névrose, — on sait que les épileptiques éprouvent souvent après leurs crises ou

(1) *Correspondance*, passim.

(2) Ouv. cité.

(3) *Correspondance*, 2^e série, 366.

(4) TARDIEU. Le mot serait d'Augustin Filon.

(5) On se rend mieux compte aujourd'hui de la nature du sentiment qui incitait Du Camp à diminuer toutes les supériorités qu'il avait approchées, lui qui avait espéré aussi devenir un grand écrivain. Il raconte qu'il a rencontré deux fois Alfred de Musset dans les salons : la première fois il était ivre, la seconde il faisait une récitation accompagnée d'une musique jouée par Gounod : ce fut un four gênant. Il n'a vu qu'une fois Lamartine : il dormait profondément tandis que l'on exécutait de la très belle musique et son pied projeté en avant, ce fameux pied aristocratique et cambré dont il était si vain, se montrait déformé par un énorme oignon. Intime de Flaubert et l'un des rares auxquels celui-ci eut confié l'existence de ses crises, il a été le premier à les révéler au public. Et ainsi de suite...

leurs simples vertiges, un grand ralentissement dans le cours de leurs associations d'idées (1) ; — ou à des scrupules d'auteur difficile. Il avait en effet, le goût de la perfection poussé à l'extrême ; c'était aussi un grand scrupuleux, et le soin particulier qu'il prenait toujours de se documenter sur son sujet avant d'en rien écrire en témoignait. Peut-être même, poussait-il ce souci jusqu'à l'obsession scrupuleuse.

Les récentes publications ont révélé une œuvre beaucoup plus considérable que l'on ne pensait : dix-huit volumes au lieu des cinq qui avaient paru de son vivant. « Désormais, dit M. Bertrand, il ne sera plus permis de croire, même au lecteur le plus malveillant, qu'il écrivait péniblement, qu'il n'a jamais connu la joie du travail abondant et facile. Nous savons, au contraire, que sa facilité était extrême : il n'est que de lire, pour s'en convaincre, la première *Tentation de saint Antoine* et la première *Education sentimentale*. Le jet lyrique, chez lui, était, à l'origine, d'une puissance et d'une largeur merveilleuses. S'il faut le blâmer, c'est d'avoir volontairement contrarié ses dons naturels » (2).

Sa force de travail, si l'on y songe, était remarquable. Il lisait dans la matinée, écrivait tout l'après-midi et très tard dans la nuit. Avant de se coucher, il trouvait le temps d'écrire de longues lettres, où il a certes mis ce qui lui tenait le plus à cœur, et de noter encore sur ses *carnets* les moindres faits de sa journée, et les projets dont son imagination était remplie, comme s'il craignait de rien perdre de lui-même. Au lit, il lisait encore des classiques, en communion journalière, non pas uniquement avec ceux du *xvii^e* siècle, mais encore avec ceux de la Renaissance et du Moyen-Age (3). Son érudition, comme celle de Victor Hugo, de Taine et de Renan, était considérable, et nous ne savons pas qu'elle ait été mise en défaut (4). Il savait l'anglais, s'était remis au latin et au grec ; possédait à fond Spinoza, avait lu pour *Bouvard et Pécuchet* presque tous les philosophes, les médecins et les livres des autres sciences, tant anciens que modernes ; pour *Saint Antoine*, un nombre remarquable de livres sur les religions, les arts et les civilisations anciennes ; il avait sûrement

(1) J. ROGUES DE FURSAC. *Les écrits et les dessins dans les maladies nerveuses et mentales*. Paris, Masson, 1905, et enseignement oral.

(2) Ouv. cit. Avant-propos.

(3) V. entre autres ses réponses aux critiques sur *Salambô* in *Correspondance*.

(4) « Ce fut un bourreau de lecture : ses carnets nous le prouvent . . Lui-même dressait de temps en temps, la liste des livres qu'il avait dévorés pendant une saison. Ce sont de véritables catalogues qui rappellent le pantagruélique appétit livresque des héros de Rabelais. En juin 1874, il calcule que, depuis le mois d'août 1872, il a lu exactement 309 volumes, soit environ un volume tous les deux jours ». BERTRAND, ouv. cit., in *finem*.

pratiqué tout ce qui intéressait la civilisation punique, avant d'écrire *Salammbô* ; il passe trois mois à la Bibliothèque nationale pour se documenter sur *Saint Julien*. Sa correspondance témoigne encore de son effort pour ne rien avancer dans l'*Education sentimentale* qui ne fut confirmé par les journaux, les écrits et les déclarations des témoins mêmes de la Révolution de 48, etc..., etc... Mais outre les livres utiles à ses travaux, il en lisait d'autres, curieux, peu connus, substantiels, pour le plaisir.

Il restait ainsi enfermé des mois à Croisset. Et cette vie, il l'a menée presque sans interruption pendant trente ans.

Que l'on songe à tous ces dons d'observateur, de critique, d'historien, de créateur et d'artiste, et l'on sera forcé de reconnaître qu'il fut, quoi-qu'on en ait pu dire, très intelligent. Car il est peu d'hommes qui aient réuni des aptitudes, aussi singulières et généralement opposées, de précision scientifique et de vaste imagination.

S'il ne fut pas un homme d'action extérieure, il dépensa incontestablement des qualités d'homme d'action tout de même, puisqu'il fut un grand créateur et un grand volontaire. Son activité et son labeur étaient, en définitive, incessants, et toute sa vie apparaît comme un long effort, toujours soutenu par un idéal qui ne manquait pas de fierté et de grandeur. Et nous ne voyons pas dans tout cela les preuves de cette aboulie et de cette aprosexie, ni les stigmates psychasthéniques qui constitueraient le fond de sa nature d'après M. De Lastic (1).

Presque tous ses rêves furent réalisés, et tels qu'ils les avaient formulé dès son adolescence : ne vivre que pour l'art, sans se mêler à la vie des bourgeois, sans avoir à se soucier de gagner sa vie, être réaliste et romantique, voyager en Orient, ne publier qu'au temps voulu et choisi par lui, vivre caché, ne livrer que son œuvre. Il sut prendre de Paris et de la province ce qui était nécessaire à son développement. Il posséda la gloire du premier coup ; aucun de ses romans ne sombra. Il eut des disciples. De l'amour, il eut tout ce qu'il en avait espéré. L'amour platonique et désintéressé pour M^{me} Schlésinger ; l'amour passion fait de tendresse et d'enthousiasme physique avec Louise Colet, dont la beauté sculpturale était alors renommée ; l'amour sensuel et pittoresque des voyageuses espagnoles de Marseille et de la courtisane égyptienne Ruchouk Hanem. Il eut l'estime et l'amitié de personnes célèbres et qu'il appréciait. Il fut toujours entouré d'affections : celle de sa mère, de sa nièce ; celle de Louis Bouilhet ; celle de Georges Sand, etc... Il connut

(1) D^r PHILIBERT DE LASTIC. *La pathologie mentale dans les œuvres de Gustave Flaubert*. Thèse de Paris, 1906.

aussi l'amitié intellectuelle et tendre de cette demoiselle des Genettes avec qui il correspondit si longtemps et qu'il ne rencontra jamais.

Avait-il plus de motif d'ennui que n'en auraient pu avoir un Michel-Ange, un Kant, un Newton, un Renan, etc..., cloîtrés de même dans la réalisation de leur idéal ?

Il ne paraît pas avoir présenté de signes physiques apparents de dégénérescence. Il était beau, grand, robuste, rappelant l'image que l'on se fait des Normands de la Conquête. Bon nageur, mais détestant la marche. Grand appétit et connaisseur en bons vins. Il parlait fort, scandant ses mots quand il déclamait et même dans la conversation. Souvent il a parlé de son « gueuloir » ; les auditeurs aussi.

Son hérédité et son observation médicale ont été rédigées par Binet-Saunlé (1) d'une part, et par Dumesnil (2) de l'autre. Il n'y a pas lieu d'y revenir (3). Retenons seulement les violents accès de colère du père, très courts et pour des motifs futiles, sa scrupuleuse exactitude, sa tuberculose ; la nervosité et les hémoptysies de la mère, morte d'une attaque à 76 ans, et les trois frères morts dans l'enfance.

Relevons dans la récapitulation que M. Binet-Saunlé a faite en grande partie d'après la correspondance : dans l'enfance, les chutes suivies de morsure de la langue, pendant qu'il lisait (4) ; ses idées de suicide à 13 ans ; ses violentes colères entre 13 et 16 ans ; son désir de se châtrer vers 20 ans ; à 22 ans ses premières attaques convulsives ; à 25 ans son rhumatisme musculaire cervical ; à 28 ans, en Egypte, son anesthésie aux piqûres des moustiques ; à 30 ans, début de calvitie et d'obésité ; à 33 ans, une glossite aiguë qui a prêté à discussion : conséquence d'une morsure de la langue pendant une attaque, ou de l'usage abusif de pipes à tuyaux très courts ? A 38 ans une blépharite, assez souvent des migraines et des douleurs rhumatismales. A 53 ans, 3 accès d'asthme au cours d'une grippe. Enfin, entre 52 et 53 ans, il déclare assez souvent

(1) *Chronique médicale*, 7^e année, n° 21, 1^{er} nov. 1900.

(2) René DUMESNIL. *Flaubert et la médecine*. Thèse de Paris, 1905.

(3) Père : ancien interne de Dupuytren ; exempté du service militaire pour hémoptysies. Intelligent et très actif. Violents accès de colère. Très nerveux et sensible. Mort d'un phlegmon à la cuisse.

Mère : très impressionnable. Quelques hémoptysies. Pleurésie à 64 ans. Névralgies. Zona à 71 ans. Migraines. Hallucinations funèbres à la mort de sa fille (?) Petite attaque à 73 ans ; morte à 76 ans.

6 enfants : Achille, chirurgien : douleurs rhumatismales : deux garçons morts dans l'enfance ; Gustave ; un garçon, mort dans l'enfance ; Caroline, rhumatismes migraines, engelures, morte des suites de couche.

(4) DE GONCOURT. In *Journal*.

avoir frisé la folie et le suicide. Il a des attaques fréquentes suivies de migraine.

Vers 1850, à 29 ans, il paraît probable que dans la Haute-Egypte, à Esneh, la courtisane Rouchouck Hanem lui communiqua la syphilis (1).

Sa mort brusque et non subite, survint à 59 ans.

On sait, enfin, que l'accord n'est pas fait sur la nature de ses « crises de nerfs » (2) et que ceux qui mettent en doute l'épilepsie s'appuient principalement sur le fait qu'elles semblent avoir toujours été conscientes.

L'existence d'ictus épileptiques *mnésiques*, constatés aujourd'hui chez des épileptiques avérés, trancherait peut-être la question.

En résumé : un homme très probablement épileptique, doué de grandes supériorités intellectuelles, d'une exceptionnelle puissance de travail, d'une forte volonté, d'une activité ininterrompue, et qui eut le rare bonheur de réaliser presque tout son idéal, normal quant à son affectivité — souffre pendant son existence entière d'un ennui incurable. — C'est bien de l'ennui véritable qu'il s'agit : car il le distingue lui-même du *découragement*, de la *fatigue*, de l'*indifférence* et des sentiments *mélancoliques* qu'il connaissait bien. Contre cet ennui il ne connaît qu'un adoucissement : l'art et le travail.

II

L'ennui persiste à travers les distractions quelles qu'elles soient : travail ou plaisirs.

Nous en choisissons trois exemples : deux parmi les contemporains, le troisième est pris dans l'histoire.

(1) Trois mois après son premier contact avec elle, il repasse à Esneh et constate « qu'elle était malade ».

(2) DUMESNIL, ainsi que HENNEQUIN (*Etudes de critique scientifique ; quelques écrivains français : Gustave Flaubert*, 1 vol., Paris, Perrin, 1900), disent *hystéro-neurasthénie*, parce que le début n'avait eu lieu qu'à 22 ans, que la conscience était conservée et que « rien, sauf le caractère emporté, n'a d'analogie parmi les particularités intellectuelles des épileptiques. »

Observation XX.

Eugène B..., 25 ans, constitution peu robuste, mais santé normale, pas de maladies graves.

Sa mère a des migraines continuelles et même des crises dites de neurasthénie. « Famille de nerveux » du côté maternel, mais rien de nettement caractérisé.

C'est un commerçant. Il a aussi des tendances intellectuelles et artistiques ; il est musicien. Sa situation est très aisée. Son genre de vie est celui d'un bourgeois, mais sans rien d'étriqué : automobile, maison de campagne, etc... Il habite une grande ville de province.

Il a quelques amis et passablement de connaissances. Il passait jusqu'à maintenant pour « un peu original » et renfermé, mais sans excès. Il a eu des maîtresses. Il a aimé le jeu et adoré le théâtre. Il sortait généralement tous les soirs avec ses amis ou sa maîtresse.

Son caractère était assez gai, mais avec des « lassitudes brusques. » Il n'a éprouvé aucune déception sérieuse.

Depuis deux ans, il est à la tête de sa maison de commerce, et il a réussi à augmenter le chiffre d'affaires et les bénéfices.

Il y a environ un an, il s'est rendu compte qu'il s'ennuyait, sans cause. Ses plaisirs d'autrefois ne l'amusaient plus. Il lui arrive de sortir parce qu'il s'ennuie chez lui, et d'y rentrer après quelques instants, dégoûté à l'avance de tout ce qu'il pourrait entreprendre. Plusieurs fois même il a quitté brusquement le théâtre au cours de représentations auxquelles il s'était fait, par avance, un plaisir d'assister.

Au cours d'une nuit passée avec une femme qu'il désirait depuis longtemps, il la quitte brusquement, parce qu'il éprouvait près d'elle un ennui intolérable.

Actuellement, il ne s'intéresse plus ni à la lecture, ni à la musique. Il ne se sent plus aucun désir ; il n'éprouve plus aucune affection qui l'attache fortement. Tout lui est indifférent, et il passe des heures dans son fauteuil, accablé sous le poids d'un lourd ennui.

Les siens se sont aperçus de ce changement progressif. Il a été incapable de leur en fournir l'explication, lui-même n'en voit pas la raison.

Malgré cet ennui, il a travaillé avec ardeur à augmenter le rapport de son commerce : l'inventaire a donné 30,000 francs de bénéfices en plus. Il déclare que cette constatation lui a été totalement indifférente.

Il n'éprouve aucune envie de se marier, ni aucune aspiration à changer de vie. B... redoute au contraire que cet état ne se perpétue toute sa vie.

La seule chose qui l'intéresse un peu, c'est le travail commercial. Il passe toutes ses journées au magasin et oublie un peu de cette façon qu'il s'ennuie. L'activité qu'il déploie alors est remarquable. Mais cette activité n'est pas en elle-même un plaisir. Elle l'empêche de penser qu'il s'ennuie. B... retombe d'ailleurs dans cet ennui dès qu'il a quelques minutes de répit.

Aucun surmenage. D'ailleurs, il a essayé du repos, des voyages, et de toutes les distractions sans succès.

Observation **XXI**.

Auguste A..., 26 ans, robuste ; fait des sports à l'occasion. Pas de maladies sérieuses.

Hérédité normale : on remonte jusqu'aux grands-parents des deux côtés sans trouver tare nerveuse. Frères et sœurs également bien portants.

Son éducation a été très soignée. Il a ses diplômes universitaires. Sa culture est à la fois scientifique et artistique.

La fortune est honorable et les relations brillantes.

Il vit à Paris depuis quelques années.

Il possède un physique agréable et n'a éprouvé aucune déception amoureuse.

La seule contrariété qu'il y ait à signaler, ce sont deux échecs, un aux examens de polytechnique, l'autre à une première tentative pour atteindre l'agrégation de sciences.

Il déclare que depuis l'âge de 17 ans, il s'est continuellement ennuyé. Cet ennui est général et s'étend à toutes les distractions et à toutes les formes de l'activité : le travail l'ennuie, bien qu'il ait choisi librement sa carrière et ne conçoive pas une activité plus intéressante que celle de l'esprit. L'exercice physique lui paraît un simple dérivatif, mais ne lui procure aucune joie : il s'est lassé très vite de tous les sports auxquels il s'est essayé.

Bien qu'il vive avec une femme qu'il a choisi par amour, bien qu'il persiste à avoir de l'affection pour elle, il considère l'amour comme une « passion sans joie. » Ses manifestations lui apparaissent comme une corvée fastidieuse.

Il avoue ne trouver aucun plaisir dans la conversation, même celle de ses amis. Quant aux distractions extérieures, théâtre, monde, promenades, il les fuit autant qu'il peut. Les voyages « l'assomment. » Parti

de Paris avec l'idée de se désennuyer, il n'est pas plus tôt installé ailleurs que l'ennui recommence plus intense.

Il reconnaît qu'il ne peut plus lire un volume avec intérêt. Les seules choses qui le distraient un instant sont des amusements puérils et mouvementés, comme de jouer au ballon ou à cache-cache. C'est d'ailleurs avec une gaieté absolument factice qu'il s'y livre : elle tombe au bout de quelques minutes.

Il a manifesté à plusieurs reprises des intentions de suicide et a affirmé que sans la considération des liens de famille, rien ne le retiendrait.

A... analyse lui-même son état d'âme avec beaucoup de clairvoyance : il constate qu'il s'agit de ce qu'il nomme « une tristesse organique », contre laquelle il n'espère pas trouver de remède.

Cependant, il est travailleur et actif, tant dans le domaine physique que dans la sphère intellectuelle. Il a écrit plusieurs travaux et prépare très consciencieusement des examens et des concours sérieux.

Son temps, il le passe dans les bibliothèques ou dans son bureau de travail.

En outre, A... s'occupe encore de ses affaires pécuniaires.

Il ne présente aucun laisser-aller, ni aucune négligence.

Bref, il ne donne nullement l'impression d'un individu déprimé.

Observation XXII

Si l'ennui de Flaubert a été méconnu, celui de la marquise Du Defand, par contre, a étonné les critiques à chaque nouvelle publication de faud, par contre, a étonné les critiques à chaque nouvelle publication de

Marie de Vichy, marquise Du Deffand, naquit le 25 décembre 1697 au château de Chaumont, de Gaspard II, comte de Vichy et d'Anne Brulard, sa femme.

Le père semble avoir assez bien réalisé le type du gentilhomme campagnard de ce temps, « orgueilleux de son nom, passionné pour sa terre, exact à payer ses dettes et âpre à exiger son dû. » Dur et despote avec ses

(1) HENRY JULIA. Les amis de Voltaire in *Semaine*, 15 nov. 1850; — SAINTE-BEUVE. *Causeries du Lundi*. Paris, 1859, t. XIV, et les *Nouveaux Lundis*, t. I; — BARBEY D'AURÉVILLY. *Littérature épistolaire*. Paris, 1892, article du *Pays*, 2 août 1839; — SCHÉRER. *Études sur la littérature contemporaine*. Paris, 1865, t. III: — DE SÉGUR. M^{me} du Deffand et Horace Walpole, in *Revue hebdomadaire* du 18 janvier 1913.

enfants. Peu raffiné de goûts, peu cultivé d'esprit « Actif, énergique et robuste, il tirait gloire de sa verte vieillesse, et ne supportait pas qu'on le pût croire malade. » Il meurt en décembre 1876, rapidement, sans apparence de maladie préalable.

Le frère aîné de M^{me} du Deffand, Gaspard III, ressemblait à son père par son humeur et ses goûts. Il trompe outrageusement sa femme, et de sa liaison avec M^{me} d'Albon, naquit M^{lle} de Lespinasse. Homme d'esprit quand il le voulait, et séduisant.

Le frère cadet, Nicolas, l'abbé de Champrond, « doux, bon, cœur tendre, esprit moyen, caractère timide », rabroué par tout le monde. « L'abbé est toujours l'abbé, écrit M^{me} Du Deffand, c'est-à-dire fort bon dans le fond avec des façons singulières » (1). Sans intrigue, sans ambition, aimant la solitude.

Enfin, la sœur cadette, Anne de Vichy, marquise de Suarez d'Aulan, alerte, malicieuse, jolie, esprit mordant, caractère emporté (2).

La vie de M^{me} Du Deffand a souvent été racontée. Nous en rappellerons seulement les principaux épisodes.

On se souvient de son enfance dans un couvent de Paris et de son quasi-abandon par les siens : sa mère meurt quand elle a 13 ans, son père ne venait jamais la voir et son aïeule maternelle, la duchesse de Choiseul, s'y intéressait assez peu. On a souvent raconté aussi les anecdotes à son irreligion précoce.

En 1718, à 21 ans, elle épouse le premier qui se présente. C'est un cousin issu de germain : J.-P. Jacques, marquis Du Deffand de la Lande, colonel de dragons. Il était simple, bon, fait pour la vie de famille, « pour toutes les choses enfin qui lui furent refusées », car il ennuya sa femme.

Sitôt sortie du couvent et mariée, M^{me} Du Deffand se lie avec les femmes les plus en vue à la cour du Régent. Elle est des bals, des fêtes intimes, des petits soupers.

Nous ne savons guère sur cette période de sa vie que ce qu'elle en a raconté dans ses lettres beaucoup plus tard. Elle semble avoir voulu se jeter passionnément dans tous les plaisirs mondains. Pendant trois mois, elle a un goût effréné pour le jeu (3). Puis elle s'en dégoûte subitement. Après, ce fut la comédie de la société. Elle s'en lasse également très vite.

(1) 7 mars 1748.

(2) DE SÉGUR, d'après des documents inédits extraits des Archives départementales de la Drôme in *Esquisses et portraits. M^{me} du Deffand et sa famille*. Paris, 1908.

(3) Lettre à Craufurt du 13 février 1767 : « J'ai eu la passion du jeu, c'était le biribi, pendant trois mois, puis je m'en suis dégoûtée et je l'ai pris en horreur. »

Elle eut à un moment une certaine réputation littéraire. Mais elle abandonna vite toute prétention à écrire.

Petite, svelte, très bien proportionnée, un visage fin, « le plus beau teint du monde », des yeux remarquablement vifs, expressifs et spirituels, elle eut beaucoup d'admirateurs. Le Régent fut son amant quinze jours. Ils se séparèrent à l'amiable.

Il paraît bien qu'elle ait changé assez souvent d'amants. Lorsqu'elle eut, en 1722, quatre ans après son mariage, un amant attitré, le mari se fâcha. Ce fut la première rupture du mariage.

Ils se réconcilient deux ans plus tard. Ils avaient résolu de vivre en province. Mais ils s'y ennuyaient mortellement ensemble.

Dans une lettre du 15 mars 1727, elle se plaint déjà de chagrins vagues, de tristesse, de *vapeurs*.

Elle accompagna, dans son exil, M^{me} de Prie, son amie. Elle lui reste fidèle, malgré sa disgrâce, jusqu'à sa mort mystérieuse (oct. 1727).

En 1728 on retrouve les époux dinant et soupant ensemble, sans plus. « L'accord se dissout par l'ennui. » L'indifférence de M^{me} Du Deffand pour son mari se transforme en « aversion outrée. » Elle ne garde plus avec lui « que des rapports honnêtes. »

C'est à cette époque que commence la phase brillante de sa vie : son amitié avec la duchesse du Maine, sa liaison avec le président Hénault, et ses fameux soupers, rendez-vous des illustrations du moment.

En 1735, elle se plaint d'insomnies et désire quitter Paris définitivement pour la province.

Elle essaye de vivre quelques années avec son frère l'abbé : mais ils se fatiguent l'un de l'autre.

En 1751, elle se décide à aller à Chamrond. Il est probable que l'ennui y était pour quelque chose (1).

Elle se sent triste, isolée, malheureuse au milieu des amis qui l'entourent. Et elle quitte brusquement cette société où elle était si recherchée, se plaignant d'abandon.

A partir de cette époque, elle exprimera de plus en plus souvent ses pensées pessimistes sur la vie.

Sa vue commence à baisser.

Elle écrivait, en parlant de sa nièce, qui allait entrer en religion :

(1) Son ami Saladin lui écrivait en effet à ce propos : « Je ne sais ce que je ne donnerais point pour que de bonnes et solides raisons puissent vous faire donner au séjour de Chamrond la préférence sur celui de Paris, mais n' imaginez pas être dans le vrai quand vous pensez que s'ennuyer dans le lieu des amusements soit cent fois pis que s'ennuyer dans la retraite. »

« Elle ne sera pas malheureuse et, ce que je compte pour un très grand bonheur, elle ne mettra pas au monde des êtres qui, sans doute, seraient malheureux. C'est un des plus grands inconvénients de la vie ; tous les jours je remercie le ciel de n'avoir point d'enfants ! » (1).

La vie de province ne la désennuie pas. Elle y passe une année entière. De Chamrond elle va à Mâcon, où elle y est réduite à la société de l'évêque. Puis à Lyon, auprès du cardinal de Tenein. Elle ne se trouve bien nulle part et revient enfin à Paris (juillet 1759), persuadée maintenant qu'elle ne peut se passer de société : « J'admire votre douceur et votre raison, écrit-elle à sa sœur d'Autan, et j'envie le bonheur que vous avez de savoir vivre seule sans vous ennuyer. Je suis loin d'en être là, je saurais me passer de société. Mon état présent est une raison pour me le rendre nécessaire, mais je pensais de même avant d'être aveugle. Je suis née mélancolique, encline aux réflexions tristes. Je voudrais bien être dévote, ainsi que vous, mais notre volonté ne décide pas de nos dispositions. Ce n'est point l'attachement que j'ai pour les choses du monde qui me détourne de la dévotion, c'est mon malheur. Priez Dieu pour moi, ma chère sœur ! » (2).

Elle a fait venir sa sœur d'Autan. Mais celle-ci meurt en 1769. Elle songe à un neveu de province pour lui tenir compagnie. Celui-ci vient avec sa femme. M^{me} Du Deffand déclare d'ailleurs assez cyniquement : « Elle et son mari seront pour moi ce que sont les haies qu'on place sur les grands chemins bordés de précipices ; elles ne garantissent pas du danger, mais elles en diminuent la frayeur. » Elle prend aussi des précautions pour qu'ils ne la gênent pas. Ils se séparent au bout d'un an sans que M. de Ségur ait pu trouver traces de l'orage qui sûrement avait dû se produire.

Il est plus que probable que ses neveux l'avaient ennuyée au bout de peu de temps, comme tous ceux qui l'approchaient. Elle méprise ses familiers et cependant ne les veut que pour elle. Elle souffre « de toute apparence de froideur ou d'infidélité. » Elle s'inquiète beaucoup de la santé des siens à distance et, semble-t-il, très sincèrement. Sitôt qu'ils étaient à Paris, elle ne pouvait plus les voir. La rupture avec M^{le} de Lespinasse n'eut pas la brusquerie que l'on croit. Depuis longtemps elles vivaient en mésintelligence. Il n'y a pas lieu d'en chercher des raisons dans les événements et les caractères des autres. Elle ne pouvait vivre avec personne et pas davantage avec M^{le} de Lespinasse qu'avec son

(1) Lettre du 18 mars 1752 (de Ségur).

(2) 3 mars 1755 (de Ségur).

mari, son frère, sa sœur, ses neveux, ou avec son amant, ou avec quiconque (1). Tous l'ennuyaient bientôt. Le présent lui était, comme pour tous les ennuyés, toujours insupportable.

Elle le reconnaît avec cette lucidité que nous avons déjà signalée chez les ennuyés : « Je suis d'une humeur enragée ; tout me choque, tout me blesse, tout m'ennuie. Il faut que je me fasse des efforts incroyables pour ne pas brusquer tout le monde. » Alors elle pense se retirer dans un couvent. « Ce qui m'empêche de mettre cette idée à exécution, c'est la nécessité où je serais de changer de domestiques. Et puis, *quand j'examine mon caractère, je conclus que je ne puis trouver la paix ni le bonheur nulle part.* »

Pour cette seconde moitié de sa vie, il n'est besoin ici encore que de choisir dans une copieuse correspondance les expressions d'un ennui constant. Ses lettres égalent sur ce point l'éloquence de Flaubert (2).

On y suit la même progression que chez tous les ennuyés chroniques : ils cherchent d'abord des causes à leur ennui, s'en prennent aux autres, à la vie puis à eux-mêmes. Ils éprouvent des regrets, des remords. Finalement, ils comprennent que c'est leur sensibilité même qui est malade, essaient tous les divertissements, et, en dernier lieu, se résignent. Ils décrivent alors leur ennui avec une implacable précision.

Ce que nous possédons de la correspondance de M^{me} du Deffand contient surtout des exemples de cette dernière phase.

« Vous avez bien de l'expérience, écrit-elle à M^{me} de Choiseul, mais il vous en manque une que j'espère que vous n'aurez jamais : *c'est la privation du sentiment avec la douleur de ne*

(1) *Lettres de M^{lle} Aïssé*, XVI^e.

(2) *Correspondance de M^{me} du DEFFAUD*. Paris, 1809 ; — *Lettres de la M^{lle} du Deffand à Horace Walpole* (éditées anonymement par Miss MARY BERRY). Londres, 1810 ; — *Lettres de la M^{lle} du Deffand à Horace Walpole, depuis comte d'Oxford, écrites dans les années 1766-1788*. Paris, 1811. 4 vol. in-8°, préparées par ARTAUD DE MONTOR (d'après l'édition anglaise) ; — Id. Paris, 1912, édition corrigée ; — Id., 1824 et 1827 ; — *Correspondance inédite de M^{me} du Deffand à Horace Walpole*, par le marquis DE SAINTE-AULAIRE, Paris, 1859, 1866 et 1877 ; — *Correspondance complète de la marquise du Deffand*, édit. par M. DE LESCURE. Paris, 1865, 2 vol. ; — *Correspondance de M^{me} du Deffand* (avec notice d'ADOLPHE THIERS), Paris, 1864 ; — *Lettres inédites de M^{me} du Deffand à Maupertuis*, édit. par F. CAUSEY, in *Le Correspondant*, 1908 ; — *Lettres de la M^{lle} du Deffand à Horace Walpole*, publiées par MM. PAGET TOYNBEE, Londres, Methuen and Co, 1912 3 vol., 1^{re} édition complète, augmentée d'environ 800 lettres.

s'en pouvoir passer. L'explication de ceci serait longue et difficile ; vous en pourriez être fatiguée et ennuyée ; il vaut mieux que vous n'ayez jamais l'idée d'un tel état » (1). C'est presque une définition.

« L'usage que l'on fait de la vie, dit-elle à la même, ne devrait pas la rendre précieuse, et cependant on y est attaché, on croit toujours que l'instant qui suivra vaudra mieux que l'instant présent. » « On a beau dire, on a beau chercher, il n'y a que le contentement du cœur qui rend la vie supportable. Ceux qui n'ont nul sentiment ne connaissent ni les violentes peines, ni les vrais plaisirs. »

Elle ne fait pas vanité de cet ennui ; mais elle ne peut se retenir à chacun de ses correspondants d'en faire l'aveu, laissant toujours entendre qu'elle en dirait encore plus si elle ne craignait de les importuner. Ce n'est d'ailleurs pas un sujet sur lequel il lui soit plaisant de s'étendre.

A Craufurt, elle faisait un tableau de sa vie morale parce qu'elle le suppose ennuyé également : « Je suis aussi triste que vous, beaucoup plus malade ;... un ennui qui est le plus grand et peut-être le seul malheur de la vie ; oui, le seul, je ne m'en dédis point, excepté les douleurs. Si on pouvait séparer l'ennui de tout ce qu'on peut éprouver de fâcheux, on supporterait tout facilement. Je ferais des livres sur ce sujet ; et M. Hume, avec son grand esprit et toute sa philosophie, ne parviendrait jamais à rendre heureux par tous les raisonnements. *Notre bonheur ne peut être que l'ouvrage de la nature*, il faut qu'elle donne des goûts, des talents, ou qu'elle prive de tous genres d'esprit ; il faut s'occuper ou végéter, *la dissipation n'est que passagère* ; les passions sont une maladie de l'âme qui la soutiennent, mais qui l'usent et qui, en finissant, la réduisent au néant. Que faut-il conclure de tout ceci ? Rien, mon cher petit Craufurt ; je bâillerai dans mon tonneau, je me donnerai des soins pour rassembler des ennuyeux. De votre côté, vous jouerez, vous perdrez, vous vous ruinerez, et pour vous délivrer de l'ennui présent, vous rendrez l'avenir épouvantable. »

« Si l'on me disait de choisir, écrivait-elle à la même, de former un seul souhait et qu'il me serait accordé, je dirais sans hésiter, de ne

jamais m'ennuyer ; mais s'il fallait en choisir les moyens, jamais je ne me déciderais... Le vrai bonheur c'est d'être exempt d'ennui ; tout ce qui en préserve est également bon. Gouverner un Etat ou jouer de la toupie, me paraît égal ; mais c'est la pierre philosophale que de s'assurer de ne s'ennuyer jamais. Oh ! mon Dieu, bien loin de cela, on doit être bien sûr qu'on s'ennuiera toujours » (1).

Elle écrivait à Voltaire : « Ce n'est ni la fortune, ni les honneurs, ni même une parfaite santé que je désire, c'est le don de ne jamais m'ennuyer. »

Il lui advient de croire à un châtement naturel de la vie qu'elle a menée :

« J'étais abîmée dans les réflexions les plus noires. Je pensais que j'avais passé ma vie dans les illusions, que j'avais creusé moi-même tous les abîmes dans lesquels j'étais tombée, que tous mes jugements avaient été faux et téméraires, et toujours trop précipités, qu'enfin je n'avais parfaitement bien connu personne, que je n'en avais pas été connue non plus, et que peut-être je ne me connaissais pas moi-même... Je détourne ma vue de la mort autant qu'il est possible ; je ferais de même de la vie, si cela se pouvait. Je ne sais pas laquelle des deux mérite la préférence ; je crains l'une, je hais l'autre. »

« Je me hais et je me méprise », dit-elle quelquefois.

« Je m'ennuie, et vous, vous ennuyez ; vous trouvez des ressources en vous ; *je ne trouve en moi que le néant*, et il est aussi mauvais de trouver le néant en soi, qu'il serait heureux d'être resté dans le néant. Je suis donc forcée à chercher à m'en tirer ; je m'accroche où je peux, et de là viennent toutes les méprises, tous les mécontentements journaliers, et un dégoût de la vie qui est peut-être bon à quelque chose ; il me fait supporter patiemment les délabrements de la vieillesse, et diminue la vivacité et la sensibilité pour toutes choses » (2).

« Je consume tout mon temps en regrets ou en désirs, écrit-elle à son amie M^{me} de Choiseul, *je ne vis que dans le passé et dans l'avenir. Je ne fais rien du présent.* Je n'en ai la sensation que par le désir d'en être quitte. Je suis honteuse de l'emploi que je fais de la vie ; les bêtes à quatre pattes en tirent mieux parti que moi, loin d'avoir aucun avantage sur elles ! La nature qui leur a ôté le souvenir, la prévoyance et la réflexion, les a bien mieux traités que nous. A quoi nous servent nos facultés ? A nous empêcher de jouir de tout. »

(1) 23 mai 1767.

(2) 26 juin 1768.

La correspondance est d'abord une distraction : « Je m'ennuierai à la mort, écrit-elle au président Hénault, si je n'avais pas l'occupation d'écrire à mon ami, précisément comme Caylus, qui grave pour ne pas se pendre. » Ailleurs, elle dit : « Je lirais la malle des courriers. »

Elle essaye de l'amitié des philosophes, Montesquieu, d'Alembert, Voltaire, et cherche auprès d'eux les conseils qui donnent la façon de guérir. « Nous nous confirmerons l'un et l'autre dans la résolution de ne pas faire dépendre notre bonheur de nous-mêmes, dit-elle à d'Alembert¹; je vous apprendrai à m'en passer. Cherchez-moi quelque secret contre l'ennui, et je vous aurai plus d'obligation que si vous me donniez celui de la pierre philosophale » (1).

A Voltaire aussi elle demande secours : « Il n'y a, à le bien prendre, qu'un seul malheur dans la vie, qui est-celui d'être né. Il n'y a aucun état, quel qu'il puisse être, qui me paraisse préférable au néant... Consolez-moi, écarterez les vapeurs noires qui m'environnent. » Dans une lettre qu'elle lui adresse en 1764, elle fait une distinction particulièrement heureuses entre l'état de fatigue et celui d'ennui : « Toutes mes observations me font juger que moins on pense, moins on réfléchit, plus on est heureux ; je le sais même par expérience. Quand on a une grande maladie, qu'on a souffert de grandes douleurs, l'état où l'on se trouve dans sa convalescence est un état très heureux ; on ne désire rien, on n'a nulle activité, le repos seul est nécessaire. Je me suis trouvée dans cette situation, j'en sentais tout le prix, et j'aurais voulu y rester toute ma vie... » Et plus tard, dans le même ordre d'idées, à Craufurt : « Toujours des insomnies, toujours des étourdissements, et depuis trois jours la tête embarrassée d'un rhume qui me rend tout à fait imbécile... Si je n'étais pas un peu malade, je crois que je m'ennuierais beaucoup ; mais la mauvaise santé tient lieu de compagnie » (2) Voltaire lui répondait : « Vous me faites une peine extrême, Madame ; car vos tristes idées ne sont pas que du raisonner : c'est de la sensation » (3).³

Car ses amis paraissent s'être très bien rendu compte des racines que prenait cet ennui dans son tempérament. D'Alembert lui avait déjà écrit en 1752 : « Je dirais presque de votre existence ce que Maupertuis disait de la gaité de M^{me} de la Ferté Imbault, qu'elle n'était fondée sur rien. »

Puis, elle désira en vain de pouvoir être dévote, ce qui lui paraissait, l'état le plus heureux de cette vie. Elle essaya « de chercher dans les

(1) Lettre du 22 mars 1753.

(2) 24 mai 1764.

(3) 13 nov. 1774.

pratiques de la religion ou des consolations une ressource contre l'ennui. » Elle n'y parvient pas plus que dans sa jeunesse : « J'avais dix ans, rappelle-t-elle, que je commençais à n'y rien comprendre. »

En dehors des heures où elle reçoit, et pendant ses nuits d'insomnie, elle tue le temps par la lecture. « Je fatigue, dit-elle, quatre gossiers par jour, trois laquais et un invalide ! » Mais presque tous les livres l'ennuient : « L'histoire parce que je n'ai pas de curiosité, la morale parce qu'on n'y trouve que des idées communes et peu naturelles, les romans parce que tout ce qui tient à la galanterie me paraît fade et que la peinture des passions m'attriste. »

Voici son emploi du temps : « Je ne me couche qu'à une heure ou deux, je ne dors point, j'attends les sept heures avec impatience ; mon invalide arrive, et il me lit quelquefois quatre heures avant le sommeil ; quand je m'endors, c'est à onze heures ou midi, ou souvent encore plus tard ; je ne me lève qu'à cinq ou six heures. Tout cela n'est fini qu'à sept, les visites arrivent, puis le souper, puis le fôte. Voilà la journée passée, dont il ne reste rien, que le regret d'employer si mal son temps, surtout quand on réfléchit sur le peu qui reste. »

Elle néglige d'ajouter qu'elle entretenait une correspondance très active avec ses amis.

Ce qu'elle était dans ses réceptions, et tous ceux qui ont fréquenté chez elle, Français et étrangers de marque, on l'a dit et redit. Mais quel que soit le nombre et la variété des visites, ils lui semblaient toujours insuffisants pour la distraire. « Que la chère soit bonne, disait-elle à son cuisinier ; j'ai besoin de monde plus que jamais. » Et de moins en moins elle regarde à la qualité des convives. On y voit moins de littérateurs. Ce qui importe avant tout, c'est le nombre et le changement.

« Je me contente de rendre les moments présents supportables, écrit-elle à Voltaire... ; j'écarte la tristesse autant qu'il m'est possible, je me livre à toutes les dissipations qui se présentent. »

Elle « veut des particuliers de cinquante personnes », elle ne se soucie que de ce dont elle ne se soucie pas » (1).

La société l'ennuie et elle ne peut s'en passer, la préférant à la solitude. « Il n'y a personne à Paris, dit-elle en 1756, et je m'ennuie beaucoup. » Et encore : « Je n'estime personne et je ne puis me passer de ceux que je méprise... vous ne sarez point l'abattement où je tombe quand je crains de passer mes soirées seules. C'est un point fixe que j'ai dans la tête, une espèce de folie ! »

(1) Mot de son amie la duchesse du Maine,

Puis c'est un grand nombre de passades d'amitiés ; des engouements pour tout ce qui est nouvelle réputation. Elle reçoit avec empressement les étrangers, principalement des Anglais. Elle organise des parties de campagne, et sort tous les soirs quand on ne soupe pas chez elle.

Elle s'en fatigue vite : « J'eus hier douze personnes et j'admirais la différence des genres et des nuances de la sottise ; nous étions tous parfaitement sots, mais chacun à sa manière, tous semblable, à la vérité, par le peu d'intelligence ; tous fort ennuyeux ; tous me quittèrent à une heure, *et tous me laissèrent sans regrets* » (1).

Elle constate sa parfaite indifférence à ce qui réussissait autrefois à la distraire : « Ce n'est point la solitude qui cause mon ennui, déclare-t-elle à M^{me} de Choiseul, je vois assez de monde, je suis rarement seule ; mais tout ce que je vois m'est indifférent » (2). « Les spectacles de M^{me} de Villeroy sont finis, ou du moins suspendus : je n'y ai pas grand regret, parce que je ne me soucie de rien. » Au sortir d'une soirée : « *Je me croyais dans un désert ; je ne voyais pas d'horizon, pas un arbre, pas une plante, pas une herbe, rien que du sable et de la poussière. Eh bien ! cela n'est-il pas honteux ? J'aimais encore mieux cela que d'être seule !* »

Il en est bientôt de même pour ses propres réceptions. « Je soupais hier chez le président, en nombreuse compagnie..., je m'y ennuyais à la mort. Ce soir je donne à souper ; demain ce sera mon assemblée des dimanches... ; tout me paraît égal..., tout me paraît ridicule, insipide et ennuyeux » (3).

M^{me} Du Deffand finit par prêter aux autres sa façon de ne rien sentir ; « J'admirais hier soir la nombreuse compagnie qui était chez moi ; hommes et femmes me paraissaient des machines à ressort, qui allaient, venaient, parlaient, riaient sans penser, sans réfléchir, sans sentir... » (4). A M^{me} de Choiseul qui lui marquait tant d'affection : « Vous savez que vous m'aimez, vous ne le sentez pas. »

L'espoir même lui échappe de parvenir jamais à s'étourdir : « Je tue le temps en attendant qu'il me tue ; ce n'est pas le plus mauvais service qu'il puisse me rendre. Je me dissipe autant que je peux, mais *c'est un vilain monstre que l'ennui, c'est l'hydre de la fable ; lui coupe-t-on la tête, il en revient deux.* »

Elle explique à Walpole : « Malheureusement je ne ressemble en rien à M^{me} de Sévigné, je ne suis point affectée des choses qui ne me font rien ; tout l'intéressait, tout réchauffait son *imagination* : la mienne

(1) 30 novembre 1767.

(2) 20 février 1767.

(3) 31 juillet 1772.

est à la glace. *Je suis quelquefois animée, mais c'est pour un moment : ce moment passé, tout ce qui m'avait animée est effacé au point d'en perdre le souvenir.* »

La lecture et la conversation, où elle s'échappait encore, perdent aussi leurs vertus ; elle l'apprend à l'abbé Barthélemy : « La vie m'ennuie, mon cher abbé, rien ne réveille mon âme, ni conversation, ni lecture... »

Enfin, le mot le plus désabusé et clairvoyant qu'il soit sur l'ennui : « *c'est le ver solitaire qui absorbe tout et qui fait que rien ne profite.* »

C'est, pour finir, la constatation du véritable ennui, sans plus de recherches dans le passé pour regretter ce qui aurait pu en être la cause éloignée : « Oh ! je ne voudrais pas redevenir jeune, à la condition d'être élevée comme je l'ai été, de ne vivre qu'avec les gens avec qui j'ai vécu, et d'avoir le genre d'esprit et de caractère que j'ai... » « Je n'ai plus d'illusion, le voile est déchiré ; je me connais, je me juge. Je ne regrette pas de n'être pas plus jeune, et je vois sans chagrin les pas de géants que je fais vers le but. Tous les événements sont contre moi ; mais je finis ! »

« L'ennui me fait trouver du plaisir à voir mes jours s'écouler. »

M^{me} Du Deffand est arrivée au point où elle n'a plus de passions, plus de désirs ; aucune curiosité. C'est, si l'on y songe bien, l'état des gens de son âge. Mais comme elle est loin de la sérénité habituelle aux vieillards ! » « *L'ennui, s'écrie-t-elle, l'avant-goût du néant, mais auquel le néant est cent fois préférable !* »

Nous possédons un portrait d'elle tracé par M^{me} de Genlis après une visite faite en 1776 (1). Il parfait ce que ses lettres nous laissaient connaître de sa personne.

« C'était une petite femme maigre, pâle, blanche, qui n'a jamais dû être belle, parce qu'elle avait la tête trop grosse et les traits trop grands pour sa taille.

Cependant elle ne paraissait pas aussi âgée qu'elle l'était en effet. Lorsqu'elle ne s'animait pas en causant, on voyait sur son visage l'expression d'une morne tristesse. En même temps, on remarquait sur sa physionomie et dans toute sa personne une sorte d'immobilité qui avait quelque chose de très frappant. Quand on lui plaisait, elle était accueillante, elle avait même des manières très affectueuses... »

M^{me} Du Deffand causait avec agrément ; bien différente de l'idée que je m'étais faite d'elle, jamais elle ne montrait de prétention à l'esprit ; il était impossible d'avoir un ton moins tranchant... Elle ne disputait

(1) *Mémoires de M^{me} de Genlis*, t. III, p. 108 à 116, cité dans la préface de DE LESCURE.

point ; elle était si peu attachée au sentiment qu'elle énonçait, qu'elle ne le soutenait jamais qu'avec une sorte de distraction. Il était presque impossible de la contredire, elle n'écoutait pas, ou elle paraissait céder, elle se hâtait de parler d'autre chose.

On m'avait dit que M^{me} Du Deffand était méchante ; c'est ce que je n'ai pas remarqué ; elle n'était pas même médisante... Un sentiment vif ne pouvait l'agiter longtemps ; elle n'était pas plus capable de haïr que d'aimer. Brouillée avec d'Alembert, elle me parla de ses démêlés avec lui, mais sans aigreur et sans ressentiment ; c'était un simple récit et non des plaintes... Tout ce qui ressemblait à la raison lui faisait peur ; c'était une chose extraordinaire de voir une personne de cet âge, infirme, souffrante, mélancolique, exiger des autres une éternelle gaieté, qu'elle ne paraissait jamais partager, car elle ne jouait rien.

La perte de la vue ne l'affectait pas du tout ; elle me dit qu'elle aimait mieux être aveugle que d'avoir un rhumatisme douloureux. »

M^{me} Du Deffand était vraie. « Le trait distinctif de son esprit, dit Sainte Beuve, était de saisir la vérité, la réalité des choses et des personnes, sans illusion d'aucun genre » (1). Son style a les mêmes qualités : vif, clair, direct.

Ordonnée en tout, elle fut évidemment aussi très intéressée (2). Elle n'aimait l'exagération en rien (3).

Son ennui a trompé sur son cœur. Elle a passé couramment pour une égoïste, sèche et insensible. « Il est difficile, disait de La Harpe, d'avoir moins de sensibilité et plus d'égoïsme. »

Elle eut, en effet, des mots cruels à la mort du président Hénault (4), de M^{le} de Lespinasse (5), et de son vieil ami Pont-de-Veyle. Elle avait écrit à de La Harpe : « Aimer, cela est bien heureux, je n'ai jamais pu rien aimer » (6). Mais il semble, à y regarder de plus près, qu'elle fut surtout persuadée qu'elle n'avait plus de sensibilité. Nous avons vu qu'elle dou-

(1) *Nouveaux Lundis*, t. I.

(2) Elle avait su se faire attribuer une rente par le Régent. Après sa rupture avec le président Hénault, elle en reçoit 45,000 livres. Il est probable que si elle put, dans sa vieillesse, jouir de 35,000 livres de rente, tous ses amants devaient avoir contribué à en constituer le capital.

(3) Duc DE LÉVIS. *Souvenirs et portraits*, p. 280.

(4) « Ma douleur est modérée, avait-elle écrit au moment de sa mort, j'avais tant de preuves de son peu d'amitié que je crois n'avoir perdu qu'une connaissance. »

(5) Elle dit à la mort de son ancienne demoiselle de compagnie : « Elle aurait bien dû mourir quinze ans plus tôt, je n'aurais pas perdu d'Alembert. »

(6) *Correspondance* de LA HARPE, t. III. p. 148 et suiv.

tait aussi que les autres aient pu l'aimer. « Je suis convaincue, répétait-elle à Walpole, que personne ne m'aime et que je ne puis être aimée de qui que ce soit. » Il y a là une dépréciation de soi qui donne le change.

En réalité, elle était passionnée en tout et s'enthousiasmait très vite. « La passion préside à toutes ses décisions, disait M^{lle} de Lespinasse, on la voit s'engouer d'abord et se dégoûter ensuite à l'excès des mêmes personnes, déchirer ce qu'elle louait il y a quelques jours, uniquement pour satisfaire au sentiment qui la domine, et auquel elle se livre de la meilleure foi du monde. » Walpole a confirmé ceci : « Elle est tout amour et toute aversion, passionnée jusqu'à l'enthousiasme pour ses amis, toujours anxieuse d'être aimée (il ne s'agit pas d'amants, bien entendu), enfin ennemie violente, mais franche. » Elle avait montré un grand dévouement à M^{me} de Prie. Son attachement à M^{me} de Choiseul est indéniable. Pour M^{lle} de Lespinasse, elle eut une amitié orageuse où il n'entrait pas que du dépit et de jalousie. Quand on a cette faculté d'aimer et de haïr, on n'est pas indifférent. Seulement, tous ces sentiments ne lui suffisaient pas. Elle percevait toujours un sentiment de manque, et, ayant tout, croyait ne rien posséder. Enfin, elle éprouva cette amitié passionnée pour Walpole qui les a tous deux rendus célèbres.

Cette affection d'une aveugle de soixante-dix ans, pour un homme de cinquante est restée un motif d'étonnement. On a voulu y voir un sentiment maternel dévoyé et « la revanche de la nature qui nous punit de n'avoir pas su faire les choses simples en leur temps » (1). Les trésors d'affection qu'elle avait amassés trouvaient enfin leur objet : c'était alors comme l'éveil d'une faculté restée sans emploi (2).

Cette passion dans l'attachement ne fut pas unique quoiqu'on en ait pensé. Elle avait eu un grand regret autrefois du départ de son amant de Fargis, un roué de la Régence. Elle écrivait à Craufurt comme à Walpole : « Mon petit, etc... » Mais elle faisait éprouver à ses amis, comme disait Walpole, « sans cesse l'impossibilité de la contenter. »

Pour quelles raisons ne s'est-elle pas lassée de cette amitié comme du reste ? Il faut se rappeler que Walpole était anglais. Sans doute le goût de la nouveauté était-il pour quelque chose dans son anglomanie. Elle disait adorer les Anglais. Ils la changeaient de la monotonie de son monde et Walpole avait été précédé dans ses salons par bon nombre de ses compatriotes. Les lettres de Walpole ont du charme. Puis, ils avaient tous les deux la même tournure d'esprit, spirituelle, piquante ; nous

(1) SAINTE-BEUVE. *Nouveaux Lundis*, t. I.

(2) SCHÉRER. *Etudes sur la littérature*.

dirions aujourd'hui passablement « rosse. » Enfin, ils n'habitaient pas ensemble. Walpole restait deux à trois ans sans venir à Paris. Si l'on songe qu'il redoutait avant tout d'être ridicule et que fut connue cette liaison originale, on comprendra que M^{me} Du Deffaud ait trouvé encore là un sujet perpétuel d'inquiétude, de peur de ne pas être aimée, cette crainte de voir une amitié lui échapper, dont elle souffrit toute sa vie à l'égard de tous ceux qui l'approchaient. •

Enfin, on soupçonne dans cette affection l'ardeur d'un désespoir qui veut s'accrocher au dernier espoir de salut : en l'espèce, un motif d'intrêrêt dans la vie.

Au reste, la correspondance avec Walpole est une longue clameur d'ennui, et il nous apprend que, même présent, elle s'ennuyait encore. Au sortir d'un souper ou de l'Opéra, elle voulait qu'il la mena à la campagne et refusait de se coucher avant trois heures du matin. Et lui, qui n'avait aucune raison de s'étourdir, protestait.

Ainsi même cette fameuse amitié n'avait pu suffire à remplir le vide de son ennui.

En ce qui concerne sa santé physique, on sait qu'elle souffrit de vapeurs et d'insomnie à partir de 1739. Elle mangeait trop. Tous ses amis se sont trouvés d'accord pour le lui reprocher, depuis le président Hénault jusqu'à Walpole (1). Les étourdissements, les vertiges, etc., et peut-être ses insomnies en étaient la conséquence. D'ailleurs, elle n'en était pas plus grasse (2).

Une fois elle avoue : « Je n'ai ni tempérament, ni roman. »

Elle devint progressivement aveugle à partir de 1742.

D'apparence très frêle, sa résistance à la fatigue étonnait. « Avec la santé la plus délicate, écrivait Walpole à un de ses amis, son activité la pousse à une vie fatigante qui me tuerait si je restais ici. » « Elle est d'une faiblesse herculéenne », disait-il encore. Cette activité, elle la conservera jusqu'à la fin. 0

Elle mourut en 1783, sans maladie antérieure, après un mois d'affai-

(1) 30 mars 1752.

« Si j'étais aussi sobre que vous, écrivait-elle à sa sœur, cela irait mieux, mais il n'y a point de jours que je ne fasse defeutes contre le régime (24 janv. 1847). » « Je crains de trop manger. J'ai toujours un très grand appétit, et c'est surtout le bœuf que j'aime. Je ne saurais souffrir les poulardes et les poulets ; le bœuf, le mouton, voilà ce qui me paraît délicieux ». Et pourtant le président Hénault ne cessait de réclamer le renvoi de son cuisinier tant on mangeait mal chez elle.

(2) Lettre du 7 sept. 1769.

blissement progressif, gardant, presque jusqu'au dernier jour, une lucidité remarquable et un parfait sang-froid (1).

En résumé, une femme douée supérieurement, renommée pour son esprit, de compréhension vive, d'un bon sens et d'une logique impeccables, curieuse de tout, d'un grand talent d'épistolière, comblée de tous les biens qu'elle désirait : recherchée, aimée, indépendante, fréquentant la Cour (2), les hommes et les femmes les plus remarquables de son temps par leur talent, leur célébrité ou par leur place dans la société, d'une activité infatigable, s'ennuie constamment.

Bien que nous ne possédions pas de lettres antérieures à 1739, ce que nous savons de sa vie nous permet de croire à un fond d'ennui durant toute son existence. N'a-t-elle pas avoué que l'ennui « a été et sera la cause de toutes mes fautes ? » Seulement, dans les premières années, elle espérait toujours que le lendemain apporterait ce que le jour même ne fournissait pas, et elle n'avait pas encore aperçu ce qu'il y avait de fatalement insatiable dans la nature de son ennui.

III

Nous venons de voir le besoin perpétuel de la société apparaître chez M^{me} Du Deffand comme la conséquence d'une incapacité à supporter la solitude sans ennui. Cette réaction est une des plus habituelles. Elle peut atteindre, comme chez la vieille marquise aveugle, un caractère et un degré qui permettent de la considérer comme une forme de sociabilité véritablement morbide (3). Mais elle ne peut se montrer efficace que dans ces cas où l'ennui s'est formé normalement.

L'ennui morbide recherche plutôt les réactions morbides.

(1) Dans son testament, elle « assurait avec des précautions minutieuses l'avenir de ses plus anciens domestiques. » Ses neveux n'étaient pas oubliés. Elle demandait que son corps fut ouvert.

(2) Elle occupe à toutes les époques de sa vie une grande place dans la meilleure société. Elle fut intime avec les personnes les plus considérables de la cour. La duchesse du Maine, les maréchales de Luxembourg et de Virepoix, M^{me} Necker, etc...

(3) Cf. *L'homme des foules* d'EDGARD POE.

Dans son chapitre d'étiologie de la morphinomanie, Chambard a insisté sur l'importance du rôle de l'ennui. C'est le premier auteur, croyons-nous, qui ait pensé lui donner une place parmi les causes de toxicomanie. On s'en tenait, jusqu'à lui, aux trois grands facteurs formulés par Ball : la douleur, le chagrin et la volupté (1).

L'idée de Chambard, d'ailleurs, ne paraît pas avoir eu grand succès. Nous ne voyons pas que personne ait continué à rechercher l'ennui dans les antécédents de cette catégorie de malades. M. Dupouy a cependant noté, en passant, l'ennui qu'invoquent pour s'excuser les coloniaux oisifs et fumeurs d'opium (2).

M. Janet a admis que les impulsions de certains psychopathes déprimés pouvaient s'expliquer par le besoin de remonter le niveau de leur « tension psychologique. » Il va même jusqu'à rendre compte ainsi des actes de quelques kleptomanes.

Sans vouloir discuter s'il ne conviendrait pas mieux de classer ces malades parmi des intermittents (3), nous ferons remarquer que ces réactions ne sont pas toujours motivées par un état de dépression, mais parfois par un état d'ennui. Il en serait peut-être de même de cette recherche du plaisir dans la douleur qui a intrigué la psychologie.

Nous avons déjà vu Alphonse M... (Obs. XVI) boire par ennui. Voici un autre exemple de ce groupe d'ennuyés chroniques dont les réactions, dangereuses pour eux-mêmes, semblent être

(1) « On entre dans la morphinomanie par la porte de la douleur..., par la porte de la volupté..., par la porte des chagrins, des soucis et de la fatigue. » *La morphinomanie*, 2^e édit. Paris, 1883, p. 12, cité par Dupouy in *Les opiomanes*, p. 72.

(2) « Je fume parce que je m'ennuie » est le leit-motiv de presque tous nos fumeurs ». R. DUPOUY, in *Les opiomanes*. Paris, 1912.

(3) M. JANET a montré la dépression très nette qui précède l'impulsion et le soulagement qui lui fait suite. Ce sont là, à vrai dire, les caractères bien connus des obsessions et des impulsions de toutes catégories. M. Magnan a parlé, il y a déjà longtemps, de cette « mélancolie impulsive ». Enfin, M. Ballet, à propos de dipsomanes et de sitiomanes, a vu dans cette succession de phénomènes dépressifs et impulsifs des signes d'une psychose circulaire (*Congrès des aliénistes et neurologistes de France*, Nantes, août 1909).

en rapport direct avec leur état de vide habituel. Ils espèrent ainsi que le stimulant brutal déclanchera une énergie latente.

Observation XXIII.

Jean C..., âgé de 23 ans, artiste dramatique, demande à entrer dans un asile pour être démorphinisé.

Il raconte qu'il s'est toujours ennuyé.

Au lycée, où il était un élève moyen, il préférerait ne pas se mêler aux jeux de ses camarades. Depuis, il est resté misanthrope, ou plutôt solitaire : pas d'amis, n'aimant pas beaucoup la société.

Il a ressenti l'ennui au lycée, dans sa famille, puis à Paris où il est venu pour faire du théâtre.

Il comprend exactement le sens du mot ennui sans confondre cet état avec d'autres. « Je n'ai jamais eu de goût pour ce qui amusait mes camarades. Je me distrains difficilement. Cependant je travaille beaucoup mon art. Le théâtre est la seule chose qui me passionne, je voudrais tant arriver. »

Il a commencé, il y a trois ans, par un mélange de cocaïne et de morphine. Pendant quelques mois, il a pris un peu d'éther. Jamais il n'a eu recours à l'alcool ou à un autre toxique.

Mais la piqûre de morphine seule a pu faire disparaître le sentiment pénible d'ennui.

C... a toutes les apparences d'un homme sincère, et comme c'est spontanément qu'il nous a parlé de son ennui chronique, nous n'avons pas de raison pour suspecter sa parole.

Il est engagé dans un théâtre où on joue la comédie moderne.

Très désireux de se déshabituer de la morphine, il a quitté brusquement Paris, il y a quelques mois afin de se sevrer lui-même. Mais il n'a pas pu supporter l'abstinence, et, au bout de deux jours, il revient rapidement reprendre sa seringue.

Dernièrement il s'est lié avec une jeune fille. Il espère que, grâce à elle, il va reprendre goût à la vie. Il vient dans ce but demander qu'on le guérisse.

De taille moyenne, maigre, d'apparence chétive, C... porte 16 ans.

Calme, très lucide, très maître de lui, C... n'a pas même l'attitude suffisante et le désir d'intéresser le public à sa personne que l'on serait en droit d'attendre d'un tout jeune acteur. Il n'a pas l'apparence d'un déprimé et dit ne pas se fatiguer facilement.

Pas de troubles de la sensibilité ; réflexes tendineux et cutanés normaux. Les pupilles sont légèrement contractées. Il présente de nombreuses traces de piqûres et des cicatrices d'abcès sur les fesses.

Sa puissance génitale est intacte ; il a des érections, mais douloureuses et C... nous apprend que : « La femme est satisfaite, mais pas lui. »

Les jours précédents, il prenait un peu plus de deux grammes.

Pas d'hérédité avouée.

Ainsi, ennui datant de plusieurs années, conservation de l'activité et des sentiments affectifs, volonté assez grande pour vouloir guérir, toxicomanie déterminée par un besoin de réaction contre la ténacité de l'ennui.

Baudelaire a sûrement connu l'ennui durable, pénétrant, susceptible de recourir à n'importe quelles expériences qui puissent remplir son abîme, « son gouffre. » Son goût pour l'opium et le haschisch en est-il la conséquence immédiate ? Baudelaire était trop compliqué naturellement pour qu'il soit possible de deviner à travers ses poèmes, ses *journaux intimes* (1) ou sa correspondance, la place qu'occupait l'ennui dans son habituelle mentalité. Car on peut avoir exprimé un sentiment avec plus de bonheur que quiconque, et ne l'avoir ressenti que par exception.

Barbey d'Aurévilly, dont on a dit qu'il s'était intoxiqué avec du vin, de l'éther et de l'eau de Cologne par ennui (2), offre la même complexité. On reste également incertain. On n'ose se prononcer entre la sincérité possible de ses aveux et le souci bien évident en d'autres circonstances, de se donner une attitude excentrique.

Dans ces deux cas nous n'avons plus l'unité, la simplicité, la même vérité de l'accent, ni, il faut le reconnaître, la même abondance de documents que pour Flaubert ou M^{me} Du Deffand. Les témoignages écrits ne suffisent plus à établir une observation qui s'impose, bien que posthume, par l'incontestable

(1) *Œuvres posthumes*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1908.

(2) DUPUY. Ouvr. cité, p. 280-282.

sincérité du sujet, la richesse des textes, leur précision et leur concordance. Seul le témoignage oral d'observateurs compétents pourrait être maintenant invoqué. Encore faudrait-il qu'ils eussent songé à démêler en temps voulu la part qui revenait à un ennui réel dans les réactions paradoxales de leur illustre ami.

IV

Ainsi cet ennui morbide se présente identique, quant au fond, à tout ennui. Son intensité seule varie. La plus ou moins grande facilité avec laquelle on s'en laisse distraire, nous a servi à distinguer des formes légères, moyennes et graves.

Il est des personnes qui s'ennuient habituellement, mais qui sont tirées de leur état coutumier par certaines excitations. Cette heureuse possibilité d'évasion rend l'ennui, somme toute, intermittent, du moins en apparence, car il subsiste et réapparaît dès que l'excitation du moment est tombée. Cet état correspond assez exactement à celui dont Pascal voulait faire un type normal. D'autres individus parviennent moins aisément à l'oublier.

L'ennui, en définitive, est constamment présent dans les trois variétés et mérite véritablement d'être dit *fondamental*.

Son mécanisme, il va sans dire, n'est pas le même que celui de l'ennui dont nous avons cherché la raison dans les lois psychologiques normales.

On a pourtant voulu lui trouver des causes ordinaires, c'est-à-dire tirées des idées du genre de vie et de l'orientation plus ou moins heureuse de l'activité. Ce sont les mêmes que celles sur lesquelles insistaient les vieux auteurs optimistes pour rendre compte de ce spleen qu'ils avaient sorti d'ailleurs, à peu près complètement, de leur imagination.

Si la marquise Du Deffand s'est ennuyée pendant près de quatre-vingts ans, c'est parce qu'elle n'avait pas d'idéal moral

ou religieux, qu'elle n'avait pas su s'attacher aux biens qui ne sont pas périssables, et, aussi, parce qu'elle avait épuisé toutes les jouissances et que de ses excès il était résulté un épuisement, source d'ennui (1).

Quant à Flaubert, sa solitude, son soi-disant égoïsme, son impassibilité, sa vie contre nature, corporellement et intellectuellement (2), éclairaient tout son pessimisme pour ses contemporains. Plus tard, on y a vu les stigmates de la psychasthénie (3). Enfin, on a découvert à sa morosité une origine plus profonde, mais surtout intellectuelle, dans le désaccord entre ses tendances romantiques et la réalité de son temps (4), dans le fait que son idéal d'artiste était méconnu (5), ou encore parce qu'il n'était pas assez intelligent pour comprendre le présent (6).

En admettant même que chacune de ces causes aient agi dans l'un ou l'autre cas, nous ne voyons pas que l'on puisse les faire intervenir dans la pathogénie de l'ennui de Jeanne M..., ni de celui d'aucun des autres individus présentés dans ce chapitre. Que des causes normales aient occasionné leur ennui à une période donnée de leur vie, passe encore, mais que cet ennui ait persisté toute une existence, souvent plus riche que celle de beaucoup d'autres en moyens et en aptitudes à trouver des divertissements de tous genres, voilà qui est plus difficile à admettre quand on ne regarde plus les cas isolés, mais dans leur ensemble. Nous avons du reste suffisamment insisté dans le cours même de nos observations sur la persistance d'une acti-

(1) V. SCHÉNER, SAINTE-BEUVE, TARDIEU. OUVR. cit.

(2) H. GILLOT, Z., t. XXXI.

(3) DE LASTIC. OUVR. cit.

(4) P. BOURGET. *Etudes et portraits*, t. I, p. 173. Abus de la pensée... ravages que la disproportion des rêves imaginatifs et du sort produit dans une créature trop délicate pour son milieu. Impuissance d'égaliser la vie à la pensée et au rêve » (1877). — V. également *Essais de psychologie contemporaine*, 1901, p. 124 et appendice, p. 185, éd. 1903.

(5) F. BRUNETIÈRE. *Histoire et littérature*, Flaubert et G. Sand.

(6) A. FRANCE. *La vie littéraire*, t. III, p. 298. « Cet homme, qui avait le secret tes paroles infinies, n'était pas intelligent. » Cf. FAGUET, in *Flaubert*, 1899.

vité et d'une affectivité normales et même différenciées pour qu'il soit besoin de revenir sur ce point.

D'ailleurs, comme si les circonstances s'étaient prêtées à faciliter la tâche des observateurs, nous voyons, à côté des deux principaux types de nos ennuyés, des personnalités dont le tempérament s'oppose trait pour trait à celui que nous voulons décrire.

Que l'on parcoure la correspondance échangée entre Flaubert et George Sand et l'on sera bien vite édifié. S'il est un tempérament euphorique, c'est bien celui de George Sand. Elle ne comprend pas les indignations, la tristesse, l'ennui de son ami : « Après ça, conclut-elle, peut-être que cette indignation chronique est un besoin de ton organisation, moi elle me tuerait. » Elle est restée, comme on le sait, d'une sérénité fondamentale, même dans les périodes apparemment orageuses de sa vie (1), et qui a fait toute la beauté de sa vieillesse. Vers la fin, une passivité intellectuelle, une rêverie continue, un optimisme dont les événements extérieurs ne la distraient pas, lui constituent une vie végétative et qui n'était que l'exagération de dispositions que ses contemporains ont signalé à tous les âges de sa vie (2).

Leurs deux écritures seraient également à comparer : l'une, mouvementée, rapide, impatiente qui semble protester, à chaque tournant, contre toute uniformité ; l'autre, grande, calme qui se déroule avec l'ampleur puissante des ondulations des plaines du Berry.

(1) Se rappeler, entre autres, son travail régulier, ininterrompu, pendant tout le voyage en Italie avec Musset.

(2) « Je suis arrivée, moi, à un état philosophique, écrit-elle à Flaubert, d'une sérénité très satisfaisante et je n'ai rien surfait en te disant que toutes les misères qu'on peut me faire ou toute l'indifférence qu'on peut me témoigner ne me touchent réellement plus et ne m'empêchent pas, non seulement d'être heureuse en dehors de la littérature, mais encore d'être littéraire avec plaisir et de travailler avec joie (1872). » « Voici l'heure du repos, savourons l'innocent plaisir de vivre pour vivre, de regarder avec étonnement l'agitation des autres et de ne leur donner de soi que l'excédent et le trop plein » (1874).

La correspondance de M^{me} Du Deffand nous procure une facilité semblable de comparer des natures opposées à la sienne.

L'exemple que lui donnait Voltaire est heureusement choisi. « Je conviens avec vous, lui disait-il, que la vie est très courte et assez malheureuse ; mais il faut que je vous dise que j'ai chez moi un parent de vingt-trois ans, beau, bien fait, vigoureux ; et voici ce qui lui est arrivé : il tombe un jour de cheval à la chasse et se meurtrit un peu la cuisse, on lui fait une petite incision, et le voilà paralytique à ne pouvoir se servir d'aucun de ses membres, à ne pouvoir soulever sa tête, avec la certitude entière de ne pouvoir jamais avoir le moindre soulagement : il s'est accoutumé à son état et il aime la vie comme un fou » (1).

Mais la personne qui peut le mieux servir à un parallèle, c'est sa grande amie la duchesse de Choiseul.

Elles sont du même monde, vivent à peu près de la même vie. Mais l'une ne s'ennuie jamais, où qu'elle soit. Elle prend soin de décrire cet état de satisfaction presque constante : « Avec un cœur chaud comme le mien, qui a besoin d'aliments, écrit M^{me} de Choiseul à M^{me} Du Deffand, une imagination vive, qui a besoin de pâture, j'étais plus disposée aux malheurs et à l'ennui que personne : cependant je suis heureuse et je ne m'ennuie pas... Je vois que vous ne croyez pas trop au tableau que je vous ait fait de la vie que je mène ici (2). Vous vous trompez si vous croyez qu'elle est occupée ; elle n'est que remplie, et cela vaut bien mieux, mais si bien remplie que je n'ai pas le temps de lire, et qu'à peine ai-je le temps d'écrire à mes amis... D'ailleurs ma vie est la plus uniforme possible ; mais de cette uniformité même, naissent une infinité de petites variétés qui tiennent à sa nature, qui ne coûtent pas de peine à arranger, ni de fatigue pour en jouir, et qui n'en sont que plus douces. Enfin, si nos plaisirs ne sont pas grands, du moins nos peines sont légères » (3). « Je suis, en effet dans une grande solitude, mais je

(1) 9 mai 1864 (Des Délices).

(2) Elle vivait à la campagne depuis plusieurs mois.

(3) 23 mai 1765 (de Chantloup).

chériss le calme et le repos qu'elle me donne ; *je ne m'ennuie jamais et je m'amuse de tout...* Toujours contents de l'instant présent, nous ne formons pas de projets pour celui qui lui succède. Les projets ne sont que le désir de mieux être, fondé sur l'inquiétude du présent, *et nous passons les mêmes jours à faire et à dire les mêmes choses sans croire nous répéter. La paix, la douce paix du cœur et de l'esprit n'a pas besoin de diversité, mais cette uniformité fait passer le temps avec une rapidité effrayante, quand on regarde en arrière.* Nous avons cependant eu quelques visites et le temps en était plus long... » Il faudrait tout citer. M^{me} de Choiseul comprenait d'ailleurs à merveille ce en quoi elle et son amie différaient tellement. « C'est plus par le défaut de sentiments que l'on s'ennuie que par la disette d'idées... Vous voudriez être ici ? Ce tableau de notre vie ajoutera peut-être à votre envie. Je voudrais aussi que vous y fussiez, si tout ce qui est amusant pour nous pouvait l'être aussi pour vous ; *mais au lieu de cela vous vous ennuierez mortellement, et je dois sacrifier le plaisir que j'aurais à vous posséder, à votre bonheur* » (1).

On ne peut bien apercevoir le tempérament aphorique que si l'on est à même de considérer toute la série de phénomènes qui relie l'ennui normal à l'ennui morbide et au spleen, et si l'on songe à le comparer avec ce qui lui est diamétralement opposé.

On comprend alors que l'ennui morbide n'a jamais été décrit.

Chambard, qui a bien montré les origines possibles de l'ennui, n'a vu que la non-satisfaction des divers besoins. Baldwin de même n'a compris que l'ennui dû à ce que des « tendances ne trouvent pas d'objets satisfaisants » (2). Morel et Perfect ont seulement donné des exemples, très contestables d'ailleurs, d'ennui après cessation brusque de l'activité habituelle. Brierre de Boismont, qui semblait avoir clairement distingué un ennui

(1) 23 mai 1867 (de Chantloup).

(2) *Dictionary of Philosophy and Psychology*. London, 1901. Art. Ennui, p. 327.

secondaire à des chagins, etc..., et un ennui primitif qui existe depuis longtemps, reconnaît que ce dernier a pour cause l'abus des jouissances, le rêve, le manque d'idéal, etc... C'est dire que, au fond, il lui attribue la même origine qu'à l'ennui secondaire, puisqu'il le fait dépendre de tendances non exercées.

Il est certain que les causes de l'ennui normal agissent encore pour provoquer des recrudescences dans l'ennui de l'ennuyé chronique. Mais celui-ci s'ennuie avant et malgré elles. D'une manière générale, pour expliquer cette tristesse, on n'a regardé que les idées pessimistes. On n'a voulu voir que les conséquences du tempérament, et non pas le tempérament même, c'est-à-dire l'ennui.

L'ennui normal était, à y regarder de près, *secondaire* à un défaut dans la distribution de l'énergie. L'ennui morbide est *primitif*, en ce sens qu'il semble naître spontanément. Il se rencontre chez des individus dont l'activité est normale, bien répartie, et dans les antécédents desquels rien ne peut se découvrir qui le justifie.

Par son emprise plus profonde, sa chronicité et ses réactions autrement graves que celles de l'ennui normal, il mériterait déjà d'être nommé *morbide*. Mais, grâce à l'analyse du mécanisme de l'ennui normal, il est possible d'approcher davantage de ce qui constitue sa véritable nature pathologique.

Si l'on définit l'ennui normal, celui qui naît de l'action suspendue d'une ou de plusieurs tendances, — un ennui profond, durable, persistant alors que le jeu d'aucune force n'est différée, voilà ce que nous proposons de nommer *ennui morbide*.

Il apparaît comme la manifestation d'un besoin, de même que l'ennui des normaux. Mais, en l'espèce, le sentiment ne correspond à aucune réalité. Il ne peut donc jamais être satisfait.

L'ennui morbide représente la forme aggravée du tempérament aphorique.

CHAPITRE V

LE SPLEENIQUE

Le spleen est la forme suicide de l'ennui morbide.

Mais, pour la commodité de la description, il n'y a pas d'inconvénient à lui donner un sens moins rigoureusement défini que les vieux auteurs français. On peut appeler spleeniques, ces ennuyés chroniques qui n'ont jamais fait de tentatives de suicide.

Nous avons jusqu'ici considéré les symptômes du spleen un peu isolément. Nous sommes à même maintenant de les regarder dans leur ensemble et leur évolution. C'est seulement ainsi que nous pourrons éviter de les confondre avec un certain nombre d'états pathologiques.

I

Lorsqu'on examine un malade qui prétend s'ennuyer, il faut s'assurer, avant toutes choses, qu'il s'agit d'un ennui véritable. Le mot, en effet, est pris, même au singulier, dans des sens assez différents : tantôt comme synonyme de tracas, contrariétés, préoccupations quelconques, chagrins même ; tantôt il interprété de la manière que nous avons défini tout à l'heure. Si l'incertitude sur ce point règne quelquefois chez les littérateurs, à plus forte raison sera-t-on en droit de soupçonner une impropriété de termes de la part du malade d'asile, ou même de ville.

Dans les services hospitaliers, on sera vite frappé par la rareté, non seulement du spleen, mais encore de l'ennui simple. Les aliénés ne s'ennuient que lorsqu'ils sont convalescents ou que leur maladie mentale n'est plus en activité. Il en est de même en dehors de l'aliénation mentale proprement dite : les psychopathes des maisons de santé ouvertes et ceux qui viennent consulter, ne se plaignent pas de s'ennuyer.

Le caractère d'ennui réel bien établi, il sera encore plus exceptionnel de constater qu'il est le noyau même de l'affection, et qu'il a déterminé les réactions pour lesquelles le malade a eu recours au médecin. Mais, s'il en est ainsi, on peut être certain que son apparition date de loin.

Dans les quelques observations que nous avons pu recueillir, tous les sujets interrogés par nous ont été très catégoriques : ils se sont *toujours* ennuyés.

Erasme Darwin, nous l'avons vu, signale que l'un de ses jeunes suicidés s'ennuyait depuis longtemps.

Parfois, il semble que le spleen ait apparu rapidement. Il en est ainsi dans l'observation XIII et XX. Mais, en fait, les amis de B... ont noté depuis, toujours ses « lassitudes brusques » au milieu de sa gaieté qui permettent de songer à un état d'ennui très antérieur. Quant à Hélène C..., elle est peu habituée à se bien analyser. Il faut rappeler aussi qu'elle est examinée à l'asile, qu'elle désire vivement en sortir, et qu'elle évite par conséquent de rien révéler qui puisse faire croire à un état chronique de tristesse.

Aussi, on ne peut déterminer pour chaque sujet que l'époque approximative où l'ennui est devenu particulièrement pénible. Mais il est impossible de fixer le moment où l'ennui s'est établi comme ton affectif habituel sans être

encore une gêne marquée. D'une manière générale, les spleeniques disent s'en être particulièrement aperçus vers l'âge de la puberté, qui est aussi l'âge où ils ont commencé à remarquer les modifications de leur humeur, mais qu'ils se souviennent vaguement s'être ennuyés aussi dans leur enfance.

Le spleen se comporte donc, au point de vue clinique, comme une affection congénitale.

Nous n'avons jamais vu, en effet, de spleen confirmé auquel on puisse assigner une cause extérieure au sujet, même adjuvante.

Les causes ordinaires de l'ennui normal ne créèrent jamais le spleen chez un individu qui ne s'ennuie pas déjà de par sa constitution propre. Les exemples qu'on en a donné sont loin d'être éloquents. On cite partout le cas de cet Anglais examiné par Perfect (1), qui avait résolu de se retirer après avoir acquis une immense fortune. Vers le quatrième mois, il commence à ressentir « de l'accablement et une contraction spasmodique de l'estomac, plus d'appétit ; les idées sont confuses, et les battements des carotides deviennent irréguliers et tumultueux. » Puis sa conduite devient extravagante, ses propos bizarres. Des troubles de la parole apparaissent. Il fait finalement un délire mélancolique. Le cas rapporté par Morel (2) fait songer aussi à une démence organique, dans l'étiologie de laquelle la cessation brusque de l'activité peut difficilement être invoquée comme cause efficiente.

On n'entre pas dans le spleen par d'autre porte que celle de son hérédité. La disposition naturelle à s'ennuyer,

(1) *Annals of insanity.*

(2) *Traité des maladies mentales*, p. 239.

tient de là sa véritable origine. Les observations de spleen sont encore trop rares pour qu'on puisse tabler sur ce qui ne peut être qu'une ébauche de statistique. L'hérédité psychopathique est avérée chez Maurice V... (Obs. XIV), Hélène C... (Obs. XVII), Jeanne M... (Obs. XVIII), B... (Obs. XX). Elle est plus que probable chez B... (Obs. XV), chez Alphonse M... (Obs. XVI) et chez Flaubert : leurs stigmates de dégénérescence ou leur névrose en font, en tous cas, des dégénérés. Nous ne tenons pas compte, bien entendu, des observations publiées et trop évidemment incomplètes que nous avons réunies au début du chapitre II. Ainsi, sur dix spleeniques, sept sont des dégénérés à divers titres.

Sur ce terrain dégénératif, le spleen peut naître indépendamment de toutes conditions d'âge, de sexe, de culture et de condition sociale.

On aura remarqué dans le cours des chapitres, les opinions les plus contradictoires sur la nature du terrain intellectuel favorable à l'affection spleenique. Pour les uns, elle ne peut exister que chez les pauvres d'esprit, les illettrés (1) ; pour les autres, elle est au contraire le propre des raffinés, la maladie de l'extrême civilisation, etc... (2).

(1) « L'homme sujet à cette maladie, n'est point ordinairement artiste ou homme de lettres. Il appartient encore plus rarement à ces classes de la société où des besoins continuels qui ne peuvent être satisfaits que par une suite de travaux opiniâtres et d'efforts soutenus, deviennent à la fois le motif et l'aliment de passions diversement actives... » MOREAU DE LA SARTHE, art. cit.

(2) « Le suicide par ennui de la vie provient beaucoup de l'ennui réel, c'est-à-dire du défaut d'occupation. Il y a très peu de suicides de cette espèce parmi les classes laborieuses » J. TISSOT, *De la manie du suicide et de l'esprit de révolte*. Paris, 1840.

« Perte du sentiment patriotique chez les anciens ; perte du sentiment religieux chez les modernes. Symptôme d'une civilisation vieillie et blasée aux époques de décadence et d'indifférence religieuse et politique, et d'analyse universelle ».

C'est une erreur assez répandue, que les individus doués intellectuellement, doivent avoir plus d'un tour dans leur pensée pour éviter l'ennui. Nous avons vu avec Flaubert et M^{me} du Deffand, que rien n'était plus faux.

C'est encore une erreur de croire que celui qui est uniquement homme d'action et étranger aux choses de l'esprit va sombrer forcément dans le spleen, dès qu'il ne pourra plus agir comme il en avait l'habitude. On a vu, au contraire, ces tempéraments actifs s'adapter parfaitement à leur nouvelle condition de vie. Les *Commentaires* de Blaise de Monluc ne contiennent guère autre chose que des récits d'action militaire. L'auteur s'y montre courageux, aventurier, pillard. Le repos était, disait-il, « son capital ennemy » ; « entre le lit et le cercueil, il n'y céda jamais. » Forcé cependant à la retraite, il échappe à l'ennui en s'adonnant aux « écritures » qu'il avait jusqu'alors dédaignées (1). Le capitaine Coignet n'était pas plus lettré que Monluc. Dans ses fameux *Cahiers*, on le voit s'ennuyer chaque fois qu'il n'agit plus et, même alors, se mépriser un peu. A 72 ans, il reste veuf, ne pouvant plus rien

BR. DE BOISMONT, ouv. cit. « Il est certain que l'ennui suppose une civilisation avancée, une société riche et paisible, une existence sans travail et sans désir. » SCHÉRER. *Etudes sur la litt. contempor.* Paris, 1885, t. III. « Le suicide n'est pas la maladie des simples de cœur et d'esprit : c'est la maladie des raffinés et des philosophes ; et si, de nos jours, les artisans sont, hélas ! atteints eux-mêmes de la maladie du suicide, cela tient à ce que leur intelligence est sans cesse agacée et aigrie par la science et la civilisation moderne. » SAINT-MARC GIRARDIN, *Cours de litt. dram. ou de l'usage des passions dans le drame*. Ch. V. Du suicide et de la haine de la vie. Paris, 1843.

(1) « M'étant retiré chez moi en l'âge de soixante-quinze ans pour trouver quelque repos après tant et tant de peines par moy souffertes pendant le temps de cinquante-cinq ans que j'ay porté les armes pour le service de mes maltres... me voyant stropiat de presque tous mes membres d'arquebusade, coups de picque et d'espée ; j'ay voulu employer le temps qui me reste à descrire les combats auxquels je me suis trové ». *Commentaires*, éd. critique, par Paul COURTEAULT, 1 vol., 1521-1523, analysé dans le *Temps*, 26, IX, 1912.

entreprendre. Va-t-il succomber à l'ennui ? Il se met laborieusement à écrire ses mémoires, jusqu'à ce que sa mémoire faiblisse (1).

Ces exemples montrent bien que l'adaptation heureuse à de nouvelles conditions de vie, n'est pas en rapport direct avec la culture et que l'ennui permanent, même lorsqu'il succède à un changement de vie, a toujours un caractère pathologique.

Nous avons, parmi nos dix malades, des débiles mentaux, des esprits moyens et des intelligences supérieures. Les uns ont exercé des métiers qui ne nécessitent pas de grandes aptitudes intellectuelles : garçon charcutier, camburrier, batteur de blé, apprenti sellier, femme de ménage. D'autres appartiennent à une catégorie intellectuelle plus élevée : directeur d'une grande maison de commerce, candidat à l'agrégation. Trois sont artistes : de théâtre, de peinture, de lettres. Une seule est femme du monde. Les uns ont vécu de la vie des champs, les autres dans les villes de province ; quelques-uns à Paris. Il paraît difficile de réunir dans un si mince ensemble de faits plus de représentants de tous les degrés de l'échelle sociale et du développement de l'intelligence.

C'est donc une maladie « des simples de cœur et d'esprit », aussi bien que des « raffinés et des philosophes. » Elle se rencontre chez les artisans et les travailleurs de toutes sortes. Dans un seul de nos cas, elle se montre au cours d'une existence sans travail.

(1) « Mes petites occupations ne pouvaient me tirer de mes énnuis profonds... ; Il n'est pas possible de se faire une idée de ma peine pour arriver à me reconnaître et me ressouvenir des faits. Que de veilles et de tourments je me suis donnés pour pouvoir me retracer tant de chemin parcouru pendant ma carrière militaire. » *Les cahiers du capitaine Coignet*. Paris, 1894, p. 463.

L'étiologie du spleen, dans ce qu'elle a de plus général, ne se distingue donc en rien de celles des autres affections mentales.

Prédisposé par la dégénérescence, celui qui n'est d'abord qu'un ennuyé chronique, devient progressivement un spleenique. Le passage se fait toujours insensiblement, sans à-coups. A quel âge le spleen devient-il intolérable ?

Chez Maurice V..., chez B... et chez Alphonse M..., le début de l'adolescence semble avoir été marqué par une recrudescence. Hélène C... a 30 ans, quand elle tente de se tuer. Pour M^{me} du Deffand, c'est à partir de 40 ans qu'elle a ressenti l'ennui de la façon la plus intolérable. Chez Flaubert, l'ennui n'a fait que s'approfondir depuis l'âge de 30 ans. Pour tous les autres, c'est à un âge compris entre 20 et 30.

Une fois établi dans son caractère pénible, on ne voit pas qu'il diminue à aucun moment. La veille de leur mort, M^{me} du Deffand et Flaubert formulaient les mêmes plaintes que trente ans auparavant.

Le spleen ne sommeille jamais ; il demeure toujours en éveil. C'est là un trait de son évolution, qui permettrait de le distinguer de l'ennui des gens normaux.

L'ennui nostalgique, par exemple, aboutit bientôt à un état d'apathie et d'inertie. C'est habituellement au lit que le médecin voit le nostalgique : soldat ou domestique bretons. L'ennui de la puberté finit quelquefois par déterminer une langueur générale, qui rend difficile les moindres actes. Ce ne sont pas là de véritables états de fatigue ; ils rapprocheraient plutôt de la paresse.

Le spleenique, et c'est là son supplice, ne se sent jamais abattu. Il parle quelquefois d'une impression de lassitude, mais sa lucidité et son activité n'en sont jamais diminuées.

Nous avons interrogé avec soin nos malades ; nous les avons tous trouvés travaillant ou donnant des preuves de leur capacité motrice dans les pires moments de leur spleen et jusqu'au jour même où ils vont commettre une réaction dangereuse.

Le spleen n'est pas une perturbation intermittente de l'humeur. Les spleeniques sont unanimes à reconnaître, qu'arrivés à un certain point, les interruptions dans leur mal ne sont qu'apparentes. Ils comprennent vite que les soi-disant rémissions ne sont que des distractions. Le fond même de la nature de leur ennui apparaît inéluctablement à leurs yeux un jour ou l'autre. C'est *l'humeur* qui est malade, dit Flambert ; c'est une « tristesse organique », dit B...

La représentation graphique de la marche du spleen est donc une courbe progressivement ascendante. Il n'y aurait pas lieu d'y figurer les paroxysmes, puisque les sujets prétendent que dans ces instants c'est le fond de leur véritable nature qui réapparaît. Tout au plus pourrait-on indiquer les moments d'oubli par des espaces pointillés dans la continuité de la ligne principale. Le moment où le sujet commence à souffrir n'est pas le point de départ, ce n'est pas non plus un point culminant : c'est un point quelconque sur une ligne droite, qui s'élève suivant une inclinaison constante, de la naissance à la mort.

II

Ainsi constitué, le spleen, malgré sa simplicité, reste cependant confondu avec diverses affections psychopathiques.

Non qu'il soit besoin pour le découvrir d'avoir recours à aucune maïeutique : le spleenique se livre sans lutte.

Mais encore faut-il savoir où le chercher. Les spleeniques, en effet, ne vont guère consulter le médecin. Ils ne se considèrent pas malades d'une affection qui puisse se guérir. C'est bien vite qu'ils se jugent victimes d'un vice radical de leur sensibilité. Aussi est-ce le plus souvent à l'occasion d'un autre trouble mental qu'on a l'opportunité de les observer : toxicomanie, alcoolisme, tentative de suicide. Et là encore, si l'on n'est pas averti qu'il existe un spleen, celui-ci risque d'être méconnu.

Ce seul fait qu'il ne soit plus jamais signalé, impliquerait déjà son assimilation à d'autres troubles mentaux. Et la nécessité s'impose, après avoir montré ses caractères constitutifs, d'insister sur ses traits distinctifs. On éclairera mieux de cette façon ce en quoi il apparaît comme une affection vraiment originale au milieu des maladies mentales telles qu'elles sont aujourd'hui délimitées.

Certains malades se plaignent d'ennui qui ne sont pas des spleeniques.

Tels seraient quelques *asthéniques*. « Une malade, dit M. Couchoud (1), appelait cet état *le monotone*, une autre, *ma paresse*. La plupart l'appellent l'ennui. » C'est là, croyons-nous, un exemple d'un emploi mal approprié du mot, que nous avons déjà signalé. En effet, l'asthénie primitive est avant tout une fatigue intellectuelle et physique. Les asthéniques n'ont plus de désirs, mais ils sont ralentis, engourdis, diminués dans toutes leurs réactions. Leur état affectif doit se rapprocher beaucoup plus de l'indifférence presque complète que de l'ennui. D'ailleurs, M. Couchoud ajoute que « ce n'est pas par l'ennui ordinaire », et qu'il n'en a pas « l'aiguillon douloureux ».

(1) *L'Asthénie primitive*, p. 54.

M. Pierre Janet affirme que l'ennui est un sentiment habituel aux *psychasthéniques* (1). La plupart de ses malades, en effet, se plaignent de s'ennuyer. « On retrouve également ce sentiment d'émotion insuffisante dans le sentiment perpétuel d'ennui, si banal chez tous les psychasthéniques qu'il est inutile de rappeler leurs intarissables gémissements à ce sujet. » Mais, à vrai dire, l'ennui ne tient point une place prépondérante dans leur état mental. C'est un symptôme accessoire, noyé dans les obsessions, les scrupules, les inquiétudes de toutes sortes qui constituent la plus grande partie de l'affection. Dans tous les cas, il est inconsistant, variable et intermittent comme ces derniers symptômes. Enfin, est-ce bien de l'ennui véritable qu'ils éprouvent ? Chez aucun des neurasthéniques approchés par nous, il ne nous a été donné de le constater. Il nous a toujours paru que les symptômes douloureux tenaient une grande place parmi les troubles psychiques des neurasthéniques pour permettre l'apparition d'un sentiment stable, monotone et décoloré comme l'ennui.

Certains *instables* déclarent s'ennuyer de tout. Mais il faut bien distinguer ici lequel est l'élément primitif, de l'instabilité ou de l'ennui. Il y a une instabilité qui est faite d'un changement perpétuel du ton affectif. M. Janet l'a décrit dans son livre sur les hystériques. Leur caractère, dit-il, « est mobile et contradictoire. La malade ne reste pas longtemps dans une même disposition morale ; elle passe constamment de l'affection à l'indifférence, de la gaieté à la tristesse, de l'espérance au désespoir ; elle semble être dans un équilibre instable... » (2).

(1) *Les obsessions et la psychasthénie*. Paris, 1903, t. I, p. 300.

(2) *L'état mental des hystériques*. Paris, 2^e éd., 1911, p. 191.

Il signale ailleurs leur ennui, « conséquence de l'aboulie » (1). C'est au même genre d'individus que Sénèque pensait dans cette lettre à Sérénus toujours citée, à tort d'ailleurs, comme une illustration d'ennui chronique. Il y décrit : « cette fluctation d'une âme hésitante qui ne se porte résolument ni à la vertu, ni au vice... ces hommes qui, tristes jouets de leur légèreté, de leurs dégoûts, de leurs éternels changements de projets, n'aiment jamais rien tant que ce qu'ils ont quitté... Ceux qui, comme travaillés d'insomnie, s'agitent dans tous les sens, essayent de toutes les postures et ne doivent enfin le repos qu'à l'épuisement... C'est là le propre d'un malade : ne pouvoir supporter longtemps le même état et demander son remède au changement... Voilà pourquoi l'on entreprend des voyages sans but, on côtoie tous les rivages, on promène sur la terre et sur l'onde, une inconstance toujours ennemie des objets présents... Mais que sert de fuir, s'il ne se quitte pas ? Sachons-le donc bien : le mal qui nous travaille n'est pas dans les lieux où nous sommes, il est en nous ; nous sommes sans force pour supporter quoique ce soit, incapables de souffrir la douleur, impuissants à jouir du plaisir, impatients de tout. Quelques-uns furent poussés au suicide, parce qu'à force de varier leurs projets d'existence, ils retombaient dans le même cercle et ne s'étaient plus laissé le moyen de changer encore. La vie, le monde, leur sont devenus à charge, et au sein même des délices, ils s'écrient : Quoi ! toujours la même chose ! » (2).

L'excitation hypomaniaque est l'état pathologique qui

(1) P. 173.

(2) « Fastidio illis esse coepit ista, et ipse mundus ; et subit illud rabidorum

donnerait le mieux l'idée de cet état d'instabilité affective. Car le rapport est inverse entre l'ennui et l'instabilité. Si l'ennuyé cherche le changement, ce n'est pas parce que son état affectif a varié du tout au tout, et que de nouveaux désirs sont apparus qui y correspondent ; le fond, chez lui, est immuable. S'il s'agite, c'est précisément dans l'espoir de se modifier ; son instabilité est apparente ; elle est la conséquence de son ennui ; elle ne lui est pas antérieure. Le malade Alphonse M... (Obs. XVI) est un calme, un lent, qui n'offre aucun des signes de l'instabilité véritable. Ses changements de patrons représentaient une réaction contre son ennui. Les instables du type de Sérenus, par contre, souffrent d'une instabilité affective primitive. S'ils s'ennuient, c'est à cause de la succession trop rapide de tendances différentes. Celles-ci n'ont pas le temps d'être satisfaites. Le présent sera toujours en retard sur leurs nouveaux désirs, et, par suite, un obstacle à leur réalisation ; partant, cause d'ennui. Celui-ci, dans ce cas, en est la conséquence normale ; il est secondaire à l'instabilité.

Enfin, il existe une autre sorte d'instabilité, celle-ci uniquement motrice. L'individu ne peut rester au repos, il faut qu'il se remue. Il ne varie pas dans le but de ses changements : peu lui importe où qu'il aille, pourvu qu'il marche. La vocation de certains chemineaux, de certains engagés militaires, particulièrement à la légion étrangère, s'explique par le besoin de satisfaire leur impulsion motrice. Sitôt qu'ils s'arrêtent pendant quelque temps, ils s'ennuient profondément et, parfois, se détruisent. L'histoire

deliciarum quousque eodem ? » De la tranquillité de l'âme. Lettre de Sénèque à Sérenus et réponse de Sénèque.

des quatre « zéphyrs », racontée par P. Mille, dans *Louise et Barnavaux*, est éloquente (1). L'ennui de ces instables ressortit évidemment aux lois de formation de l'ennui normal.

On rencontre encore la description de quelques états mentaux qui, par certains côtés, semblent s'apparenter à l'ennui, bien que ce mot ne soit pas prononcé.

M. Ribot a parlé d'un état où le plaisir n'est plus senti, et qu'il n'aurait trouvé décrit nulle part. Il y aurait des cas où l'insensibilité au plaisir existerait seule. Il renvoie à une observation, concluante selon lui, de Lewes, d'une jeune fille qui n'éprouvait plus aucune joie. « Une jeune fille fut atteinte d'une maladie du foie qui, pendant quelque temps, altéra sa constitution. Son caractère subit de profondes modifications. Elle ne sentit plus aucune affection pour son père et sa mère. Elle aurait voulu jouer avec sa poupée, mais il lui était impossible d'y trouver le moindre plaisir. Les choses qui précédemment la faisaient rire aux éclats, étaient pour elle sans intérêt. » Il propose de nommer cet état l'*anhédonie* (2). Jusqu'ici il n'y a, dans ces données, aucune raison contre la possibilité d'un état d'ennui, dans lequel, effectivement, le sentiment et la sensation de plaisir sont fortement diminués. Mais, si l'on se reporte à l'observation de l'auteur indiqué, il faut abandonner cet espoir. Une jeune fille devient progressivement indifférente pour les siens, apathique, sans volonté, ne peut plus fixer son attention et, finalement, manifeste de violentes impulsions. Bientôt, l'état devient chronique et son intelligence diminue (3). Ce qui permettrait de supposer

(1) Paris, 1912, p. 109 et suiv.

(2) *Psychologie des sentiments*, 1906, p. 54.

(3) G.-H. LEWES. *Physical basis of mind*. London, 1877, p. 327.

un processus démentiel assez rapide de forme hébéphrénique. Cet exemple montre, mieux que tout autre, le danger qu'il y aurait à ne vouloir se baser pour décrire un état mental, que sur des faits psychologiques isolés de l'ensemble dont ils ne sont que les composants. La jeune fille de Lewes, est évidemment une anhédonique, mais elle est sûrement plus que cela. Elle présente une indifférence, non pas au seul plaisir, mais à tous les sentiments. C'est l'indifférence affective des déments. Ils n'en souffrent aucunement : ce ne peut être de l'ennui.

Mais, il est un autre genre de trouble affectif, dont la nature pourrait, plus vraisemblablement, être rattachée à celle du spleen. On le trouve décrit dans Esquirol et dans Morel ; comme un *état d'anesthésie des plus pénibles* (1). M. Janet en fait une variété des sentiments d'incomplétude de la psychasténie : ce sont des sentiments d'incomplétude dans les émotions (2). Enfin, dans le Traité de Schüle et dans le Manuel de M. de Fursac (3), il est décrit sous le nom *anesthésie psychique douloureuse*. Ces états succèderaient principalement à des phénomènes franchement anxieux et douloureux.

C'est une indifférence consciente et douloureuse ; elle est donc bien distincte de l'indifférence inconsciente des déments. En réalité, elle n'est pas complète, puisque le sujet souffre de ne plus sentir ni plaisirs, ni douleurs. D'ailleurs, on ne dit pas que ces malades s'ennuient. Quoi qu'il en soit, dans l'ennui il existe également un sentiment pénible de se voir insuffisamment ému par les choses. Est-ce

(1) *Traité des maladies mentales*. 1860, p. 327.

(2) Ouv. cité, p. 298.

(3) P. 78.

donc une perversion de l'affectivité de même nature, peut-à un degré atténué ?

Nous ne le pensons pas, et voici pourquoi. Dans l'anesthésie psychique, le malade a l'impression qu'il ne va pas jusqu'au bout de ses sensations ou de ses sentiments. Ses phénomènes affectifs s'arrêtent en route. Ils sont un obstacle à leur plein développement. « Les émotions s'arrêtent, ne se développent pas, dit une malade de M. Janet, elles se perdent... » « Je ne peux arriver au bout d'une émotion ou d'un sentiment, » lui dit une autre. Un artiste peintre, atteint de mélancolie simple, soigné à la maison de santé de Ville-Evrard, exprimait ce sentiment pénible avec un choix assez heureux dans les images. « Théoriquement, nous disait-il, j'amène les miens comme autrefois ; mais, en réalité, ce n'est plus tout à fait la même chose : *le sentiment ne s'épanouit pas*. Devant les arbres, la lumière, il faut que je fasse un effort pour regarder et voir que c'est beau ; mais il y a en moi quelque chose *qui m'empêche de le sentir complètement*. C'est analogue à ce que je ressens devant les miens. M. C..., est très aimable pour moi, très sympathique ; mais *sa sympathie que je vois, n'entre pas comme cela devrait*. Je préférerais être comme M. D... (un dément précoce), au moins lui est content, heureux, calme... »

L'indifférence du spleenique n'est pas pareille. Il n'a pas l'impression douloureuse que ses sentiments n'existent plus qu'à l'état d'ébauche, et qu'ils ne peuvent arriver à leur plein développement. Bien au contraire, il nous dira que ses sentiments sont complets, achevés, mais que même alors ils ne tiennent pas une place suffisante pour combler son ennui. Il aime, on l'aime, mais qu'est cela, et à quoi bon ? Son indifférence porte plutôt sur l'intérêt général de

la vie, que, sur le détail de son affectivité. Nous avons montré que, chez aucun de nos spleeniques, les sentiments affectifs n'étaient diminués.

L'un souffre de ne pouvoir libérer ses sentiments ; il piétine de ne pouvoir pas éprouver suffisamment. L'autre, ne sent aucune entrave à son affectivité ; mais il a l'impression du déjà éprouvé et, loin de vouloir s'élancer, il le juge inutile, parce que déjà revenu de tout. Vouloir encore sentir, c'est avoir un désir, et l'ennuyé n'en a plus.

A un degré plus avancé, l'indifférence est totale et le malade ne souffre même plus de son indifférence. Un autre phénomène de dissociation du sentiment se produit quelquefois alors. M. G. Revault d'Allones l'a étudié dans son livre sur les inclinations (1). Il porte sur la perception du temps.

M. Revault d'Allones, distingue le temps sensoriel, le temps affectif, le temps intellectuel. Les hystériques, les psychasthéniques, les mélancoliques, présentent assez souvent une anesthésie presque complète des sensations organiques affectives et des sentiments ; pour eux, les heures ne durent pas. « Ils ne sentent plus passer le temps. il leur semble qu'ils sont dans l'éternité, et qu'ils assistent à la vie des normaux comme à un spectacle tout à fait étranger ; ils ont l'impression d'être des habitants d'une planète, où les morts regardent vivre les vivants. Ils voient les journées s'en aller et les saisons se succéder, sans se sentir modifiés eux-mêmes... Cette instabilité ne peut pas être appelée un perpétuel présent, car ils sont en dehors du présent, leur propre vie, la circonstance actuelle les

(1) *Les inclinations. Leur rôle dans la psychologie des sentiments.* Paris, 1908

laisse froids. Pour le normal, la minute présente est vivante, chaude, palpitante... » (1).

Cet aspect de l'anesthésie psychique poussée à l'extrême, suffirait pour écarter toute idée d'identité de nature entre cette indifférence affective et l'ennui du spleenique. Car, s'il existe aussi un trouble de la perception du temps dans le spleen, il est précisément inverse. William James dit, à propos de la perception du temps : « L'ennui se produit chaque fois que, du fait de la vacuité relative d'un espace de temps, nous devenons attentifs au passage du temps lui-même. Nous attendons la venue d'une impression, quand elle ne vient pas, nous percevons un *temps vide* à sa place ; et des expériences semblables renouvelées, nous rendent terriblement avertis de la longueur du temps par lui-même... Le sentiment du *temps nu* est l'expérience la moins stimulante que nous puissions avoir » (2).

Volkmann avait dit avant lui que le *tædium* était une protestation contre tout le présent (3).

W. James, ainsi que Wundt (4) et Paul Janet (5), opposent à cette impression de lenteur dans l'écoulement du temps, la perception inverse du temps rapidement passé lorsqu'on a l'esprit très occupé par un travail ou un divertissement.

Ce n'est pas la seule occasion où la marche du temps ne fasse pas sentir sa lenteur. Le tempérament euphorique jouit de cette propriété de ne pas souffrir de la longueur du temps, même en dehors des occupations et des

(1) P. 164.

(2) *Principles of Psychology*. London, 1901, vol. 1, p. 626.

(3) *Lehrbuch f. Psych.*, § 89.

(4) *Éléments de psychologie physiologique*, trad. E. ROUVIER. Paris, 1886, t. II, p. 323-324.

(5) Une illusion d'optique interne, in *Rev. philos.*, 2^e ann., t. III, 1877, p. 499.

plaisirs. Nous avons vu tout à l'heure la duchesse de Choiseul décrire sa vie oisive et cependant remplie à Chanteloup et affirmer que malgré qu'elle ne fit rien, le temps passait sans qu'on y songe. On peut rapprocher de ceci les légendes mystiques du moyen-âge, où ce fait psychologique est mis en évidence. Les bienheureux ne sentent pas couler le temps. Ce fut le cas pour les *Sept Dormants* de la Légende Dorée qui pensaient avoir dormi une seule nuit, alors que leur somme avait duré 372 années. Et, de même, pour le moine Félix, cistercien allemand, qui avait osé penser que l'éternité c'était bien long et que l'on devait s'ennuyer au Paradis. Etant sorti du monastère, il se prend à écouter un oiseau blanc chanter pendant un court instant : entre l'aurore et la cloche des matines il avait en réalité écouté l'oiseau chanter pendant cent ans (1).

III

Toutefois, même s'il était avéré que des asthéniques, des psychasténiques, ou des malades anesthésiés moralement, s'ennuyent sans conteste, leur affection mentale ne serait pas encore du spleen.

Car tous ces malades ont ceci de commun : ils sont déprimés. Or, cette dépression est globale. Elle porte et sur le physique et sur l'intellect. Elle affermit surtout la volonté. La dépression de l'énergie totale en fait avant tout des *abouliques*.

Rappelons, pour mémoire, que Flaubert pendant un mois n'a jamais tant travaillé, ne s'est jamais si bien porté et jamais tellement ennuyé.

(1) GEBHART. *Les aberrations de la notion du temps dans les légendes du Moyen-Âge*. Lecture faite à l'Académie des sciences morales et politiques, le 26 oct. 1899.

L'infatigabilité de Mme du Deffand qui fatiguait Walpole, lui-même. Tolstoï, enfin, qui pendant trois ans s'est ennuyé comme un spleenique. Dans le temps où ses idées de suicide se sont montrées les plus actives, le tableau qu'il nous fait de son existence ne peut pas être confondu avec celui d'une vie de déprimé en aucune manière : « Cela se passait, dit-il, à un moment où sous tous les rapports, j'avais ce qui est considéré comme le bonheur complet. Je n'avais pas encore cinquante ans. J'avais une épouse aimante et aimée, de bons enfants, de grands domaines, qui, sans aucune peine de ma part, s'élargissaient et prospéraient ; ... les étrangers me comblaient d'éloges et je pouvais croire sans fausse vanité que mon nom était célèbre. En outre, non seulement je n'étais ni fou, ni malade mentalement, au contraire, *je jouissais d'une force morale et physique, que j'ai rarement rencontrée parmi mes camarades. Physiquement, je pouvais travailler au fauchage tout comme les paysans ; intellectuellement, je pouvais travailler huit, dix heures de suite sans éprouver aucune suite fâcheuse de cette assiduité. . . (1) ».*

Nous avons trop souvent insisté sur la parfaite intégrité des réactions volontaires et, en général, de l'activité entière, chez nos dix spleeniques pour qu'il soit utile de revenir en détail sur ce point qui nous paraît acquis.

Le neurasthénique est un fatigué. Comme tel, et si ce que nous avons dit de la psychologie normale de l'ennui est exact, il ne doit pas s'ennuyer. Mais si son impression n'est faite que d'une auto-suggestion de fatigue, suivant la conception de M. Déjerine (2) et de M. Dubois (3), il peut

(1) *Les confessions.*

(2) DÉJÉRINE et GAUCKLER. *Les troubles fonctionnels des psychonévroses.* Paris, 1911.

(3) DUBOIS (de Berne). *Les psychonévroses et leur traitement moral.*

se comparer à un état de paresse. Dans ce dernier cas, il ne nous surprendrait pas que le neurasthénique puisse éprouver un sentiment d'ennui authentique. Et, peut-être, pourrait-on se servir de la présence de l'ennui comme signe différentiel entre la neurasthénie qui est symptomatique d'un épuisement véritable et la neurasthénie qui est fatigue imaginaire?

Mais, dans tous les cas, si l'ennui se montre chez des déprimés, il s'établira suivant un des modes de formation de l'ennui normal. L'inhibition de la volonté sera l'obstacle au libre jeu des tendances, et, comme la diminution de l'énergie s'étend sur toutes ses manifestations, l'intensité de toutes les impulsions s'en trouvera diminuées. Une tendance faible et entravée rendrait alors compte de leur ennui passager. M. Janet l'a bien vu : « Chez beaucoup, dit-il, l'ennui est évidemment en rapport avec l'aboulie et l'aprosxie ; ils s'ennuient parce qu'ils ne font rien. » Le même auteur s'étonne un peu plus loin « de voir un profond sentiment d'ennui chez des malades qui continuent cependant à s'occuper suffisamment. » Ces derniers malades étaient probablement des spleeniques.

Ainsi cet ennui, bien que se montrant chez des malades, se serait constitué de même façon que celui des normaux. Car, l'ennui des abouliques, quels qu'ils soient, n'est pas l'ennui essentiel, l'ennui primitif, l'*ennui morbide* proprement dit. C'est seulement un ennui secondaire : un *ennui chez des morbides*.

Il sera maintenant relativement aisé de distinguer le spleen de la *mélancolie*. La symptomatologie de cette dernière affection, en effet, est faite, en définitive, de l'aggravation des troubles qui constituent les états asthéniques. C'est une des maladies mentales qui a été récemment

le mieux étudiée. En ce qui concerne sa description clinique et psychologique, l'accord est à peu près complet entre les aliénistes de tous les pays (1).

Les anciens auteurs parlaient quelquefois de l'ennui des mélancoliques. Mais ils l'entendaient évidemment dans le sens de préoccupations pénibles ; le contexte ne permet aucun doute. L'esprit des mélancoliques est continuellement trop agité par des soucis obsédants de toutes sortes pour que l'ennui réel trouve sa place. Que l'on écoute les plaintes des mélancoliques : l'ennui n'y figure pas. Les mélancoliques ne s'ennuient pas. C'est un point sur lequel Griesinger avait attiré l'attention.

Rappelons quelques-uns des caractères de l'état mental des mélancoliques. Ils mettront en lumière, par contraste, le psychisme du spleenique.

La dépression ne ralentit pas seulement l'association des idées du mélancolique, elle trouble aussi sa lucidité. « Ils perçoivent mal les impressions, disait Esquirol ; un abîme les sépare, disent-ils, du monde extérieur. J'entends, je vois, je touche disent plusieurs hypémaniaques, mais je ne suis pas comme autrefois ; les objets ne viennent pas à moi, ils ne s'identifient pas avec mon être ; un nuage épais,

(1) GRIESINGER. *Traité des maladies mentales* ; — H. SCHÜLE. *Traité clinique des maladies mentales*, 1888. trad. par J. DAGONET et DUHAMEL, p. 20 ; — MAGNAN. *Leçons cliniques* ; — KRAFFT-EBNIG. *Traité* ; — MENDEL. Contributions cliniques sur la mélancolie in *Allgemeine Zeitschrift für Psychiatrie*, 1889, t. XLVI, 4^e f., p. 458 ; — B. BALL. *Leçons sur les maladies mentales*. Paris, 1890, p. 233 ; — CLOUSTON. *Mental diseases*. London, 6th éd. 1903, p. 31 ; — J. MACPHERSON. *Menial affection*. London. 1899 ; — SÈGLAS. *Leçons cliniques sur les maladies mentales* ; — G. BALLEZ. In *Traité de médecine* Charcot-Bouchard. p. 982 et *Bulletin médical*, t. XXV, n° 6, 21 janv. 1911, p. 55.59 ; — DUMAS. *La tristesse et la joie*. Paris, 1900 ; — MASSELON. *La mélancolie*. Paris, 1906 ; — KREPELIN. *Psychiatrie* ; — CAPGRAS, *Essai de réduction de la mélancolie à une psychose d'involution présénile*. Thèse de Paris, 1900 ; — DENIS et CAMUS. *La psychose manique dépressive*. Paris, 1907.

un voile change la teinte et l'aspect des corps... » C'est d'après des phénomènes analogues observés chez ses psychasténiques que M. Janet a décrit ce qu'il nomme la diminution ou la perte de la fonction du réel. La parfaite clarté d'esprit du spleenique paraît être une condition indispensable à la persistance de son ennui. Ce qui pourrait expliquer, en partie, que les perceptions troubles du mélancolique ne lui permettent pas de sentir péniblement la sensation de vide et de manque de l'ennui.

Nous n'insisterons pas sur la parfaite conservation de l'évocation des souvenirs, de la puissance de l'attention, enfin de tout le fond mental du spleenique, dont l'intégrité s'oppose trait pour trait aux altérations des fonctions intellectuelles du mélancolique.

Nous n'avons même jamais rencontré de signes de ralentissement des échanges nutritifs. Sauf dans le cas d'Alphonse M... (obs. XVI) et de Flaubert (anesthésie aux piqûres de moustiques), la sensibilité ne nous a pas paru affaiblie dans aucun de ces modes.

Car là n'est pas encore la différence essentielle entre les deux affections. On pourrait penser, en effet, que le spleen est une variété atténuée de mélancolie et que l'ennui est une forme de douleur morale. Bien qu'il fut assez surprenant, dans cette hypothèse, que l'une des complications les plus graves de la mélancolie, le suicide, soit le symptôme capital du spleen. Mais n'y a-t-il pas un état d'attente dans l'ennui, analogue à la tension expectative de l'anxiété ?

L'ennui est une douleur morale, si l'on veut. Mais elle n'est certainement pas de même nature que la douleur morale du mélancolique. Celle-ci est un sentiment complexe, plus ou moins nettement perçu par le malade. Dans sa composition se trouvent réunis plusieurs autres sentiments.

Sentiment angoissant d'un trouble physique indéterminé, attente anxieuse de l'avenir, sentiment d'impuissance, découragement, etc. (1). Son origine est discutée. Les uns l'attribuent à un trouble coenesthésique primitif ; les autres à un trouble secondaire à l'arrêt mental. C'est de cette dernière manière que M. Couchoud, entre autres, explique la douleur morale secondaire à l'asthénie primitive.

Quoi qu'il en soit, cette douleur s'accompagne toujours de dépression, que celle-ci soit apparue avant, en même temps, ou après la douleur morale. En tous les cas, il paraît bien établi que l'inquiétude et l'angoisse prennent naissance lorsque les « tendances sont relevées, » (2) et qu'elles diminuent d'intensité quand les tendances, les désirs, restent torpides.

Ainsi, le mécanisme de cette douleur pathologique se trouverait expliqué comme celui de certaines douleurs normales (3). Sa pathogénie s'opposerait donc à celle de l'ennui morbide. Celui-ci ne comporte pas de désirs et pas davantage de tendances en mouvement que l'ennui normal. Il ne comporte aucune des conséquences d'une lutte des désirs contre un obstacle : ni inquiétudes, ni anxiétés, ni angoisses.

« La mélancolie, a dit quelque part André Gide, n'est que de la ferveur retombée ». Mais dans le spleen on ne trouve la trace du passage d'aucune flamme.

Aussi, la nature de l'ennui du spleenique ne peut pas être comprise dans le même ordre de faits pathologiques que la douleur morale du mélancolique.

Cette présence de phénomènes douloureux explique

(1) R. MASSELON. Ouv. cit., p. 134 ; — G. DUMAS. Ouv. cit. ; — SÉGLAS. Ouv. cit.

(2) MASSELON.

(3) V. le ch. III.

encore que le mélancolique n'offre pas de troubles de la perception du temps comme l'ennuyé. Le mélancolique ne trouve pas le temps long. Du moins le temps par lui-même, le temps vide de tout contenu, comme dit William James. Ce que nous sentons dans la douleur, dit Lazarus, est la longueur du temps de la souffrance, non la souffrance de la longueur du temps par elle-même (1).

Dans l'ensemble, le déprimé se sent limité de tous côtés, physiquement et intellectuellement.

Que l'on se souvienne d'Amiel, tel qu'il nous apparaît dans son *Journal intime*. Celui-ci est une longue analyse d'un cas de dépression psychasthénique constitutionnelle (2). Il peut servir de type de comparaison avec nos spleeniques. Amiel vécut retiré, ainsi que Flaubert, à la même époque et eut une existence aussi peu mouvementée que la sienne. Il est pessimiste également, mais comme son horizon paraît plus rétréci que celui du moine de Croisset !

Son journal est un pis aller. Etant incapable de créer aucune œuvre, il en est réduit à décrire son angoisse de ne pouvoir rien réaliser.

« Rien de fini, dit Amiel, n'est vrai, n'est intéressant, n'est digne de me fixer. La fantasmagorie de l'âme berce comme un yôghi de l'Inde, et tout devient pour moi fumée, illusion, vapeur, même ma propre vie. Je tiens si peu à tous les phénomènes qu'ils finissent par passer sur moi comme des lueurs et s'en vont sans laisser d'empreinte. La pensée remplace l'opium. Elle peut enivrer tout éveillé et diaphanéiser les montagnes et tout ce qui existe... Je suis fluide comme un fantôme que l'on voit, même qu'on ne

(1) Prof. LAZARUS. *Ideal Fragen. Zeit und Weile*, p. 202.

(2) Henri-Frédéric AMIEL. *Journal intime*.

peut saisir. Je ressemble à un homme, comme les mânes d'Achille comme l'ombre de Créuse, ressemblait à des vivants. Sans avoir été mort, je suis un revenant. *Les autres me paraissent des songes, et je suis un songe aux autres* » (1). On reconnaît ici cet état d'esprit, auquel nous avons déjà fait allusion, où la diminution de la perception du réel est nettement décrite. Il se plaignait, lui aussi, de ne pouvoir écrire avec facilité. Il tâtonnait et aboutissait laborieusement après des approximations successives. Mais c'était moins un souci de perfection, comme chez Flaubert, qu'un manque de foi en lui-même. Les explications qu'il donne de son impuissance sont bien d'un aboulique. « Le talent d'écrire, prétendait-il, comporte *une espèce d'effronterie* confiante qui me manque. . . » « L'expression unique, disait-il encore, est une intrépidité qui implique la confiance en soi et la clairvoyance. » S'il écrivait, nous dit M. P. Bourget, « c'était en se demandant ce qu'en penseraient ses amis ; il obéissait ainsi à leur goût et ne cherchait pas à réaliser le sien propre » (1).

Ce n'est certainement pas la belle lucidité de la vision d'un Flaubert ou d'une marquise du Deffand. Ceux-ci ne voyaient pas les autres, ni eux-mêmes, comme dans un songe, mais avec une netteté pénétrante qui les blessait. Que l'on compare l'œuvre de Flaubert à celle d'Amiel.

Le personnage de Frédéric dans *l'Education sentimentale*, représente encore avec plus de précision — par la raison même que Flaubert n'était pas un déprimé — cette impression de se sentir limité de tous côtés. « Lassé, plein

(1) AMIEL. *Journal intime*, 2 vol., 1884.

(1) PAUL BOURGET. *Essais de psychologie contemporaine*, t. II. Paris, Plon et Nourrit, 1901. C'est à cette étude que nous empruntons nos citations et une grande partie de notre analyse du caractère d'Amiel.

de désirs contradictoires et ne sachant même plus ce qu'il voulait, il éprouvait une tristesse démesurée, une envie de mourir ». « Incapable d'action, maudissant Dieu et s'accusant d'être lâche, *il tournait dans son désir comme un prisonnier dans son cachot. Une angoisse permanente l'étouffait* ».

Les déprimés découvrent bientôt devant eux un triple barrage : barrage dans le mouvement de leurs idées, barrage devant l'impulsion de leur volonté, barrage qui s'oppose à l'élan de leur affectivité.

Le spleenique ne se débat point dans la cellule aux trois murailles du mélancolique. Il est calme. Toutes les voies lui sont ouvertes. S'il demeure immobile, c'est que rien ne l'attire dans la vaste plaine de la vie dont il découvre toute l'étendue, jusqu'à l'horizon : car celle-ci lui paraît affreusement aride. « La vie, dit Flaubert, m'apparaît comme un immense désert, où je suis tout à la fois le voyageur, le désert et le chameau ». Revenue d'une soirée, madame du Deffand écrivait qu'elle s'était crue dans une plaine remplie de cailloux. « Toute notre vie nous apparaît comme un grand steppe, dit l'infante Eulalie, sans commencement ni fin, dont rien ne viendra rompre la monotonie (1) ». Baudelaire, enfin, termine ainsi sa fameuse description du mal d'ennui :

« Désormais tu n'es plus, ô matière vivante !
Qu'un granit entouré d'une vague épouvante.
Assoupi dans le fond d'un Sahara brumeux.

IV

Existe-t-il un type littéraire du spleenique ?

(1) INFANTE EULALIE. Madame s'ennuie, *Le Matin*, 23 nov. 1912.

(2) BAUDELAIRE. *Les fleurs du mal*, LXXVIII. Spleen.

L'époque du romantisme en France ne nous la donne pas, quoiqu'on en espère.

« Cette fatigue préalable de la vie, avant même de l'entreprendre, écrivait M. Léon Blum, au lendemain d'une reprise de *Fantasio*, de Musset, cette impression qu'on vient au monde déjà vieux, qu'on n'a trouvé devant soi qu'une existence connue, usée d'avance, et non pas une vie fraîche et neuve, cela est le très fonds de l'âme romantique (1). » De cette disposition d'esprit, résulte évidemment des sentiments d'ennui, mais aussi de dégoût de l'action, des aspirations toujours vagues, et surtout « une impossibilité de fixer sur un objet toutes ces énergies confuses, l'incapacité de s'astreindre à un métier ou à une tâche... »

S'il en est ainsi, il ne peut être question d'ennui véritablement morbide. C'est cependant des exemples de cet ennui normal des rêveurs et des abouliques, que nous offre la littérature romantique :

Byron, qui passe pour un des pères de la tristesse de 1830, n'est pas un ennuyé, du moins dans ses œuvres. Celles-ci expriment le remords, comme *Manfred*, ou la révolte comme *Childe Harold* et le *Corsaire*. C'était, en tous les cas, un passionné d'après son *Journal*, et s'il se décrit parfois comme ennuyé, ce ne peut être que des passions non immédiatement satisfaites.

Goethe, dont le *Werther* aurait été l'origine de tant de suicides romantiques, a pris soin de nous décrire dans ses *Mémoires*, son état d'esprit au moment où il écrivit son premier chef-d'œuvre. Son ennui était des plus normalement conformé, comme on va le voir : « Au milieu d'études stériles, dit-il, privé de mobile et d'excitation, je

(1) *Comædia*, 6 mars 1911.

traînais une vie languissante. Il me semblait que le but de ma vie n'était pas atteint ; et mon orgueil se révoltait contre une destinée sans rapport avec mes désirs, toute une existence sans but et sans honneur. La connaissance intime et le goût de la littérature anglaise que je n'avais point cessé d'approfondir augmentaient encore l'intensité de mes tristes méditations. *Dans la plus heureuse situation imaginable, il arrive que le défaut d'activité, joint à un vif désir d'action, nous précipite vers le besoin de la mort, nous donne soif du néant.* Nous demandons alors à l'existence beaucoup plus qu'elle ne peut nous donner ; et ces impôts exorbitants que nous prélevons sur elle, ne pouvant être ni durables, ni suffisants à l'immense avidité de nos tentations, nous cherchons à nous débarrasser, insensés que nous sommes, d'une vie qui ne correspond plus avec la hauteur et l'exigence capricieuse de nos pensées. Je sais ce que m'ont coûté de souffrances toutes ces spéculations, je sais aussi quels efforts j'ai dû faire pour me délivrer de leur obsession constante ; la vogue qu'a obtenu *Werther*, m'a prouvé que ces mêmes idées, toutes malades qu'elles fussent, ne m'étaient point particulières : je ne lâcherai donc ni les douleurs que je partageais avec les hommes de mon siècle, ni les méditations sur le suicide, méditations qui ont absorbé une grande partie de ma jeunesse. — Tout, je l'avoue, me semblait monotone dans la vie. En proie au dégoût, insensible à l'amour, je n'entendais plus cette douce voix de la nature qui, à des intervalles réglés, nous appelle à jouir de ses métamorphoses merveilleuses. Je ne puis mieux comparer cette situation qu'à la surdité du malheureux dont l'ouïe blessée ne perçoit plus aucun son. Lessing se courrouçait contre l'éternelle verdure du printemps ; il eût voulu que les feuillages, au lieu de cette

verdure toujours la même, se fussent, pour changer, teints de pourpre ou d'azur. J'ai connu un Anglais que se pendit pour échapper à l'ennui de s'habiller tous les jours, et un honnête jardinier qui, appuyé sur sa bêche, s'écriait du ton de la désolation la plus sincère : « Verrai-je toujours ces nuages maudits d'un bout du ciel à l'autre?... » Je possédais une assez belle collection d'armes antiques, entre autres un poignard de forme élégante, richement monté, et dont la pointe aiguë eût accompli, en peu d'instant, sous une main assurée, ce que *Shakespeare* nomme *la grande action romaine*. Plus d'une fois je l'appuyais sur mon sein, la force me manqua ; *je ne tardai pas à reconnaître que cette soif de la mort n'était chez moi que l'antaisie d'un désenivrement lugubre*. Je me pris à rire de moi-même et je fus guéri. Cependant les mêmes sentiments d'ennui qui m'avaient assiégé me tourmentaient encore. Il me fallait une œuvre poétique dans laquelle je puisse consigner pour mon repos ces tristes pensées ; c'était le seul moyen de leur donner l'essor et de m'en délivrer en les exprimant. Le plan de *Werther* fut aussitôt tracé ; l'ouvrage conçu d'un seul jet, fût écrit de même et les fantômes, qui venaient d'obséder ma jeunesse, furent une réalité qui acheva ma guérison » (1).

L'ennui et le suicide de la génération, soi-disant atteinte du « mal du siècle », se réduisent toujours, nous le croyons bien, à ce que Goethe vient d'en décrire.

Mais les romantiques n'ont pas toujours eu cette pénétration d'eux-mêmes, ni, peut-être, cette franchise. Ce qui complique, en effet, la recherche du sentiment d'ennui sincèrement éprouvé, c'est que, chez les romantiques,

(1) *Mémoires*, trad. PHILARÈTE CHARLES.

l'ennui ne se montre pas toujours dépourvu de tout artifice. Il s'y dissimule sous les aspects de la *mélancolie littéraire*.

Le plus représentatif d'entre ces poètes a bien su la dépister, et n'a pas craint de l'expliquer : « Ainsi les jeunes gens *trouvaient un emploi de la force inactive*, dit Musset, dans l'affectation du désespoir. Se railler de la gloire, de la religion, de l'amour, de tout au monde, est une grande consolation *pour ceux qui ne savent que faire* ; ils se moquent par là d'eux-mêmes, et se donnent raison tout en se faisant la leçon. *Et puis, il est doux de se croire malheureux lorsqu'on n'est que vide et ennuyé* » (1).

C'est M. Jules Lemaître qui a su le mieux délimiter l'ennui et la mélancolie littéraires. Il a très exactement analysé que « l'ennui, c'est la mort du désir... La mélancolie... , à la fois, l'impossibilité de tuer le désir et l'impossibilité de croire qu'il puisse être contenté ; c'est l'éternelle et inutile renaissance du désir en dépit des déceptions passées et des déceptions prévues... » (2). La mélancolie littéraire aurait donc une même origine que la mélancolie pathologique, la lutte active des tendances contre un obstacle. Mais cette discrimination entre l'ennui et la mélancolie était moins aisée à mener à bien, en n'ayant devant soi que les manifestations atténuées de ces sentiments normaux, que lorsqu'on est en présence des phénomènes grossis, exagérés, de la pathologie mentale.

Il y a donc, chez les romantiques, un mélange de ces deux sentiments de tristesse, qui ne rend pas l'existence de leur spleen bien certaine.

(1) *La confession d'un enfant du siècle*. A. Lemerre, éd. 1908, p. 20.

(2) *Chateaubriand*, ch. IV : René. Conférence donnée à la Société des Conférences, les 7 et 8 février 1912, et publiée dans la *Revue hebdomadaire* du 17 février 1912.

Cependant, même chez Chateaubriand, qui a joué des deux, on peut démêler ce qui revient à l'ennui et à la mélancolie.

Il y a deux sortes d'ennuis à considérer chez cet auteur. Celui de *René* et celui des *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Dans toute la première partie du fragment des *Natchez*, René se montre comme un rêveur solitaire et inoccupé dont l'esprit s'agite de désirs vagues et sans objet. « Sans parents, sans amis, pour ainsi dire seul sur la terre, n'ayant point encore aimé, *j'étais accablé d'une surabondance de vie...* Il me manquait quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence : je descendais dans la vallée, je m'élevais sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une flamme future ; je l'embrassais dans les vents ; je croyais l'entendre dans les gémissements du fleuve : tout était ce fantôme imaginaire et les astres dans les cieux, et le principe même de vie dans l'univers. « Puis, « une langueur secrète s'empare de son corps. Ce dégoût de la vie que j'avais ressenti dès mon enfance, revenait avec une force nouvelle. *Bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'apercevais de mon existence que par un profond sentiment d'ennui.* » Enfin, quand il est frappé par l'aveu de la passion d'Amélie : « O mes amis ! Je sais donc ce que c'était que de verser des larmes pour un mal qui n'était point imaginaire ! *Mes passions, si longtemps indéterminées, se précipitèrent sur cette première proie avec fureur.* Je trouvai même une sorte de *satisfaction inattendue dans la plénitude de mon chagrin...* » (1).

Nous avons souligné les passages si expressifs d'un

(1) *René*. A. Lemerre, éd. 1879, p. 141, 145 et 160.

ennui de la puberté chez un adolescent passionné et qui prend fin subitement, en s'emplissant de la « plénitude » qui résulte de l'emploi de tendances enfin satisfaites.

Il serait facile de montrer dans les *Memoires*, que Chateaubriand était, avant tout, un actif et qu'il ne s'est vraiment ennuyé que dans les moments où il restait sans emploi.

On ne doit pas oublier aussi le rôle de la vanité dans la complaisance avec laquelle il étalait son ennui.

Ici, la logique inconsciente des sentiments peut raisonner de deux façons : 1° Je m'ennuie ; je ne prends de plaisir à aucun des divertissements des autres hommes ; donc je dois leur être supérieur et mon ennui est la preuve que ma destinée dépasse toutes les autres.

Ou bien : 2° Je suis supérieur à tous les autres hommes : donc je ne puis m'intéresser à ce qui les divertit : donc je dois m'ennuyer là où ils s'amuse.

Dans la première version, la vanité est secondaire ; dans la seconde, elle est primitive. Il se peut que les sentiments de Chateaubriand se soient enchaînés suivant le second mode. Sous aucun de ses aspects, son ennui ne nous paraît primitif.

Flaubert demandait par instants où trouver cette allégresse indispensable pour bien écrire. Elle n'a, certes, jamais fait défaut à Chateaubriand. « La poésie la plus mélancolique, écrivait Mme de Staël (1), doit-être inspirée par une sorte de verve qui suppose et de la force et des jouissances intellectuelles. »

De Sénacour, enfin, dans *Obermann*, décrit évidemment un type d'ennui prolongé ; mais il prend soin de

(1) *Corinne*, XVIII, 4.

nous avertir, dans les premiers chapitres, qu'il s'est refusé à toute action et qu'il a méprisé d'entrer dans les affaires. Aussi, Obermann est-il le récit de la promenade d'un ennuyé oisif dans les montagnes (1).

Le véritable spleen figure dans la littérature qui précède et dans celle qui suit l'époque romantique.

Nous avons déjà vu qu'il était bien connu au xviii^e siècle. Mais il existe une pièce de théâtre, moitié tragédie et moitié comédie, dont on a perdu aujourd'hui le souvenir, et qui met en scène un beau type de spleenique. C'est *Sidnei* par Gresset (2). Celui-ci avait tout d'abord pensé lui donner un sous-titre : *Sidnei ou l'ennui de vivre*.

C'est, effectivement, la description un peu fastidieuse du dégoût de la vie, sans cause, chez un jeune seigneur anglais.

« La scène est en Angleterre, dans une maison de campagne ». Ce qui va de soi, puisqu'il est entendu que l'Angleterre est la patrie du suicide.

Sidnei, le héros, s'est retiré brusquement à la campagne.

Lui, riche, jeune, exempt de tout soin incommode.
Au milieu de son cours des femmes à la mode,
A la veille, morbleu ! d'avoir un Régiment.

Il reste silencieux et n'a découvert ses desseins à personne. L'intérêt de la pièce réside en grande partie dans le mystère qui entoure les motifs de cette retraite précipitée.

Sidnei n'en a pas d'autres qu'un ennui profond qui le détermine au suicide.

(1) *Obermann*. Charpentier. éd.

(2) *Œuvres de M. Gresset*. Londres, 1780, t. II. *Sidnée*, représentée en 1745. par les comédiens ordinaires du Roi.

... Je ne hais point les hommes,
 Ami : je ne suis point de ces esprits outrés,
 De leurs contemporains ennemis déclarés,
 Qui, ne trouvant ni vrai, ni raison, ni droiture,
 Meurent en médissant de toute la nature.
 Les hommes ne sont point dignes de ce mépris,
 Il en est de pervers ; mais dans tous les pays
 Où l'ardeur de m'instruire a conduit ma jeunesse,
 J'ai connu des vertus, j'ai trouvé la sagesse,
 J'ai trouvé des raisons d'aimer l'humanité,
 De respecter les nœuds de la société.
 Et n'ai jamais connu ces plaisirs détestables
 D'offenser, d'affliger, de haïr ses semblables.

... Aux ennuis condamné,
 Accablé du fardeau d'une tristesse extrême,
 Réduit au sort affreux d'être à charge à moi-même,
 J'épargne aux yeux d'autrui l'objet fastidieux
 D'homme ennuyé partout, et partout ennuyeux.

... Insensible aux plaisirs dont j'étais idolâtre,
 Je ne les connais plus, je ne trouve aujourd'hui
 Dans ces mêmes plaisirs que le vide et l'ennui :
 Cette uniformité des scènes de la vie
 Ne peut plus réveiller mon âme appesantie ;

... Je reste sans désirs sur tout ce qui doit être...

Sidnéi est donc une illustration parfaite d'idées de suicide calmes, réfléchies, par simple ennui de la vie. Il a mis ordre à ses affaires et se prépare à se donner la mort, lorsque surgit, fort à propos, Rosalie, maîtresse autrefois abandonnée. La violente émotion éprouvée à la suite de cette rencontre, sauve Sidnéi, qui reprend, dès lors, le goût à la vie et à sa chère Rosalie.

Détail assez remarquable pour l'époque : l'hérédité suicide est signalée dans une conversation de valets. Le père de Sidnéi,

Semblable à son enfant commé deux gouttes d'eau,

s'est tué dans le même château, en pleine santé et, semblait-il, en plein bonheur.

Nous n'avons pas trouvé dans les biographies (1) de Gresset qu'il eût ressenti l'ennui de vivre lorsqu'il écrivit cette curieuse pièce.

Baudelaire, enfin, a exprimé avec plus de précision que quiconque ce qu'il a intitulé le spleen. Il en donne l'impression générale dans sa première pièce (LXXVII). Dans la seconde se rencontrent les vers fameux :

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.

Rien n'égale en longueur les boiteuses journées,
Quand sous les lourds flocons des neigeuses années
L'Ennui, fruit de la morne incuriosité
Prend les proportions de l'immortalité.

La mélancolie romantique voilait peut-être un ennui réel. Nous l'avons vu, chez Gresset et chez Baudelaire, dépouillé des parures qui lui sont étrangères. Le spleen authentique, en effet, ne se plaît pas dans l'expression de sa peine. Il ne se soulage pas en cris de désespoir (2).

A l'étranger, c'est chez les romanciers russes que nous en trouverions l'expression la plus sincère. Dans Gorki, l'ennui chronique est fréquemment décrit (3).

Mais il ne serait pas très difficile de trouver, dans l'état social actuel de la Russie, des obstacles continus à l'expansion de sentiments longtemps contenus.

Andréif, dans un curieux conte, a donné du dégoût de

(1) R. WOGUE. *Gresset, sa vie et ses œuvres*.

(2) Cf. GIL MAY. *Aurora*. Paris, 1911. Spleen, p. 113 : Désespérer du désespoir !...

(3) *Thomas Gordéïef*. V. aussi les derniers romans.

la vie et de l'aspiration au néant, l'image symbolique la plus vivante (1).

Eléazar ressuscite, après avoir passé trois jours et trois nuits dans la tombe. Mais il avait rapporté de son sommeil de mort « une réminiscence si nette du néant, qui se disait si clairement dans ses yeux, que bientôt son regard, — indifférent et fatal, — terrifia tout le monde, et Eléazar fut abandonné par tous ». Sa renommée cependant allait en grandissant. « Des sceptiques venaient de loin le voir, le sourire de doute aux lèvres, et ils retournaient chez eux subitement changés, las et comme aplatis par la conscience de la vanité, de la nullité de tout... Un sculpteur célèbre était allé le visiter en Judée : il revint à Rome, profondément dégoûté de l'art... Eléazar avait causé avec un philosophe orgueilleux, et celui-ci lui avait dit : « Je sais déjà » tout ce que tu veux m'apprendre de terrible. Tu ne » pourrais m'effrayer... » Mais, quelques instants après, il sentit que la science du terrible n'est pas encore le terrible même, et que la vision de la mort n'est pas encore la mort... Ainsi périssait au regard de celui qui ressuscita miraculeusement, tout ce qui contribue à l'affirmation de la vie, de son sens et de ses joies.. Mais voici que l'empereur Auguste lui-même désira voir l'étrange vieillard. Le Caesar savait qui était Eléazar, et il se prépara à cette rencontre. Il était un homme courageux, qui avait conscience de son énorme force invincible, et, dans son fatal duel avec le ressuscité, il ne voulut l'appui de personne. Il veut d'abord l'examiner à loisir, sans que l'autre lève les yeux sur lui. Auguste ne lui trouve pas l'air terrible. Puis, il ordonne à Eléazar de le regarder en

(1) *Eléazar*, analysé par G. SAVITCH in *La Revue*, 15 mai 1908.

face. « Et lui semble, tout d'abord, que c'était un ami qui le regardait, tellement le regard d'Eléazar était doux, tellement il reflétait de charme et de tendresse ». Mais, bientôt, le divin Auguste sent à travers les tissus de son corps « une ossature de fer qui se refermait sur son corps comme un anneau ; et des griffes dures et froides touchèrent le cœur du Caesar pour, aussitôt, s'y enfoncer mollement. Et deux ombres immenses se glissent dans son cœur : le Vide et l'Obscurité. . . . « Tu m'as tué, Eléazar, fit-il enfin d'une voix molle et terne » . . . Mais il se ressaisit et, lentement, il retourne à la vie. « Le lendemain, on brûla avec un fer rouge, les yeux du vieil Eléazar. »

L'essence même du spleen est atteinte ici avec autrement de pénétration que dans nos auteurs d'Occident.

V

Car le spleen est « l'avant-goût du néant, pire que le néant lui-même », comme disait M^{cm} de Deffand de son ennui.

Le spleen contient toujours dans son fond, non seulement le dégoût de la vie, mais encore l'aspiration à la mort.

Et ici encore éclate l'originalité du spleen. Car l'idée et la tentative de suicide n'y ont pas les mêmes caractères que dans les autres formes de suicide.

Nous avons déjà montré que l'idée de suicide dans le spleen était toujours précédée du sentiment profond, chronique, progressivement accentué, de l'ennui de la vie. Une simple contrariété paraît quelquefois suffire à déterminer une impulsion au suicide. C'est ce qui se produit si fréquemment chez les enfants. On est en droit de se demander si ces suicides, en apparence impulsifs, ou du moins motivés par des prétextes si futiles, n'avaient pas été précédés

par un sentiment habituel d'ennui de vivre. Nous avons montré dans l'observation de B... (Obs. XV) que si l'on n'avait pas suivi antérieurement le jeune malade on aurait pu croire à un suicide purement impulsif.

Dans les rares cas où on a des renseignements sur les antécédents affectifs du sujet, on voit la tentative de suicide amenée par un véritable goût de la mort.

Tolstoï a décrit ce nouvel instinct. « Il arrive que moi, dit-il, dans ses Confessions, homme bien portant et heureux, je sentis que je ne pouvais plus vivre. Une force invincible m'entraînait à me débarrasser d'une façon quelconque de la vie. Cependant, on ne peut dire que je *voulais* me tuer. La force qui m'entraînait hors de la vie, était plus puissante, plus complète, plus générale que mon désir. *C'était une force semblable à mon ancienne aspiration à la vie, seulement en sens inverse. De toutes mes forces, j'aspirais à me débarrasser de la vie. L'idée de suicide me venait aussi naturelle qu'autrefois l'idée du perfectionnement de la vie...* »

Hélène C... déclarait aussi que quelque chose la « poussait et qu'elle devait mourir. » Et M. de Fursac, en présentant la malade, faisait remarquer que ce désir de se détruire semblait chez elle dépasser l'individu et vouloir se porter sur l'espèce. Elle avait, on s'en souvient, tué ses deux enfants avant de tenter de se suicider.

Nous voici loin du suicide impulsif, du suicide idée-fixe ou obsession, ou encore du suicide accompli dans le réptus anxieux des mélancoliques. Quant aux psychasténiques, il va sans dire qu'ils en restent à l'obsession (1).

(1) Cf. Frédéric de l'*Education sentimentale* : l'impulsion au suicide qui s'évanouit au moment d'être mise à exécution. « Frédéric se pencha. Le parapet était un peu large, et ce fut par lassitude qu'il n'essaya pas de le franchir » (DE LASSIC, in thèse citée).

Chez les déprimés, le dégoût de la vie est secondaire à un sentiment d'impuissance motrice. Il est primitif chez le spleenique, ou, si l'on veut, secondaire à un sentiment d'incapacité de s'intéresser.

Le spleenique veut se tuer, non seulement pour fuir une douleur, mais parcequ' « un nouvel instinct » a pris naissance en lui. Il n'y a pas lutte entre une idée de suicide et le reste de la personnalité. L'idée est acceptée ; elle fait partie d'un tout logique.

C'est ce caractère qui fait que le spleenique réussit le plus souvent à se tuer. En effet, le pronostic des idées de suicide dans les diverses affections mentales est dans un rapport direct avec l'état de la volonté (1). Brierre de Boismont s'étonnait de voir les tentatives de suicide si fréquentes chez les aliénés, étant donné leur état de souffrance habituel. Sur 862 malades soignés dans son établissement pendant dix ans, 265 présentaient des idées de suicide, 150 avaient fait des tentatives antérieures à leur entrée, 20 seulement pendant leur séjour dans la maison, 7 parvinrent à se suicider.

La rareté des cas de spleen doit tenir à cette réussite dans la tentative de la part d'individus qui ont toute leur volonté.

« Enfin, en présence d'un spleenique qui a fait une tentative de suicide, est-il permis au médecin de l'interner ? Il nous paraît impossible de résoudre la question suivant un point de vue général. Cela doit dépendre de chaque cas particulier. Notons que sur les 4 spleeniques, suivis dans les asiles, il n'y en avait que deux qui étaient entrés pour tentatives de suicides, et encore étaient-ils mineurs.

(1) A. VIGOUROUX. Du suicide chez les aliénés, in *Rev. de psychiatrie*, Décembre 1897.

Quelle place donner au spleen dans la nosologie ? Et qu'est-ce, au fin fond, que cet ennui persistant malgré que toutes tendances de l'individu soient satisfaites ?

Il serait bien difficile d'avoir sur ce point autre chose qu'une opinion conjecturale.

Le spleen ne se rattache à aucune des formes de la mélancolie, c'est un point qui paraît assez certain. Mais si l'on ne considère plus, suivant une vue trop étroite, les groupements cliniques, il est permis d'envisager le spleen suivant un autre aspect.

M. Dupré, dans un rapport présenté au Congrès de Tunis (1), a donné une vue générale des perversions des instincts, qui peut être considérée comme un plan pour étudier les affections mentales en ne les considérant plus uniquement comme des entités cliniques, mais en cherchant en elles le trouble d'un instinct primitif.

Ainsi envisagé, le spleen apparaît comme une perversion de l'instinct de conservation.

La psychologie de cet instinct est encore rudimentaire. M. Ribot, en étudiant la dissolution des sentiments, n'a presque pas abordé le sujet. L'ennui du spleenique nous semble éclaircir un des côtés des éléments dont il est formé.

L'instinct de conservation est la somme de toutes les tendances. La tendance, suivant M. Ribot, est un mouvement qui s'accompagne ou ne s'accompagne pas d'éléments affectifs. Ces derniers seraient indifférents à la réalisation de la tendance. Il fait remarquer que dans les maladies de la volonté par défaut d'impulsion, dans les aboulies du type de Billod, l'intensité du désir est une illusion du

(1) *Les perversions instinctives*, 1912.

malade. En réalité, tout est diminué, et l'élément affectif et l'élément moteur.

Nous pensons que ces deux éléments peuvent se montrer dissociés.

Si la tendance complète est composée des deux éléments, elle sera évidemment affaiblie si l'un d'entre eux vient à faire défaut. Le malade de Billod désire ; s'il ne désire pas fortement, c'est qu'il a perdu le pouvoir coordinateur de ses énergies. Celles-ci demeurent éparses.

L'ennui nous présente un phénomène inverse. La conservation du pouvoir moteur, énergétique, coordinateur, et la perte de l'élément affectif ou du moins de cet élément affectif qui est contenu dans l'*intérêt*, c'est-à-dire dans le plaisir anticipé d'un but, dans le plaisir suffisant de l'accomplissement de l'acte qui y tend, dans celui qui suit la satisfaction de cet acte. La tendance reste uniquement constituée de son armature énergétique et dépouillée de son revêtement affectif.

L'instinct de conservation, somme de toutes nos tendances, serait par conséquent composé comme elles de deux éléments, l'un moteur et l'autre affectif. Chacun serait indispensable à l'existence de l'instinct de conservation ; c'est dire à la survivance du goût de la vie.

Et ceci ne serait pas tout à fait une vue de l'esprit, puisque à chacun de ces deux éléments correspondrait une série morbide particulière.

A l'*élément moteur* se rattacheraient ces troubles dépressifs que l'on a groupés sous le nom de maladies de l'énergie, dans lesquelles se trouve atteint le pouvoir coordinateur de l'activité. Elles vont du découragement simple à la mélancolie confirmée, en passant par les états, dits neurasthéniques.

A l'*élément affectif*, correspondent ces états où le manque d'intérêt et de dégoût à la vie coexistent avec une volonté intacte. Ils vont de l'ennui simple au spleen des aliénistes.

Chacune de ces séries morbides comporte des idées de suicide.

Nous n'avons pas découvert de document iconographique qui puisse être donné comme parfaite illustration d'un ennui spleenique. Le spleen n'est pas mieux représenté en art, qu'en littérature ou en médecine.

Tout au plus, pourrait-on fournir des figures allégoriques, aussi éloquents toutefois que le symbole du regard d'Eléazar. Comme, par exemple, cette figure d'Albert Dürer, homme, femme ou génie, au visage sombre, mais non douloureux ou désespéré ; indifférente à la richesse, à la puissance, aux arts, à la connaissance du passé et de l'avenir ; détournée même de la beauté du jour sur la terre. Au milieu de tous les biens qui gisent à portée de sa main, elle demeure assise, non pas abattue, mais triste et sans désirs, destinée à ne jamais pouvoir, ainsi que les bêtes dans leur sommeil, échapper à l'horreur du temps vide qui tombe lourdement au fond du sablier.

CONCLUSIONS

I. — Le *spleen* est une affection mentale essentiellement constituée par la perte du goût de la vie et le désir de la mort. Il est toujours accompagné de tendances au suicide. Celles-ci n'ont pas le caractère des obsessions ou des impulsions ; elles ne sont pas déterminées par des troubles délirants ou sensoriels, ni par des phénomènes d'anxiété ou de douleur proprement dite. Elles découlent uniquement d'un sentiment d'ennui chronique et, le plus souvent, constitutionnel.

II. — Le spleen ou mélancolie a été isolé de la mélancolie par les aliénistes français de la fin du xviii^e siècle. Ils croyaient d'ailleurs imiter en cela les auteurs anglais.

III. — En réalité, le mot *spleen* n'a jamais été employé dans ce sens en Angleterre, pas plus dans la langue littéraire que dans le langage scientifique. Il semble qu'il ait correspondu à ce que l'on désignait à la même époque par le mot *vapeurs*. Mais on ne trouve chez les auteurs anglais qui ont traité de ce spleen aucune observation rappelant, même de loin, la conception des aliénistes français.

IV. — Les observations de spleen rapportées par les auteurs français sont rares et, de plus, presque toujours discutables. Depuis le milieu du xix^e siècle, il n'est plus

fait mention du spleen et il a totalement disparu de la littérature psychiatrique.

V. — Il existe cependant des observations de suicide ou de tentative de suicide par le seul dégoût de la vie, sans aucun autre dérangement des facultés. On ne peut les classer dans aucune des catégories actuellement admises en médecine mentale. Ces cas se rencontrent ordinairement chez des dégénérés sur qui pèse parfois une hérédité suicide. Il s'agit tout aussi bien de grands débiles mentaux que d'individus remarquables par leur intelligence et leur culture. Ils peuvent appartenir à toutes les classes de la société.

VI. — Le spleen est avant tout un sentiment d'ennui. Ce n'est pas l'ennui normal, dû à l'immobilité de tendances prépondérantes progressivement enrayées. C'est un *ennui morbide*, en ce sens qu'il persiste alors que toutes les tendances sont libérées. — L'ennui morbide n'est ni de la fatigue, ni de l'indifférence, ni de l'anesthésie psychique douloureuse. Il représente la *forme aggravée du tempérament aphorique*. — On trouve des exemples de personnes qui souffrent toute leur vie d'un ennui à peu près constant, sans jamais aboutir à une tentative de suicide. — Le spleen est la forme suicide de l'ennui morbide.

VII. — Le spleen ne se confond pas avec les états asthéniques, mélancoliques ou neurasthéniques, ni dans ses symptômes pris isolément, ni dans son aspect clinique, ni dans son évolution. Son originalité réside dans l'intégrité des facultés physiques et mentales, et, particulièrement, dans la parfaite conservation de l'énergie et de l'activité.

VIII. — Le spleen représente un mode d'altération de l'instinct de conservation. Il nous permet d'en mieux pénétrer la psychologie. — L'instinct de conservation serait composé de deux éléments, l'un moteur et l'autre affectif, indispensables l'un et l'autre pour maintenir intact le goût de la vie. Ces deux éléments, en effet, peuvent être lésés séparément et donner naissance à une série morbide distincte qui comporte chacune des idées de suicide. A l'élément moteur se rattachent ces troubles dépressifs que l'on a groupés sous le nom de maladies de l'énergie, dans lesquelles se trouve atteint le pouvoir coordinateur de l'activité, et qui vont du découragement simple à la mélancolie confirmée, en passant par les états dits neurasthéniques. A l'élément affectif, correspondent ces états où le manque d'intérêt et de goût à la vie coexistent avec une volonté intacte, et qui vont de l'ennui simple au spleen des aliénistes.

IX. — A propos de spleen se pose la question de la légitimité d'un internement à la suite d'une tentative de suicide chez un individu non délirant, ne présentant aucun trouble sensoriel ou intellectuel, actif, et, par ailleurs, entièrement raisonnable.

Vu :

Le Président de la Thèse.
G. BALLET.

Vu :
Le Doyen,
LANDOUZY.

Vu et permis d'imprimer :
L Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
L. LIARD.

